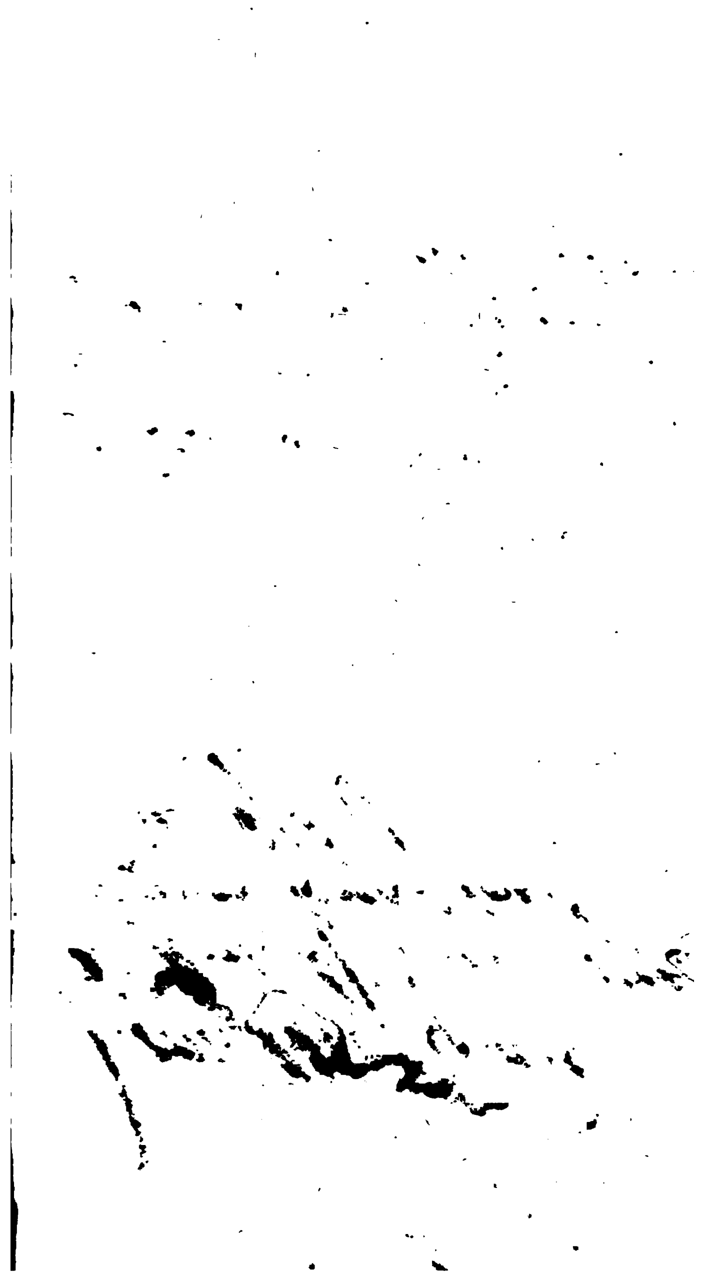








Jam. MacCrave
his Book 21st June 1786
at Bonnod's Book-store
Price 6/6

Livre de Jacques MacCrave
achêté chez Bonnod mil
sept cent quatre-vingt-six
prix six shillings six sous

La Fontaine

N K I 9

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS,

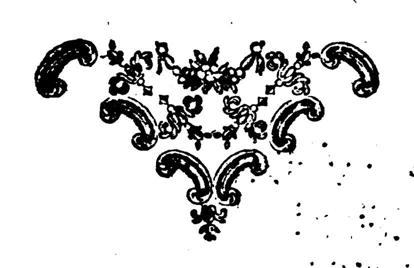
PAR

J. DE LA FONTAINE.

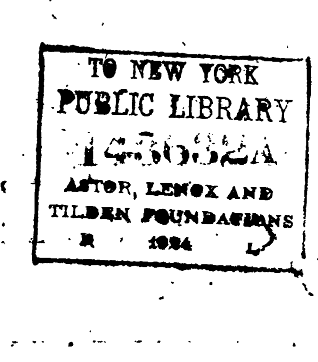
NOUVELLE EDITION:

Imprimée ſur celle de *Paris in folio*, avec les Notes de Mr. Coste, qui ſervent à expliquer les paſſages & les expreſſions moins intelligibles pour la Jeuneſſe.

PREMIERE PARTIE.



à LEIDE,
Chez LUZAC ET VAN DAMME,
MDCCLXXVIII.



VIE
DE LA FONTAINE.

Le rang & les dignités ont ſouvent jetté de l'éclat ſur de petits hommes qui poſſédoient de grands emplois. Les conſeils qu'ils reçoivent, les ſecours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hazards, & la flaterie, s'empreſſent de déguiſer leur juſte valeur, & de lier leurs actions aux événemens de l'Hiſtoire les plus remarquables. C'eſt ainſi que leur nôm, ſoutenu des mains de la fortune & décoré d'une gloire qui leur fut abſolument étrangére, parvient à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n'euſſent peut-être rien laiſſé de ſingulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonſtances les plus bruyantes, ne nous diſtinguent point parmi ceux qui penſent & qui ſçavent juger. Pour bien connoître les hommes, c'eſt dans leur vie privée, dans leurs actions les plus ſimples & les plus naturelles, qu'il faut les prendre: c'eſt là

qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talens, & leur esprit. C'est là, c'est dans leur ame que résident les droits légitimes & personnels qu'ils ont à notre estime : tout le reste n'est point eux ; & dans ce sens, il n'est point de légers détails qui ne soient intéressans & qui ne caractérisent une partie essentielle de ce qu'ils sont. C'est ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Esope. Je ne sçaurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d'un Homme illustre, c'est à mon avis dérober un plaisir véritable aux Lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus surs de bien démêler ce qu'il vaut.

C'est pourquoi j'ai tâché, en rejettant toutes puérilités, toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plûpart des choses que j'ai trouvées éparses en différentes sources, & qui m'ont paru les plus propres à peindre l'esprit & le caractere de ce grand Homme, dont la vie se recontre par-tout sans être nulle part (*).

(*) J'emploie ici l'expression dont se servit M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise, lorsque je le consultai sur le projet de donner une vie de La Fontaine ; & je m'en sers avec d'autant plus de reconnoissance, qu'en ayant lui-même composé une, très-succinte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse & la necessité de mon entreprise.

VIE DE LA FONTAINE.

JEAN DE LA FONTAINE nâquit le 8. Juillet 1621, à Château-Thierry, ville de la Brie ſituée ſur la Marne. Son pere iſſu d'une ancienne famille bourgeoiſe, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux & Forêts; & ſa mere, Françoiſe Pidoux, étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite ville à 13 lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni ſecondée des ſoins & de l'habileté qui font naître les talens. Mais la nature préſerva la force des ſiens de l'affoibliſſement, & peut-être de l'extinction, où ils auroient pû tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'eſt tout ce qu'il dût aux premiéres inſtructions de ſa jeuneſſe.

A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'Oratoire, l'on ne ſçait trop par quelle inſpiration. Mais il n'avoit point conſulté ſon caractere, qui commençoit à ſe décider, & qui l'éloignoit de tout aſſujétiſſement. Les regles & les exercices, en uſage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un péſant fardeau: ſon humeur indépendante ne put s'y plier; il en ſortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, ſans choix d'occupations & ſans aucune vûe particuliére, ſes parens ſongerent à le produire. Son pere le revêtit de ſa charge; on le maria

avec Marie Hericart, fille d'un Lieutenant au Bailliage royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté beaucoup d'esprit. Il n'eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagemens : on les exigea de lui, & il s'y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n'exerça-t-il sa charge pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence : & quant à sa femme, qui étoit d'une humeur impérieuse & fâcheuse, il s'en écarta le plus qu'il put, quoiqu'il fit cas d'ailleurs de son esprit, & qu'il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnerent d'abord quelque réputation. C'est elle qu'il a voulu dépeindre, dans sa nouvelle de Belfegor, sous le nom de

Belle & bienfaite, ...
. . . . mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.

Souvent les talens se développent par les inspirations que l'on reçoit dans la jeunesse. Le pere de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, & plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chere; il vouloit la voir renaître dans son fils qu'il ne cessoit d'exciter à l'étude de la

Poësie. Mais ses instances redoublées n'avoient encore rien eu de séduisant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits qu'on lui vantoit, il avoit atteint sa vingt-deuxiéme année, sans donner le moindre signe d'un penchant qui devoit bientôt le captiver entiérement. Une rencontre imprévûe vint tout-à-coup le décider, & fit germer dans son ame l'amour de la Poësie que toutes les leçons & le goût particulier de son pere n'avoient pû faire éclore. Un Officier alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'Ode de Malherbe qui commence par ces vers:

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les avantures
De nos abominables jours?

Cette Ode lûe & déclamée avec emphase, transporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l'enthousiasme des vers (*). Malherbe dès cet instant fut l'unique objet de ses délices: il le lisoit, il l'étudioit sans cesse; & non content de l'apprendre par cœur, il alloit

(*) C'est alors qu'il eût pu s'appliquer la surprise de Perse;

Nec fonte labra prolui caballino:
Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic Poëta prodirem.

Pers. prolog. vers. 1. 2. 3.

jusques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l'imiter; & comme il nous l'apprend lui-même dans une épitre à M. Huet, les premiers accens de sa lyre furent montés sur le ton & sur l'harmonie des vers de ce Poëte.

Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter: à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eut prisés? J'en demeurai ravi.
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.

C'est ainsi que débuta La Fontaine; & c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, & qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premiéres productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouïr davantage. Son pere fut le premier qui les vit, & le bon homme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parens nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point

ſans goût, & qui cultivoit même les lettres (*). Mais celui-ci examinant les choſes de plus près, loua d'abord ſes eſſais; l'interrogea ſur les routes qu'il ſuivoit; joignit les conſeils aux louanges, & voulut en lui inſpirant des principes plus ſolides, le guider dans la carriére où il alloit ſe livrer. Il lui mit entre les mains, Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies ſources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine ſuivit ces avis avec d'autant plus de docilité, qu'il ne tarda pas à ſentir ces beaux traits d'une élégance ſimple & noble dont Malherbe s'éloignoit autant par une ardeur inconſidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expreſſions ampoulées & d'ornemens ſuperflus.

A ces livres, il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, & de l'Aſtrée de Durfé, ſeuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient en effet, chacun dans leur eſpece, très-propres à nourrir & à fortifier la trempe d'eſprit de La Fontaine, ainſi que le genre de compoſition auquel ſon goût & ſon penchant le déterminoient plus particuliérement. Rabelais lui inſpiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ſes

(*) On a de lui une traduction des Epitres de Séneque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut ſoin de donner au Public après ſa mort.

compositions. Marot, qui lui servit de modele, en préparoit le style; & l'Astrée de Durfé broyoit, pour ainsi dire, dans son imagination les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a si bien rendues & qui lui sont si familieres. Quant aux autres Auteurs François, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les Italiens*. Aussi lût-il & relût-il l'Arioste & Bocace qu'il aima singuliérement, & qu'il sçut si bien s'approprier, qu'en les imitant, il a surpassé ces modeles. Enfin, il fit ses délices de Platon & de Plutarque. L'assortiment de ces deux auteurs à ceux qu'avoit choisi La Fontaine, & qui nous indique le caractere singulier de son génie, paroît d'abord avoir quelque chose de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins surpris, qu'un homme d'un d'esprit original sçait tout mettre à profit; & que du sein de la gravité même, sortent souvent ce sel & ces pensées vraies & ingénieuses, qui sont l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & sans lesquelles toute composition languit. Aussi La Fontaine avoit-il étudié sérieusement ces deux Auteurs, dont il avoit noté partout les maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses Fables. C'est ce qu'a remarqué l'un de ses successeurs à

l'Académie (*), sur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartenus à La Fontaine.

Dès-lors, livré aux Lettres, & d'un caractere aussi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à son goût & à son penchant, sans se ressentir des distractions de son état & de ses engagemens, lorsqu'une petite avanture parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maison de La Fontaine, & consommoit auprès de sa femme le loisir & l'ennui qu'il ne sçavoit où porter. Cet Officier n'étoit rien moins que galant, & son âge autant que son humeur, pouvoit mettre à l'abri des ombrages, un mari même soupçonneux & jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir; on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractere simple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir: il écouta tous les discours, & crut même que son honneur exigeoit qu'il se battit avec Poignan. Saisi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de

(*) M. l'Abbé d'Olivet. Voyez l'Histoire de l'Académie, Tome 2. Edit. 1743. p. 314. &c.

s'habiller & de sortir avec lui. Poignan surpris de cette saillie, & n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville, *je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conseillé:* & après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine sans attendre la réponse de Poignan, met l'épée à la main, & le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donné sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, & en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine: Poignan le ramena chez lui, où ils achevèrent, en déjeunant, de s'entendre mieux & de se réconcilier. (*)

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déjà de la célébrité; lorsque la fameuse Duchesse de Bouillon, niéce du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'assemblage heureux des

(*) M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son Pere, imprimés à *Lausanne* & à *Geneve* en 1747, p. 258, 259, 260, raconte ce fait à peu près de la même manière: mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pû lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui repartit en lui serrant la main, *au contraire, j'ai fait ce que le Public vouloit; maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.* . . . .

graces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuse des talens, surtout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître & de l'accueillir. Le Poëte ne fut pas insensible à ses avances: il lui fit assidûment sa cour; & le désir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaieté libre & badine à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses Contes.

Lorsque Madame la Duchesse de Bouillon fut rappellée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits; où les talens se développent, & se communiquent une chaleur réciproque; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat; cette Capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire. C'étoit ordinairement lorsqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il partoit, & restoit à Paris autant que ses facultés pouvoient le lui permettre. Mais son peu d'arrangement dans ses affaires domestiques, & la mauvaise œconomie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d'y faire un long séjour. L'un & l'autre sembloient être d'accord pour dissiper un pa-

trimoine honnête & suffisant pour leur condition : & c'est peut-être le seul cas où ces époux ayent marqué le plus d'intelligence.

A son arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parens nommé *Jannart*, favori de M. Fouquet Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que sa réputation, déjà répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Ministre. Il lui fut présenté ; il lui plût ; & pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension. (*) La reconnoissance que La Fontaine conserva de ce bienfait, est consacrée par différentes pieces de vers insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes, imprimées à Paris *in* 8°. 1729, où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire sa cour à Monsieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuse hardiesse de faire éclater ses plaintes & ses regrets sur la disgrace de ce Ministre, arrivée en 1661,

(*) La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par une autre pension de vers qu'il lui payoit exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de payement qu'il dit dans une épitre à un de ses amis :

Pâques, jour saint, veut autre poësie ;
J'envoirai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque Sonnet plein de dévotion.
Ce terme là, pourroit être le pire,
On ne voit peu sur tels sujets écrire.

dans un temps où la colere du Roi & la prévention du Public ne permettoient guères une franchise si courageuse. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la disgrace de son maître, La Fontaine incapable d'abandonner son ami, le suivit dans son exil à Limoges.

A son retour de Limoges d'où Jannart fut bientôt rappellé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentilhomme chez la célébre Henriette d'Angleterre, premiére femme de *Monsieur*. Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princesse les fit presque aussi-tôt évanouir.

Cependant ses poësies lui avoient acquis de puissans & généreux Protecteurs, à la tête desquels étoient *Monsieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Mesdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sabliere (*) sur-tout, femme d'esprit & d'un mérite rare, le rechercha plus particuliérement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine non-seulement sur ce qui pouvoit concerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus

(*) Elle aimoit la Poësie & la Philosophie, mais sans ostentation. C'est pour elle que Bernier, qui demeuroit chez elle, fit l'abrégé de Gassendi.

détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, & de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusques-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des Protecteurs dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de reglé. Il n'étoit pas homme à calculer ses besoins; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus émû, & lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Chateau-Thierry (**) vendre quelque portion d'héritage qu'il revenoit aussi-tôt dissiper à Paris sans prévoir la nécessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez Madame de la Sabliere, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Physique. Son dévouement aux Lettres, le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands Hommes de son siécle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, & saisissoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs conversations, soit en participant à leur étude & à leurs connoissances.

(**) Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelle, ou de quelques autres amis.

Il visitoit souvent Racine, ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres Poëtes Grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de sentir & de connoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient; ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques & leurs réflexions. La Fontaine sur-tout s'affectionnoit singuliérement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espece d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet, il y rêvoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laissé conduire à Ténébres par Racine, & que s'ennuiant de la longueur de l'Office, il se mit à lire dans un volume de la Bible qui contenoit les petits Prophêtes. Il étoit tombé par hazard sur la priére des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout à coup vers Racine: *qui étoit ce Baruch?* lui dit-il, *sçavez-vous que c'est un beau génie?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit: *avez-vous lû Baruch? C'étoit un grand génie.* Ce trait qui dans tout autre indiqueroit une sotte surprise,

caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit susceptible, & la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme si négligent dans ses affaires & dans ses dehors, si incapable de tous soins de fortune, de toutes vûes politiques, étoit d'un conseil excellent & sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vûe des malheureux; il adoptoit, pour ainsi dire, l'état & l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiette de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas qui pouvoient décider de leur sort: il trouvoit des expédiens heureux, & leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui-même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sçachant souvent ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même; à moins qu'il ne se trouvât familiérement à table avec des personnes de sa connoissance, & qu'on y traitât quelque sujet

agréable & de son goût. Alors sa contenance & les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroient des graces de son génie, ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées ; il disoit tout ce qu'il vouloit, & le disoit si bien qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instans agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la Cour & de la ville, de jouir de sa conversation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir par ce que j'ai déjà tracé de son caractere, qu'il ne donnoit pas indifféremment par-tout la même satisfaction ni le même plaisir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul Marvile (*).

„ Trois de complot, dit-il, par le
„ moyen d'un quatriéme qui avoit quelque
„ habitude auprès de cet homme rare,
„ nous l'attirâmes dans un petit coin de la
„ ville, à une maison consacrée aux Mu-
„ ses, où nous lui donnâmes un repas,
„ pour avoir le plaisir de jouir de son
„ agréable entretien. Il ne se fit point
„ prier ; il vint à point nommé sur le midi.
„ La compagnie étoit bonne, la table pro-
„ pre & délicate, & le buffet bien garni.

(*) Dans ses Mélanges de Littérature. T. 2. p. 354.

„ Point de complimens d'entrée, point de „ façons, nulle grimace, nulle contrainte. „ La Fontaine garda un profond silence ; „ on ne s'en étonna point, parce qu'il „ avoit autre chose à faire qu'à parler. Il „ mangea comme quatre, & bût de même. „ Le repas fini, on commença à souhaiter „ qu'il parlât ; mais il s'endormit. Après „ trois quarts d'heure de sommeil il revint „ à lui. Il vouloit s'excuser sur ce qu'il „ avoit fatigué. On lui dit que cela ne „ demandoit point d'excuse, que tout ce „ qu'il faisoit étoit bien fait. On s'appro„ cha de lui, on voulut le mettre en hu„ meur & l'obliger à laisser voir son esprit ; „ mais son esprit ne parut point, il étoit „ allé je ne sçais où, & peut-être alors „ animoit-il ou une grenouille dans les „ marais, ou une cigale dans les prés, ou „ un renard dans sa taniére ; car durant „ tout le temps que La Fontaine demeura „ avec nous, il ne nous sembla être qu'une „ machine sans ame. On le jetta dans un „ carrosse, où nous lui dîmes adieu pour „ toujours. Jamais gens ne furent plus „ surpris, & nous nous disions les uns aux „ autres : comment se peut-il faire qu'un „ homme qui a sçu rendre spirituelles les „ plus grossiéres bêtes du monde, & les „ faire parler le plus joli langage qu'on ait „ jamais oui, ait une conversation si seche

„ & ne puiſſe pas pour un quart d'heure „ faire venir ſon eſprit ſur ſes levres, & „ nous avertir qu'il eſt là.

Une autre fois, étant invité à diner dans un de ces endroits où le maître de la maiſon préſente un homme d'eſprit aux convives, comme un des mêts de ſa table; il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il ſe retiroit de table de fort bonne-heure, ſous prétexte de ſe rendre à l'Académie; on lui repréſenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire: *je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, & le voilà parti. (*)

Il s'aviſoit rarement d'entamer la converſation; & comme il étoit preſque toujours préoccupé, il y plaçoit ſouvent des idées ou des réflexions bizarres & ſingulières, auxquelles on ne s'attendoit guères. Il étoit un jour chez M. Deſpreaux avec pluſieurs perſonnes d'une érudition diſtinguée; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Auguſtin & de ſes ouvrages; mais La Fontaine tranquille & ſilentieux, n'avoit point encore pris part à cette converſation, lorſque s'éveillant tout-à-coup au nom de

(*) C'étoit chez M. Laugeois d'Imbercourt, Fermier-général, où M. Freron prétend qu'il *fit ſi bonne chère avec ſi peu de dépenſe d'eſprit*. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donné ſur la vie de ſon pere, dit que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tome premier de ce Livre, page 257.

S. Augustin, *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'Abbé Boileau, *que S. Augustin eut plus d'esprit que Rabelais?* Le Docteur interdit de la question, & le parcourant des yeux avec surprise: *prenez-garde*, répondit-il, *Monsieur de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers*, ce qui étoit vrai.

Le bruit ni les discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations. Il étoit aussi difficile de l'en retirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Moliére & Despreaux, où l'on disputoit sur le genre dramatique; il se mit à condamner les *à parte*. *Rien*, disoit-il, *n'est plus contraire au bon sens. Quoi! le parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle!* Comme il s'échauffoit en soutenant son sentiment de façon qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre & de lui faire entendre un mot: *Il faut*, disoit Despreaux à haute voix, tandis qu'il parloit; *il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraut*, & répétoit continuellement les mêmes paroles, sans que La Fontaine cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire; sur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu: *de quoi riez-vous donc?* deman-

da-t-il: *comment*, lui répondit Despreaux, *je m'épuise à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous, que je vous touche; & vous êtes surpris qu'un Acteur sur le théâtre n'entende point un* à parte, *qu'un autre Acteur dit à côté de lui?*

C'étoit ainsi que Racine & Despreaux, avec lesquels il étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Aussi l'appelloient-ils le *Bon-homme*; quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à souper chez Moliére, avec Descoteaux célébre joueur de flûte; La Fontaine y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despreaux, & Racine qui étoit naturellement porté à la raillerie (*), se mirent à l'agacer par différents traits plus vifs & plus piquans les uns que les autres. Mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Moliére touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui; & de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table, *nos beaux esprits ont*

(*) M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie, & même à une raillerie amère. Voyez les Mémoires sur la vie de Jean Racine, pages 192, 193, 194, &c. T. I.

beaux se trémoussent, ils n'effaceront pas le Bon-homme.

La plûpart de ses actions n'étoient ni préméditées, ni suivies : le hazard en produisoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine & Despreaux représenterent à notre Poëte que cette séparation n'étoit pas décente & ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillerent un raccommodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiture chez sa femme : mais le domestique de la maison qui ne le connoissoit point, lui dit que Madame de La Fontaine étoit au Salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper & à coucher. La Fontaine bien régalé, oublia sa mission ; & sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empresserent de lui demander le succès de son voyage : *J'ai été pour voir ma femme*, leur dit-il, *mais je ne l'ai point trouvée ; elle étoit au Salut.*

L'amour des Lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentimens les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent

être

être arrêtées à ce charme puissant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine saisi par cet enchantement, étoit non-seulement incapable des conversations ordinaires, ainsi que le grand Corneille, la Bruyere, Rousseau, Malbranche &c ; mais son indifférence alloit jusqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660 (*) qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, depuis Premier Président, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de son éducation & de sa fortune. Il y avoit déjà plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vûe, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du pere. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fut son fils. Il l'entendit parler ; & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils ; mais sans en être plus ému : *ah ! répondit-il, j'en suis bien-aise.*

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra le ma-

(*) Mort en 1722. De ce fils sont issus un garçon & trois filles, qui sont encore existans.

tin qui rêvoit seul sous un arbre du Cours. Le soir en revenant, elle le retrouva dans le même endroit, & dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid, & qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée. (*).

C'est ainsi que travailloit souvent La Fontaine: tous les endroits lui étoient bons & indifférens. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothéque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangemens, la symmétrie étudiée des ornemens, la composition & le choix d'un appartement; toutes ces choses, devenues souvent l'inquiétude & le tourment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu'il pût rassembler ou faire jetter en moule. Cet assemblage le divertissoit: il appelloit ce réduit *la chambre des Philosophes.* (†).

(*) Ce n'est pas dans une position semblable qu'Horace eut dit:

> . . . . *hæc ego mecum*
> *Compressis agito labris. Ubi quid datur oti,*
> *Illudo chartis* . . . .
> Horat. Sat. IV. v. 137, &c.

(†) Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31. Août 1687, insérée parmi les œuvres de Saint-Evremont.

Le célébre Lully natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient ; & son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse, soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scenes ; soit pour des alongemens ou racourcissemens de certains vers, soit enfin pour des changemens qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opéra, pour adopter celui d'Alceste de Quinault, qu'il mit en musique, & qui fut joué à Saint Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu'au mépris du Musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes, & dans lequel en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractere :

. . . . Il me fit travailler.
Le Paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Etre dupe; il le fut, & le sera toujours:
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guères. &c.

Incapable de haine, ou de conserver long-temps le ressentiment des injures, il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épitres à Madame de Thiange, où parmi les excuses qu'il emploie, & en parlant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit:

Les conseils. Et de qui? du Public; c'est la ville,
C'est la Cour, & ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? on dit que non.

C'est le seul ressentiment qu'il eut dans sa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit insensible à toutes les petites délicatesses qui heurtent la vanité & qui blessent l'amour-propre de la plûpart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de sentir même la raillerie piquante:

on en a déjà vû quelques exemples. Aussi ses amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient: jamais il ne s'en fâchoit. Il souffroit aisément leur mauvaise humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeans, même dans les occasions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'estime qu'il avoit de lui-même, son humilité naturelle, capable de faire honneur à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoissance de son mérite & de la sublimité de ses talens. Ses productions étoient les fruits d'un génie aisé; elles couloient tellement de source & lui coûtoient si peu d'effort, qu'il ne faisoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faisoit à ce qui le regardoit lui-même. Personne n'ignora plus que lui l'estime dont il étoit digne: aussi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'industrie qu'il eût fallu pour cela, comme une peine, ou comme un soin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondît à la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Person-

n'y aura plus d'interprétations. Ce projet eut le succès qu'on en attendoit : chacun se tût, & La Fontaine reprit sa tranquillité ordinaire.

La mort de M. de Colbert arrivée en 1683, laissa une place vacante à l'Académie Françoise, pour laquelle La Fontaine (*) & Despreaux furent en concurrence. Ces deux grands Poëtes avoient également le droit de se mettre sur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Auteur (**) réveilloit dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine que la plûpart des Académiciens désiroient pour confrere, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despreaux étoit plus connu à la Cour. Louïs XIV. même l'honoroit d'une bienveillance particuliére (***). Son parti se hâta d'intéresser

(*) Il avoit alors 65 ans.

(**) Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'Académie Françoise, *il écrivit*, dit M. Perrault, *une lettre à un Prélat de la Compagnie, où il marquoit & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable.*

(***) Il étoit chargé dès ce temps-là par Louïs XIV. d'écrire son histoire, conjointement avec Racine ; & Despreaux étoit alors à la suite de ce Prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt suc-

la religion du Roi : & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine, demeurerent suspendus. Dans cet intervalle, il parut sentir l'éguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardée avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter & le tirer de son inaction naturelle. Il se donna des mouvemens, & présenta au Roi une Ballade, dont l'envoi est ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicite en sa faveur, & tire parti du refrain qui sert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes;
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux,
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut que m'être heureux.

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire, & c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés

céda à Racine, & fut associé à Despreaux, après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

ſans déciſion de la part du Roi; lorſqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. de Bezons; Deſpreaux y fut élu. Ce fut alors que Louis XIV. mieux diſpoſé en faveur de Deſpreaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les ſuffrages de l'Académie, s'expliqua ainſi au Député qui venoit lui rendre compte de cette ſeconde élection: *Le choix qu'on a fait de M. Deſpreaux, m'eſt très-agréable, & ſera généralement approuvé. Vous pouvez*, ajouta-t-il, *recevoir inceſſamment La Fontaine, il a promis d'être ſage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation; & ſans attendre la réception de Deſpreaux qui ſe trouvoit en Flandres avec le Roi, & qui eut été faite le même jour; elle ſe hâta de procéder à celle de La Fontaine qui ſe fit le 2. Mai 1684. Cet empreſſement, & la haute opinion qu'on avoit de ſes talens, furent manifeſtés publiquement dans cette aſſemblée par M. l'Abbé de la Chambre qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adreſſant à La Fontaine: *L'Académie*, dit-il, *reconnoît en vous, Monſieur, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artiſans de la belle gloire, qui va la ſoulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement*

de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un régne si fécond en merveilles.

Elle reconnoît en vous, un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés.

Il fut estimé & chéri de ses confreres, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractere qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetiére se fut rendu indigne de la place qu'il occupoit à l'Académie, & qu'il fût question de l'en exclure; (*) La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette flétrissure. Il voulut donc étayer Furetiére de son suffrage; mais malheureusement, l'une de ses distractions ordinaires (†) le surprit au moment qu'on alloit

(*) Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pelisson, où les particularites & les causes de cette exclusion sont détaillées.

(†) Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être aperçu; lorsqu'un de ses amis qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son

au scrutin pour cette exclusion. Au-lieu de placer ses boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, & ajouta une voix à celles qui étoient déjà contre Furetiére, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoissoit ni les intrigues ni l'art de briguer les faveurs ; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès desquels il falloit s'assujettir, se contraindre, ou se déguiser. Mais il n'est pas moins surprenant qu'il ait échapé seul, parmi tous les grands Hommes de son temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louïs XIV. auxquels, comme l'observe M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre & par son mérite & par sa pauvreté. Après la mort de Madame de la Sabliere, il se trouva réduit dans la situation la plus difficile à supporter. En perdant cette illustre amie, La Fontaine perdit aussi les douceurs de la

compliment. C'étoit Madame d'Hervard, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, qui, à l'insçu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans sa chambre à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait est confirmé par une tradition bien constante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étoient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître étoit mort depuis huit jours : *ah!* répondit La Fontaine avec étonnement, *je ne croyois pas qu'il y eût si long-temps.*

vie qui lui étoient les plus chères & les plus précieuses. Son repos & sa tranquilité en furent troublés. Il se vit isolé, & contraint de pourvoir à ses besoins, devenus plus sensibles par l'âge, & que l'attention & la générosité de sa bienfaitrice lui avoient laissé ignorer pendant une bonne partie de sa vie. La nécessité, s'il faut le dire, pensa pour lors l'exiler de sa patrie, & dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon (*) s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin sa sœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris: elles voulurent l'attirer à Londres, & se joignirent pour cet effet à Madame Harvey (**),

(*) Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687. pour voir sa sœur.

(**) Elisabeth Montaigu, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle lia ensuite une amitié très-étroite. Etant allée à Paris en 1683, La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez Milord Montaigu son frere, Ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer son éloge, & qu'il lui adressa.

au Duc de Devonshire, à Milord Montaigu, à Milord Godolphin, qui tous ensemble s'engagerent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Evremont ne fut pas le dernier à vouloir le séduire. Il lui écrivit plusieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernières circonstances de sa vie dont je vais rendre compte. (*)

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit guères porté sa vûe sur le culte ni sur les objets de la Religion; & les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, & guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention de quelque nature qu'elle put être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, & moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le Curé de S.

(*) L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue Angloise, & que la sécheresse & l'ennui de cette étude le détournerent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit dès ce temps aussi connue qu'aujourd'hui. Saint-Evremont, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'Anglois; & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet (*), homme d'esprit, & qui pour lors étoit Vicaire de cette Paroisse. Ce prêtre pour donner à sa visite un air moins sérieux & moins suspect, se fit annoncer de la part de son pere, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun qui l'étoit encore plus particuliérement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion, & sur les preuves qu'on en tire tant de la raison que des Livres saints. Sans se douter du but de ses discours: *Je me suis mis*, lui dit La Fontaine, avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament: je vous assure*, ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre; oui par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est celui de l'éternité des peines: je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accord r avec la bonté de Dieu.* Le Pere Poujet satisfit à cette

(*) *Amable Poujet.* Il venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne où il avoit pris tous ses grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il composa le Catéchisme de Montpellier, & mourut à Paris en 1723.

objection par les meilleures raiſons qu'il put trouver dans ce moment; & La Fontaine, après pluſieurs repliques, fut ſi content de l'entendre, qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, & lui laiſſa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette ſéparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confidence de ſes ſentimens & de ſes diſpoſitions préſentes. En effet, ſatisfait de cette viſite, il dit à ſon ami, que s'il avoit à ſe confeſſer, il ne prendroit point d'autre directeur que cet Eccléſiaſtique.

Le P. Poujet inſtruit du ſuccès de ſa viſite, fut exact depuis ce temps à lui en rendre deux par jour, dans leſquelles il ne ceſſoit, en le familiariſant avec ſes diſcours, d'éclaircir ſes doutes, & de répondre à ſes queſtions avec l'adreſſe & la ſageſſe d'un habile homme. Ce n'étoit au fond, ni l'impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine toujours vrai, toujours ſincere & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'inſtruire, & à ſe convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à ſa bouche un langage que ſon cœur ou ſon eſprit démentiſſent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la maniére dont le P. Poujet ſçut y ſatisfaire. Mais je ne ſçaurois paſſer ſous ſilen-

ce deux points intéreſſans ſur leſquels La Fontaine eut peine à ſe rendre. Le premier fut une ſatisfaction publique ſur ſes Contes, que ce Directeur exigea de lui: l'autre, la promeſſe de ne jamais donner aux Comédiens une piéce de théatre qu'il avoit compoſée depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudiſſemens des connoiſſeurs, & des amis auxquels il l'avoit lûe.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ſes Contes comme un ouvrage irrépréhenſible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fuſſent capables de produire des effets auſſi pernicieux qu'on le prétendoit. Il proteſtoit qu'en les écrivant ils n'avoient jamais fait de mauvaiſes impreſſions ſur lui: & comme ſa maniére ordinaire étoit de juger des autres par lui-même; il attribuoit ce qu'on lui diſoit là-deſſus à une trop grande délicateſſe. C'eſt ainſi qu'il ſe deffendoit contre l'eſpece d'amande honorable qu'on exigeoit de lui; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta ſur ſes répugnances. La Fontaine convaincu, ſe réſigna, & conſentit à tout ce que ce Directeur jugeroit néceſſaire & convenable dans cette occaſion. Quant à la piéce de théâtre, il ne ſe rendit point avec la même docilité. Les diſcuſſions & la controverſe, entre ſon ami Racine & M. Ni-

cole ſur ce point, étoient encore préſentes à ſon eſprit. La déciſion du P. Poujet lui parut trop ſévere; il en appella à une conſultation en forme de pluſieurs Docteurs de-Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable; & ſans balancer il jetta ſa piéce au feu ſans en retenir de copie. Cet ouvrage eſt reſté perdu, on n'en ſçait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations où ſe trouvoient employées tantôt une douce perſuaſion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie; je ne dois pas oublier les réflexions de la Garde de La Fontaine, qui déſignent d'une maniére auſſi naturelle qu'originale, les ſentimens & l'opinion qu'il inſpiroit de lui. *Eh! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il eſt plus bête que méchant.* Une autre fois avec un air de compaſſion, *Dieu n'aura jamais*, diſoit-elle, *le courage de le damner.*

Enfin après plus de ſix ſemaines de conférences aſſidues & redoublées, La Fontaine fit une confeſſion générale, & reçut le Saint Viatique le 12. Février 1693, avec des ſentimens dignes de la candeur de ſon ame, & des vertus du meilleur Chrétien. C'eſt dans ce moment qu'avec une préſence d'eſprit admirable, & dans les meilleurs

termes, il détesta ses Contes (*) en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de se rendre chez lui par Députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, & de la protestation autentique qu'il fit de n'employer ses talens à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété. (**)

Il tint exactement parole. (***) Il revint

(*) Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses Contes qu'il avoit retouchée, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

(**) Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne releveroit point de cette maladie; & ce fut dans ce temps que le Poëte Lignière répandit dans Paris l'Epigramme suivante.

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint:
Pelisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.

Cependant aucun de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas; & de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pelisson sans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacremens qu'il avoit différé au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

(***) C'est par une erreur peu réfléchie & mal hazardée, que Lokman, dans son livre des Amours de Psiché & de Cupidon, en Anglois, *in* 8vo. 1744. imprimé à Londres, suppose dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il composa encore quelques piéces trop libres & dans le goût de ses Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un livre intitulé *Ouvrages de Prose & de Poësie, des sieurs de Maucroy & de La Fontaine*, qui parut en 1685; époque bien antérieure à la conversion de La Fontaine, & qu'il pouvoit aisément consulter.

de cette maladie, & la premiére fois qu'il put aſſiſter à l'Académie, il y renouvella la proteſtation qu'il avoit faite devant les Députés, & fit lecture dans l'Aſſemblée d'une Paraphraſe en vers François de la Proſe des morts *Dies iræ.* Il l'avoit compoſée pour s'entretenir de la penſé de la mort, & pour ſe pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le Saint Viatique, Monſieur le Duc de Bourgogne qui n'avoit encore atteint que ſa onziéme année, fit une action digne du ſang des Bourbons. De ſon pur mouvement, & ſans y être porté par aucun conſeil, il envoya un Gentilhomme à La Fontaine pour s'informer de l'état de ſa ſanté, & pour lui préſenter de ſa part une bourſe de cinquante louis-d'or. Il lui fit dire en même temps qu'il auroit ſouhaité d'en avoir davantage; mais que c'étoit tout ce qu'il lui reſtoit du mois courant, & de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ſes menus plaiſirs. Ce Prince dans qui l'Europe voyoit de ſi bonne-heure germer les vertus & les ſentimens dignes de la grandeur de ſon rang, ſe mit dès ce temps à la tête des bienfaiteurs de La Fontaine; & par ſes largeſſes écarta la néceſſité qui, comme nous l'avons vû plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine, à

l'ambitieuse rivalité d'une Nation qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite, & de récompenser les talens.

Après sa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Hervard (*) qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle. Il accepta cette offre, & retrouva dans cet asyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sabliere avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les Hymnes de l'Église. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail: il l'avoit entrepris trop tard pour être secondé de ce feu poëtique qui l'avoit autrefois animé; & qui se trouvoit alors éteint & dissipé par l'âge, la maladie, le régime, & par les austérités qu'il pratiquoit dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de ferveur. (**) Il mourut le 13. Mars 1695, âgé de soixante-treize ans, huit mois,

(*) Femme de M. d'Hervard Conseiller au Parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se faisoit un plaisir de montrer dans sa maison, depuis lors l'hôtel d'Armenonville, la Chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Ciceron.

(**) C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il l'écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois avant sa mort.

l'esprit, lui firent saisir par-tout les nuances & les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des graces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Ésope; il l'a surpassé autant par la justesse des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il l'a laissé derriére lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carriére toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agrémens piquans (*). Aussi peut-on dire qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, sont des chef-d'œuvres d'une autre espece qui, dans le genre naïf, serviront toujours de modele pour la narration. L'intérêt & la saillie, à côté du simple & du naturel, y charment l'esprit & surprennent l'imagination d'une maniére agréable & séduisante. Lorsque La Fontaine ra-

(*) C'est ce qu'il ne connoissoit pas, se mettant fort au-dessous de Phedre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *celà ne tiroit point à conséquence, & La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phedre que par bêtise.* Mot plaisant, expression singuliére, mais qui caractérise d'une maniére aussi fine que juste, l'indifférence d'un génie supérieur qui neglige de rechercher son mérite.

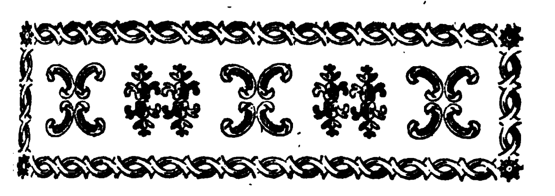
raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie soi-même; & livré à une espece d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de style, & qu'il adresse quelquefois la parole aux Dames dans ses vers, quelle élégance! quelle finesse dans ses complimens! quelle tournure délicate & galante dans ses louanges!

A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la derniére main à toutes ses piéces. Libre en écrivant comme en toute autre chose, son indolence & sa paresse se manifestent quelquefois par des constructions vicieuses, ou par des défauts de langage. Mais par-tout où l'on puisse s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on apperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être soupçonné de malice ou de quelque adresse recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, sont souvent l'effet de l'art; tant elles sont imperceptibles & réparées par les choses qui les précédent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut; il suivoit son humeur & sa fantaisie, & parcourant tantôt un sujet & tantôt un autre, il se livroit à différens genres: ce qui lui a fait

quelquefois négliger la correction dans ses Poësies. Cette légéreté d'humeur dont il se divertissoit lui-même, mettoit fort en colere Madame de Sévigné qui, dans une de ses lettres, dit d'un air piqué: *je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, & combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.* En ceci cependant, La Fontaine, loin de forcer son esprit, ne suivit que son caprice & son inconstance: c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans un discours à Madame de la Sabliere.

Papillon du Parnasse & semblable aux Abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles;
Je suis chose légere, & vole à tous sujets.
Je vais de fleur en fleur, & d'objets en objets;
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Memoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.





A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajoûté les ornemens de la poësie; puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premiéres années,

Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse, mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, & tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait ensorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sçache. Nous espérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses, dont nous espérons infiniment d'avantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que

notre invincible Monarque vous a donnéès avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénétre dès sa premiére démarche jusques dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les cours des autres Princes; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des élémens; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, *vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années: vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas,* MONSEIGNEUR, *vous le prévenez: je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivocité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous*

faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples & de nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, & n'ajoûterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: c'est MONSEIGNEUR, *que je suis avec un zéle respectueux,*

Votre très-humble & très-obéissant,
& très-fidéle serviteur,
DE LA FONTAINE.

PREFACE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'espérer la même grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait desapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a crû que leur principal ornement est de n'en avoir aucun : que d'ailleurs la contrainte de la poësie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces récits la briéveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, & chez tous les peuples qui font profession de poësie, que le Parnasse a jugé ceci de son appanage. A peine les fables qu'on attribue à Esope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa

mort. Socrate lui dit, que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit: car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystére là-dessous; d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique & la poësie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la derniére dont il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poësie sans harmonie, mais il n'y en a point non plus sans fictions; & Socrate ne sçavoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poësie & nos fables. Phédre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; & par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des philosophes. Après Phédre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise: au contraire je me suis flaté de l'espérance que si je ne courois dans cette carriére avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail sera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiére soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation; soit que ma témérité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein: quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême briéveté qui rendent Phédre recommendable, ce sont des qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la langue latine n'en demandoit pas davantage; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractére & le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes; moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs: c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison: c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sçues de tout le monde, je ne

ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût: c'est ce qu'on demande aujourd'hui; on veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & sa matiére. Car qu'y a-t-il de recommendable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant pour leur servir de pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sçais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poësie & à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement; puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles; & la parabole est-elle autre chose que l'apologue? c'est-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse: il n'y en a point, quand des abeilles & des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa république, y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les

enfans sucent ces fables avec le lait: il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne sçauroit s'accoutumer de trop bonne-heure à la sagesse & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, sans considérer comment il en sortiroit; que cela le fit périr lui & son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard & le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle: au contraire le bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; & par conséquent qu'il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fonds, elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel & la terre; de même aussi, par les raisonnemens & les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales: elles don-

nent encore d'autres connoiſſances. Les propriétés des animaux, & leurs divers caractéres y ſont exprimés; par conſéquent les nôtres auſſi, puisque nous ſommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraiſonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces piéces ſi différentes il compoſa notre eſpece; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainſi ces fables ſont un tableau, où chacun de nous ſe trouve dépeint. Ce qu'elles nous repréſentent confirme les perſonnes d'age avancé dans les connoiſſances que l'uſage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils ſçachent. Comme ces derniers ſont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoiſſent pas encore les habitans; ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. On ne les doit laiſſer dans cette ignorance que le moins qu'on peut: il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un lion, un renard, ainſi du reſte; & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard, ou à ce lion. C'eſt à quoi les fables travaillent: les premiéres notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ai déjà paſſé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raiſon de la conduite de mon ouvrage: L'apologue eſt compoſé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps eſt la fable; l'ame eſt la moralité. Ariſtote n'admet la fable que dans les animaux; il en exclut les hommes & les plantes. Cette régle eſt moins de néceſſité que de bienſéance, puisque ni Eſope, ni Phédre, ni aucun des fabuliſtes ne l'a gardée: tout au contraire de la moralité dont aucun ne ſe diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où

il eſt aiſé au lecteur de la ſuppléer. *On ne conſidére en France que ce qui plait : c'eſt la grande régle, & pour ainſi dire la ſeule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de paſſer par-deſſus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope, la fable étoit contée ſimplement, la moralité ſéparée, & toujours enſuite. Phédre eſt venu qui ne s'eſt pas aſſujetti à cet ordre : il embellit la narration, & tranſporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il ſeroit néceſſaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte, que pour en obſerver un qui n'eſt pas moins important : c'eſt Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de ſon eſprit, ni contre celle de ſa matiére. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réuſſir, n'en vient juſques-là ; il abandonne les choſes dont il voit bien qu'il ne ſçauroit rien faire de bon.

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.

C'eſt ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du ſuccès deſquelles je n'ai pas bien eſpéré.

Il ne reſte plus qu'à parler de la vie d'Eſope. Je ne vois preſque perſonne qui ne tienne pour fabuleuſe celle que Planude nous a laiſſée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à ſon héros un caractére & des aventures qui répondiſſent à ſes fables. Cela m'a paru d'abord ſpécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle eſt en partie fondée ſur ce qui ſe paſſe entre Xantus & Eſope : on y trouve trop de niaiſeries ; & qui eſt le ſage, à qui de pareilles choſes n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas

été férieuſe. Ce qui me confirme en mon ſentiment, c'eſt que le caractére que Planude donne à Eſope, eſt ſemblable à celui que Plutarque lui a donné dans ſon banquet des ſept ſages, c'eſt-à-dire, d'un homme ſubtil, & qui ne laiſſe rien paſſer. On me dira que le banquet des ſept ſages eſt auſſi une invention. Il eſt aiſé de douter de tout: quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu impoſer à la poſtérité dans ce traité-là, lui qui fait profeſſion d'être véritable par-tout ailleurs, & de conſerver à chacun ſon caractére. Quand cela ſeroit, je ne ſçaurois que mentir ſur la foi d'autrui: me croira-t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne? car ce que je puis, eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, Vie d'Eſope. Quelque vraiſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas; & fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE *LE PHRYGIEN.*

Nous n'avons rien d'aſſuré touchant la naiſſance d'Homere & d'Eſope ; à peine même ſçait-on ce qui leur eſt arrivé de plus remarquable. C'eſt dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'hiſtoire ne rejette pas des choſes moins agréables & moins néceſſaires que celle-là. Tant de deſtructeurs de nations, tant de Princes ſans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris juſqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Eſope & d'Homere, c'eſt-à-dire, des deux perſonnages qui ont le mieux mérité des ſiécles ſuivans. Car Homere n'eſt pas ſeulement le pere des Dieux, c'eſt auſſi celui des bons Poëtes. Quant à Eſope, il me ſemble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Gréce s'eſt tant vantée, lui qui enſeignoit la véritable ſageſſe, & qui l'enſeignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnènt des définitions & des régles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plûpart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuſes, particuliérement celle que Planude à écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un ſiécle où la mémoire des choſes arrivées à Eſope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il ſçavoit par tradition ce qu'il a laiſſé. Dans cette croyance, je l'ai ſuivi, ſans

retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Esope étoit Phrygien, d'un bourg appellé *Amorium*. Il nâquit vers la cinquante-septiéme Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle: car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presqu'entiérement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit pas manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si desagréable. Or il arriva que ce maitre étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues: il les trouva belles, & les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades: puis ils rejetterent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bégue, & paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jetta aux pieds de son maître; & se faisant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sur-

fît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiéde, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris: on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes crûes encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit: ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Esope les obligea permiérement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel: & prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveille en sursaut, & en s'éveillant: qu'est ceci? dit-il,

ma voix eſt devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cauſe qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'œconome, & qui avoit l'œil ſur les eſclaves, en eut battu un outrageuſement pour une faute qui ne le méritoit pas, Eſope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ſes mauvais traitemens ſeroient ſcus. Zénas, pour le prévenir, & pour ſe venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans ſa maiſon; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en ſervoit qu'à blaſphêmer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & paſſa bien plus avant; car il lui donna Eſope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, & lui demanda ſi pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de ſomme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, ſi tu veux, un de nos eſclaves. Là-deſſus, ayant fait venir Eſope, le marchand dit: eſt-ce afin de te moquer que tu me propoſes l'achat de ce perſonnage? on le prendroit pour un outre. Dès que le marchand eut ainſi parlé; il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Eſope le rappella, & lui dit: achete-moi hardiment, je ne te ferai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui ſoient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: les Dieux ſoient loués; je n'ai pas fait grande acquiſition, à la vérité; auſſi n'ai-je pas débourſé grand argent.

Entr'autres denrées, ce marchand trafiquoit d'eſclaves: ſi bien qu'allant à Epheſe pour ſe dé-

faire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain: c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dinée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant: ainsi le soir, & de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise: Esope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entr'autres un philosophe appellé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils sçavoient faire: tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles; son grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope pardessus le marché. La cherté du grammairien & du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez

ſoi ſans avoir fait quelqu'emplette, ſes diſciples lui conſeillerent d'acheter ce petit bout -d'homme qui avoit ri de ſi bonne grace : on en feroit un épouventail, il divertiroit les gens par ſa mine Xantus ſe laiſſa perſuader, & fit prix d'Eſope à ſoixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui ſeroit propre, comme il l'avoit demandé à ſes camarades. Eſope répondit : à rien, puiſque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreuſement à Xantus le ſol pour livre, & lui en donnerent quittance ſans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût aſſez délicat, & à qui toutes ſortes de gens ne plaiſoient pas ; ſi bien que de lui aller préſenter ſérieuſement ſon nouvel eſclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & ſe faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un ſujet de plaiſanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune eſclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui ſervoient ſa femme ſe penſerent battre à qui l'auroit pour ſon ſerviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le perſonnage parut. L'une ſe mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtreſſe du logis dit que c'étoit pour la chaſſer qu'on lui amenoit un tel monſtre ; qu'il y avoit long-temps que le philoſophe ſe laſſoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa juſqu'à tel point, que la femme demanda ſon bien, & voulut ſe retirer chez ſes parens. Xantus fit tant par ſa patience, & Eſope par ſon eſprit, que les choſes s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel eſclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit: car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi-bien que le jardinage: c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point; tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier, qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second, qui auroit des enfans d'une autre femme: sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva, quelque temps après, un grand diffé-

rend entre le philosophe & sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope: va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage: on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément: va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie? Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colére, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les priéres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable: & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sçut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles piéces à son maître, & tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit le dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui

commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chofe. Je t'apprendrai, dit en foi-même le Phrygien, à fpécifier ce que tu fouhaites, fans t'en remettre à la difcrétion d'un efclave. Il n'acheta donc que des langues, lefquelles il fit accommoder à toutes les fauffes: l'entrée, le fecond, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Efope. C'eft le lien de la vie civile, la clef des fciences, l'organe de la vérité & de la raifon: par elle on bâtit les villes & on les police; on inftruit, on perfuade, on régne dans les affemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui eft de louer les Dieux. Et bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui eft de pire! ces mêmes perfonnes viendront chez moi; & je veux diverfifier.

Le lendemain Efope ne fit fervir que le même mets, difant que la langue eft la pire chofe qui foit au monde. C'eft la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la fource des divifions & des guerres. Si on dit qu'elle eft l'organe de la vérité, c'eft auffi celui de l'erreur, & qui pis eft, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on perfuade de méchantes chofes. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profére des blafphêmes contre leur puiffance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort néceffaire; car il fçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un philofophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Efope. Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne fe mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place; & voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sçût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur, mais il disoit en lui-même: c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier: rien ne lui plaisoit; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée: il faut brûler l'ouvriére, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Esope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit: il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison; il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener

en

en prison. Comme les huissiers le conduisoient: ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Sçavois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois dégrés; le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisiéme, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entiére; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée: Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas

les fleuves qui entrent dedans : c'eſt pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me ſuis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour ſortir à ſon honneur d'un ſi mauvais pas. Le diſciple confeſſa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à ſon maître. Xantus fut reconduit jusqu'en ſon logis avec acclamation.

Pour récompenſe, Eſope lui demanda la liberté. Xantus la lui refuſa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi, il y conſentoit; partant, qu'il prît garde au premier préſage qu'il auroit étant ſorti du logis : s'il étoit heureux, & que par exemple deux corneilles ſe préſentaſſent à ſa vûe, la liberté lui ſeroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne ſe laſſât point d'être eſclave. Eſope ſortit auſſi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux corneilles qui s'abbattirent ſur le plus haut. Il en alla avertir ſon maître, qui voulut voir lui-même s'il diſoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Eſope : qu'on lui donne les étriviéres. L'ordre fut exécuté. Pendant le ſupplice du pauvre Eſope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Eſope ; les préſages ſont bien menteurs ! Moi qui ai vû deux corneilles, je ſuis battu ; mon maître qui n'en a vû qu'une, eſt prié de nôces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on ceſſât de fouetter Eſope : mais quant à la liberté, il ne ſe pouvoit réſoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverſes occaſions.

Un jour ils ſe promenoient tous deux parmi de

vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée (1) des premiéres lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du trésor. Elle signifie, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet ils le trouverent, après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres: ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premiéres lettres de ces mots: Ἀποβας, βηματα, &c. c'est-à-dire, *si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi: n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moi, repliqua Esope, je vous dénoncerai au Roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle maniére qu'elles enfermoient un triple sens, & signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de

(1) α β δ ο ε θ χ.

retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, & comme étant philosophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps; & eut recours à son oracle ordinaire; c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniére. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave: si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le Prévôt de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magistrat, de façon que le philosophe fut obligé d'y donner

venu à la connoiſſance d'Eſope, il le chaſſa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par leſquelles il ſembloit qu'Eſope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus perſuadé par le cachet & par la ſignature de ces lettres, commanda à un de ſes officiers nommé Hermippus, que ſans autre enquête, il fît mourir promptement le traître Eſope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui ſauva la vie; & à l'inſçu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un ſépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, Roi d'Egypte, ſur le bruit de la mort d'Eſope, crut à l'avenir rendre Lycerus ſon tributaire. Il oſa le provoquer, & le défia de lui envoyer des architectes qui ſçuſſent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes ſortes de queſtions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de ſon état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Eſope: quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, ſe juſtifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoyeroit au printemps des architectes & le répondant à toutes ſortes de queſtions. Lycerus remit Eſope en poſſeſſion de tous ſes biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Eſope le reçut comme ſon enfant; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & ſon Prince, ſe rendre terrible à ſes ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter ſa femme, ſans pourtant lui confier ſon ſecret; parler peu, & chaſſer de chez ſoi les babillards; ne ſe point laiſſer abattre aux malheurs; avoir ſoin du lendemain; car il vaut mieux enrichir ſes ennemis par ſa mort, que d'être im-

portun à ſes amis pendant ſon vivant; ſurtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'eſt ſe faire du mal à ſoi-même. Ennus touché de ces avertiſſemens & de la bonté d'Eſope, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Eſope choiſit des aiglons, & les fit inſtruire (choſe difficile à croire) il les fit, dis-je, inſtruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage, non ſans tenir en grande admiration & en attente de ſon deſſein les peuples chez qui il paſſoit. Nectenabo qui, ſur le bruit de ſa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement ſurpris de ſon arrivee, il ne s'y attendoit pas, & ne ſe fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eût cru Eſope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Eſope dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les architectes quand il ſeroit ſur le lieu. On ſortit en pleine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Eſope à Nectenabo, que je vous ai trouvé les ouvriers: fourniſſez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il propoſa toutefois ceci à Eſope. J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hanniſſement des chevaux qui ſont devers Babilone: qu'avez-vous à répondre là-deſſus? Le Phrygien remit ſa réponſe au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, ſe trouverent extrêmement ſcandaliſés du traitement que l'on lui faiſoit. Ils

les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; & que l'aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu'un Roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups & les brébis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour ôtages : quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

* (e feuille déplacé

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main : il s'en alloit la tuer comme il avoit fait des sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale ; je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration & de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à résoudre sur toutes sortes de matiéres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycerus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant

l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope; car la nuit derniére il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi: comment séroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposerent à Esope diverses choses, celle-ci entr'autres: Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcboutans, & autour de ces arcboutans se promenent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; & les arcboutans, les jours, autour desquels se promenent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule,

par laquelle Nectenabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du Prince soûtinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria: voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Esope, à son retour dans Babilone, fut reçu de Lycerus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance: ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Gréce encore une fois. Lycerus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flotent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison

lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent désir de vengeance, (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilége, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine; ils l'accuserent d'avoir dérobé leur vase. Esope le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui; & l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera: je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite chapelle dédiée à Appollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, leur dit-il, parce

que ce n'eſt qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite ſûre, non pas même dedans les temples. Il vous arrivera la même choſe qu'à l'aigle, laquelle, nonobſtant les priéres de l'eſcarbot, enleva un liévre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie juſques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de temps après ſa mort, une peſte très-violente exerça ſur eux ſes ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiſer le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & ſatisfaire aux manes d'Eſope. Auſſi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas ſeuls combien ce crime leur déplaiſoit; les hommes vengerent auſſi la mort de leur ſage. La Gréce envoya des commiſſaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuſe.





FABLES CHOISIES.

A MONSEIGNEUR

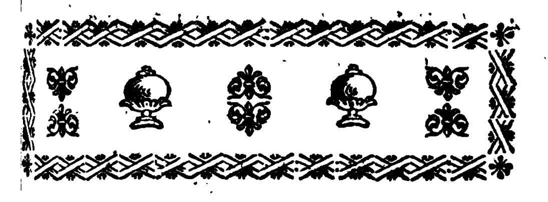
(1) LE DAUPHIN.

Je chante les Héros dont (2) Esope est le pere,
Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongére,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

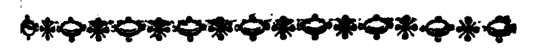
(1) Fils de Louïs XIV.
(2) Célèbre Inventeur des Fables.

Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes;
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les Faits de tes Ayeux, & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres avantures,
Te tracer, en ces Vers, de légéres peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.





LIVRE PREMIER.



FABLE PREMIERE.

La Cigale & la Fourmi.

La Cigale ayant chanté
tout l'été,
Se trouva fort dépourvûë.
Quand la bize (1) fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous pairai, lui dit-elle,
(2) Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt (3) & principal.

(1) Vent du Nord, qui contribue le plus au fond de l'hyver.

(2) Avant la moisson, avant le tems où l'on recueille les grains.

(3) La somme que vous m'aurez prêtée, avec les intérêts de cette somme,

La Fourmi n'eſt pas prêteuſe;
C'eſt là ſon moindre défaut.
Que faiſiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuſe.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez? j'en ſuis fort aiſe;
Hé bien, danſez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

Maître Corbeau ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage:
Maître Renard, par l'odeur (1) alléché,
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monſieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me ſemblez beau
Sans mentir, ſi votre ramage
Se raporte à votre plumage,
Vous êtes le (2) phenix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne ſe ſent pas de joie:
Et, pour montrer ſa belle voix,
Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit: mon bon Monſieur
Aprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus

(1) Attiré.
(2) Le plus beau de tous les oiſeaux, unique en ſon eſpece; & ſi rare, qu'il n'eſt pas trop ſûr qu'il ait jamais exiſté.

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? point-du-tout. M'y voilà ?
Vous n'en aprochez point... La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs ;
Tout petit Prince a des Ambassadeurs ;
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux Mulets cheminoient ; l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de (1) la Gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,

(1) L'argent des Impôts.

Et faisoit sonner sa sonnette:
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du (2) fisc une troupe se jette
Le saisit au frein & l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups, il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promi
Ce Mulet qui me suit, du danger se retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emplo
Si tu n'avois servi qu'un Meûnier, comme moi,
Tu ne serois pas, si malade.

(2) Déniers publics.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les Chiens faisoient bonne garde:
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que bea
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il falloit livrer bataille,
Et le Mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien.
Quittez les bois, vous serez bien:

Vos pareils y sont misérables,
Cancres, (1) hères & pauvres Diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? Rien d'assuré: point de (2) franche lipée;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit: que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portant bâtons, & mendians;
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire;
Moyennant quoi, votre salaire
Sera force (3) reliefs de toutes les façons,
Os de Poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé:
Qu'est cela? lui dit-il. Rien. Quoi rien? Peu de chose.
Mais encor? Le collier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché! dit le Loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours, mais qu'importe?
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte;
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encor.

(1) Malheureux.
(2) Repas qui ne coûte rien à des impudens qui vont y prendre part sans avoir été invités.
(3) Les restes d'un repas.

FABLE VI.

La Génisse, la Chévre & la Brebis, en société avec le Lion.

La (1) Génisse, la Chévre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, Seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au tems jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chévre un Cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie;
Puis en autant de parts le Cerf il dépéça:
Prit pour lui la premiere en qualité de (2) Sire;
Elle doit être à moi, dit-il; & la raison,
    C'est que je m'apelle Lion:
    A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prêtens la troisiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme,
    Je l'étranglerai tout d'abord.

(1) Jeune vache.
(2) Seigneur ou Roi, le Lion étant réputé Roi des animaux, comme l'Aigle celui des oiseaux.



FABLE VII.

La Besace.

Jupiter dit un jour : que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe, parlez le premier, & pour cause :
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frere l'ours on ne l'a qu'ébauché ; (1)
Jamais, s'il me veut croire, il (2) ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut, de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles,
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son apétit,
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le (3) ciron trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous ;
Du reste content d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espéce excella ; car tout ce que nous sommes,

(1) Très-imparfaitement formé.
(2) Vû son extrême laideur.
(3) Très-petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope.

Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat:
Imitez le canard, la gruë & la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes;
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jazer aussi confusément,
Que faisoient les (9) Troyens, quand la pauvre (10) Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

seaux. Ce mot usité dans quelques Provinces, est inconnu à Paris, où les Oiseliers disent Trébuchet, Collet, &c, au-lieu de *Reginglette*.

(9) Les habitans de l'ancienne ville de Troye, dans le tems qu'elle étoit attaquée par les Grecs.

(10) Fille du Roi Priam, dont on méprisoit les prophéties qui cependant se trouvoient toujours très-véritables.

FABLE IX.

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs (1) d'ortolans.

(1) Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi lesquels l'Ortolan passe pour un des friands morceaux.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt,
Et le (2) Citadin de dire;
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le Rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.

Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

(2) Le Rat de Ville.

FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colere,
Mais plûtot qu'elle considere
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je sçai que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si n'étois pas né?
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mere.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me vange.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme & son Image, pour M. le Duc de la Rochefoucault.

Un homme, qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos Dames;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre (1) Narcisse? il se va confiner,
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'avanture.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il se fâche; & ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; & cette erreur extrême
Est un mal que chaçun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même.

(1) On apelle *Narcisse* tout homme entêté de sa beauté, réelle ou chimérique, par allusion à ce que dit la Fable, d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sçait, le Livre des Maximes.

(2) Celui des Maximes morales, fait par *le Duc de la Rochefoucault*.

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queues.

Un Envoyé du Grand Seigneur,
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez (1) l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire:
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
Lui dit: je sçais par renommée,
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une avanture étrange, & qui pourtant est vraye.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une (2) Hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette avanture,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef,

(1) Celui d'Allemagne.
(2) Serpent à plusieurs têtes.

Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi;
Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur & du nôtre.

FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

Pour un Ane enlevé deux voleurs se battoient:
L'un vouloit le garder; l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisiéme larron,
Qui saisit maître (1) Aliboron.

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province.
Les voleurs sont tel & tel prince:
Comme le Transilvain, le Turc, & le Hongrois:
Au-lieu de deux j'en ai rencontré trois.
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise.
Un quart voleur survient qui les accorde nét,
En se saisissant du baudet.

(1) Nom burlesque qu'on donne à l'Ane.



FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;
Les Dieux, sa Maîtresse, & son Roi.
Malherbe (1) le disoit : j'y souscris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille, & gagne les esprits :
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide (2) avoit entrepris
L'éloge (3) d'un athlete ; &, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, lui sans autre mérite ;
Matiere infertile & petite.
Le Poëte d'abord, parla de son Héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor & Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux ;
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlete avoit promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vit, le galant

(1) Excélent Poëte François, qui a vécu sous Henri IV, & Louis XIII.

(2) Ancien Poëte Grec, très-célèbre, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

(3) On nommoit *Athlétes* ceux qui, dans la Gréce, paroissoient en divers lieux & en divers tems devant de nombreuses assemblées de peuple, pour y disputer le prix de la course, de la lutte, &c.

N'en donna que le tiers ; & dit fort franchement
Que Castor (4) & Pollux (5) acquitassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie.
Les conviés sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table, & la (5) cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers :
La prédiction en fut vraie.
Un pillier manque, & le plafond
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
N'en fait pas moins aux (6) échansons.
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance dûe au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlete,
Et renvoya les conviés,
Pour la plûpart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle, on doubla le salaire

(4) Freres gémeaux, fils de Jupiter & de Léda, qui s'étant rendus fameux par leur adresse dans les exercices du corps, & par leur valeur, furent placés entre les étoiles après leur mort.
(5) Tout le reste de la compagnie.
(6) Ceux qui avoient soin du buffet.

Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux
Il n'étoit fils de bonne mere
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte; & dis premiérement,
Qu'on ne sçauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils : de plus, que (7) Melpoméne
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine :
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grace.
Jadis (8) l'Olympe & le (9) Parnasse
Etoient freres & bons amis.

(7) Ici *Melpoméne* se prend pour le Poëte lui-même, qu'on supose inspiré par cette Muse.
(8) Le sejour des Dieux.
(9) Montagne habitée par les Muses.

FABLE XV.

La Mort & le Malheureux.

FABLE XVI.

La Mort & le Bucheron.

Un malheureux apeloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort, lui disoit-il, que tu me semble belle!
Vien vîte, vien finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frape à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;

Qu'il est hideux ! Que sa rencontre
Me cause d'horreur & d'effroi !
N'aproche pas, ô Mort, ô Mort, retire-toi.

Mécénas (1) fut un galant homme :
Il a dit quelque part : (2) qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvû qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

(1) Favori de l'Empereur Auguste, & grand protecteur des gens de lettres.

(2) *Debilem facito manu,*
Debilem pede, coxa :
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, benè est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

Ces vers de Mécénas nous ont été conservés par Senéque, *Epist.* 101.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoitre que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne sçaurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos, que je n'ai pas crû le devoir omettre.

Un pauvre Bucheron tout couvert de (1) ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
Gémissant & courbé marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.

(1) Paquet de branches avec leurs feuilles.

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & sans beaucoup d'aprêts.
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet (1) clair, (il vivoit chichement)
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque tems de-là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il court au logis
De la Cicogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon apétit sur-tout, Renards n'en manquent point:
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure,
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

(1) Espèce de bouillie fort claire.

FABLE

FABLE XIX.

L'Enfant & le Maître d'Ecole.

Dans ce récit je prétens faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule;
Par cet endroit passe un Maître d'Ecole.
L'enfant lui crie, au secours, je péris.
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-tems s'avise
De le tancer. Ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout (1) pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.

(1) C'est-à-dire toute personne sujette à étaler avec ectation & mal-à-propos ses lectures, sa science, & me son éloquence. Cette description une fois admise, des hommes & des femmes qui se croyent à couvert vice de pédanterie, en sont visiblement infectés.

En toute affaire, ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

Un jour un Coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier (1) Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

(1) Celui qui taille, polit, & met en œuvre les pier[res] précieuses, &c.

FABLE XXI.

Les Frêlons, & les Mouches à miel.

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouverent :
Des (1) Frêlons les réclamerent.
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine (2) Guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose.
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons,
Des animaux aîlés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-tems paru. Mais quoi ? Dans les Frêlons
Ces enseignes étoient pareilles.
La Guêpe ne sçachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle ; &, pour plus de lumiére,
Entendit une fourmilliére.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci ?
Dit une Abeille fort prudente ;
Depuis tantôt six mois que la cause (3) est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est tems désormais que le Juge se hâte.
N'a-t-il point assez (4) léché l'Ours ?

(1) Espéce de mouches qui s'introduisent dans les ruches des Abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de composer un suc si délicat.
(2) Autre sorte de mouches mal-faisantes.
(3) Est plaidée & debattue.
(4) Expression proverbiale, pour dire, sucé, exténué les Parties en prolongeant les procès.

Sans tant de (5) contredit & d'interlocutoires,
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous:
On verra qui sçait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
Que cet art passoit leur sçavoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de (
Code:
Il ne faudroit point tant de frais.
Au-lieu qu'on nous mange, on nous gru
On nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin que l'huître est pour le Juge
Les écailles pour les plaideurs.

(5) Terme de Pratique.
(6) C'est le recueil de Loix.

FABLE XXII.

Le Chêne & le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature;
Un (1) Roitelet pour vous est un pesant fardea
Le moindre vent qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au (2) Caucase pare

(1) Fort petit Oiseau. Qui voudra sçavoir pour
cet oiseau a été apelé *Roitelet*, c'est-à-dire, petit R
n'a qu'à consulter Plutarque, dans son Traité, intit
Instruction pour ceux qui maniant affaire d'Etat ch. 7. d
traduction d'*Amyot*.
(2) Haute Montagne en Asie.

Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est (3) aquilon, tout me semble (4) zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des (5) royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouventables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de (6) l'horison accourt avec furie
Le plus (7) terrible des enfans
Que le nord eût porté jusques-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon; le Roseau plie:
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
(8) Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
(9) Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

(3) Vent très-impétueux.
(4) Vent fort doux.
(5) Les eaux, comme les étangs.
(6) L'extrêmité aparente du Ciel.
(7) Un vent des plus violens.
(8) Imité de Virgile, qui dit en parlant du Chêne:
... Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit...
Georg. L. II. v. 291, 292.
(9) Expression poëtique, pour dire, *Et dont les racines s'étendoient fort avant dans la terre.*

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.



FABLE PREMIER

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurois en naissant reçu de (1) Calli
Les dons qu'à ses Amans cette Muse a promis,
Je les consacrerois aux (2) mensonges d'Esope
Le mensonge & les vers de tout temps sont ami
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de sçavoir orner toutes ces fictions;
On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut, je l'essaie; un plus sçavant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup & répondre l'agneau:
J'ai passé plus avant; les arbres & les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant,

(1) Une des Muses.
(2) Fables, fictions.

Cenfeurs, en voulez-vous qui foient plus autentiques,
Et d'un ftile plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laffé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille affauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiére Cité:
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans fes énormes flancs reçut le fage (3) Ulyffe,
Le vaillant (3) Dioméde, (3) Ajax l'impétueux,
Que ce Coloffe monftrueux
Avec leurs efcadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur fes Dieux mêmes en proie?
Stratagême inoui, qui des Fabricateurs
Paya la conftance & la peine.
C'eft affez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
La période eft longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs (4) phalanges,
Ce font des contes plus étranges,
Qu'un renard qui cajole un corbeau fur fa voix.
De plus, il vous fied mal d'écrire en fi haut ftyle.
Et bien, baiffons d'un ton. La jaloufe Amarille
Songeoit à fon Alcipe, & croyoit de fes foins
N'avoir que fes moutons & fon chien pour témoins.
Tircis qui l'aperçut, fe gliffe entre des faules;
Il entend la bergère adreffant ces paroles
Au doux Zéphir, & le priant
De les porter à fon amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon cenfeur à l'inftant:
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une affez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.

(3) Princes, Héros, Grecs.
(4) Troupes de Soldats.

Maudit Cenſeur, te tairas-tu?
Ne ſçaurois-je achever mon conte?
C'eſt un deſſein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats ſont malheureux:
Rien ne ſçauroit les ſatisfaire.

FABLE II.

Conſeil tenu par les Rats.

Un Chat nommé Rodilardus,
Faiſoit de Rats telle (1) déconfiture,
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſépulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodilard paſſoit, chez la gent miſérable,
Non pour un Chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le ſabbat qu'il fit avec ſa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la néceſſité préſente.
Dès l'abord, leur Doyen, perſonne très-prudente,
Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainſi, quand il iroit en guerre,
De ſa marche avertis ils s'enfuiroient ſous terre;
Qu'il n'y ſçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monſieur le doyen.
Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire;

(1) Deſtruction.

La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne sçaurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de Moines ;
(2) Voire chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
La Cour en Conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.

(2) *Voire* est un vieux mot, mais si bien placé dans cet endroit, que les Dames qui lisent cette Fable, ne s'aperçoivent pas de son ancienneté. D'où je suis tenté de conclure, qu'on pourroit employer avec succès bien des mots surannés qu'on a laissé perdre sans en mettre d'autres à la place, & qui, employés à propos, plairoient comme dans La Fontaine, ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on substitue tous les jours à d'autres très-usités, qui par-là sont en danger de perdre.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut (1) appelé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de Singe, à Fait plus embrouillé.

(1) Accusé en Justice.

Le Magiſtrat ſuoit en ſon lit de Juſtice.
Après qu'on eut bien conteſté,
Repliqué, crié, tempêté;
Le Juge, inſtruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connois de long-tems, mes amis;
Et tous deux vous pairez l'amende:
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,
On ne ſçauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques perſonnes de bon ſens ont cru que l'impoſſibilité & la contradiction qui eſt dans le jugement de ce Singe, étoit une choſe à cenſurer, mais je ne m'en ſuis ſervi qu'après Phèdre. C'eſt en cela que conſiſte le bon mot, ſelon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui poſſéderoit
Une Géniſſe avec l'empire.
Une Grenouille en ſoupiroit.
Qu'avez-vous? ſe mit à lui dire
Quelqu'un du peuple (1) croaſſant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chaſſant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner ſur les roſeaux;

(1) Une autre Grenouille.

Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la Génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écrasoit vingt par heure.
(2) Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des Grands.

(1) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occasion de la guerre de Troye :
Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

FABLE V.

La Chauve-souris & les deux Belettes.

Une Chauve-souris donna tête baissée,
Dans un nid de Belette : & si-tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de long-tems courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire?
N'êtes-vous pas Souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi Souris! Des méchans vous ont dit ces nouvelles;
Grace à l'Auteur de l'univers,
Je suis oiseau : voyez mes aîles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plut, & sembla bonne.
Elle fait si bien, qu'on lui donne
Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis, avec son long museau,
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis Souris: vivent les Rats;
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite répartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui (1) d'écharpe changeans,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent (2) fait la figue.
Le Sage dit, selon les gens,
Vive le Roi, vive la (3) Ligue.

(1) Paroissant tantôt d'un parti & tantôt d'un autre. C'est une chose ordinaire que les partis se distinguent les uns des autres par des écharpes de différentes couleurs.
(2) Faire la figue signifie se moquer.
(3) Parti oposé à celui du Roi.

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une fléche.

Mortellement atteint d'une (1) fléche empennée,
Un Oiseau déploroit sa triste destinée;

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction & à la rapidité de son vol.

Et disoit en souffrant un surcroit de douleur,
Faut-il contribuer à son propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de (2) Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(2) Si, selon la Fable, les hommes sont *enfans de Japet*, on ne voit pas trop bien comment elle a pû attribuer la formation de l'homme à Prométhée fils de Japet. Mais il seroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée.

FABLE VII.

La Lice & sa Compagne.

Une (1) Lice étant sur son (2) terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque tems sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine:
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors,
Ses enfans étoient déjà forts.

(1) Une grosse chienne.
(2) Prête à mettre bas ses petits.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tôt pris quatre.

FABLE VIII.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Etoit sûr: mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant sur lui, nonobstant cet asyle,
(1) L'Escarbot intercede, & dit:
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compere.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné,
Vole au nid de l'Oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance:
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,

(1) Espéce d'insecte.

Remplit le ciel de cris ; &, pour comble de rage,
Ne sçait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd :
Il fallut, pour cet an, vivre en mere affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son tems, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte (2) Ganiméde,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, & croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note ;
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
Le Dieu la secouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sçut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa Cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son Tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race Escarbote
Est en quartier d'hyver, & comme la Marmote,
Se cache & ne voit point le jour.

(2) Bel enfant, aimé de Jupiter, qui l'enleva sur son Aigle.

FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre :
C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur, ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi,
Je le méne à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette & le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis, prend son temps, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.
Le (1) quadrupéde écume, & son œil étincelle :
Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette allarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, & tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait raisonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais ; & sa fureur extrême

(1) Une bête à quatre pieds.

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte, du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, & rencontre en chemin
(2) L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là peut nous être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits :
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

(1) Une toile d'Araignée où le moucheron fut pris.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de sel.

Un Anier, son (1) sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux (2) coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier ;
Et l'autre, se faisant prier,
(3) Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélérins
Par mont, par vaux & par chemins

(1) Son fouët, ou son bâton.

(2) On donne le nom de *Coursier* à de beaux & bons chevaux ; ici ce sont deux Anes, dont les oreilles sont, à proportion, beaucoup plus longues que celles des chevaux.

(3) Marchoit lentement, comme s'il eût porté les bouteilles.

Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés se trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échapa:
Car au bout de quelques nâgées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade Epongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la (4) foi d'autrui
Voilà mon Ane à l'eau, jusqu'au col il se plonge
Lui, le conducteur & l'éponge.
Tous trois bûrent d'autant: l'Anier & le Grison
(5) Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Âne succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassoit dans l'attente
D'une prompte & certaine mort.
Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe.
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

(4) Fait sottement ce qu'il voit faire à d'autres.
(5) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

FABLE XII.

La Colombe & la Fourmi.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre, assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le pûrent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau bûvoit une Colombe:
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe.

Et dans cet Océan (1) l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain ; de regagner la rive.
La Colombe aussi-tôt usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau, par elle étant jetté,
Ce fut (2) un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve ; & là-dessus
Passe un certain (3) croquant qui marchoit les pieds nuds :
Ce croquant, par hazard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit (4) l'Oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, & déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le (5) vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de (6) long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole.
Point de Pigeon pour une obole.

(1) La grande mer, par raport à la Fourmi.
(2) Pointe de terre ou de roche, qui avance dans la mer.
(3) Un Païsan. En 1637. sous Louis XIII. il se fit un soulèvement de quelques communes dans le Périgord & la Xaintonge, qui, sous prétexte de liberté ne vouloient plus payer de subsides ; & se nommoient *Croquans*. De là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre Païsan, un Villageois.
(4) La Colombe.
(5) Mot ancien, qui signifie un Païsan. De *Villa*, Maison de campagne, a été formé *Villanus*, qui n'est que de la basse latinité.
(6) S'envole au plus vîte.

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un Astrologue un jour se laissa cheoir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette avanture en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire,
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homere & les siens ont chanté,
Qu'est-ce, que le hazard parmi l'Antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hazard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hazard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines;
De celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein,
Qui les sçait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphére & du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?
Et causant du dégoût pour ces biens (1) prévenus ;
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le croire.
Le Firmament se meut, les Astres font leur cours,
Le Soleil nous luit tous les jours ;
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire & d'éclairer,
D'amener les saisons, de meurir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.

(1) Anticipés par notre imagination.

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers
Qui, je m'assure, sont couriers,
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, & seront dans un moment à nous.
Je descens, nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses (2) grégues, gagne au haut,
Mal-content de son stratagême.
Et notre vieux Coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur:
Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.

(2) Vieux mot, pour dire, tirer ses chausses, s'enfuir. *Ménage* soupçonne que *Gregue* vient de *Græca*, comme qui diroit, *Culote à la Grecque*.

FABLE

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'oiseau (1) de Jupiter enlevant un mouton;
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque, entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de (2) sacrifice.
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvrant des yeux,
Je ne sçai qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroit en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots il s'abat.
La moutonniére créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée, à peu près, de la même façon
Que la barbe de (3) Poliphême.
Elle empêtra si bien les (4) serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux (5) leure.

(1) L'Aigle.
(2) Tel qu'on les offroit aux Dieux.
(3) Un Cyclope des plus monstrueux.
(4) Les pâtres.
(5) Attrait captieux, qui n'est bon qu'à tromper ceux qui courent après.

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Sei-
gneurs :
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le Paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
(1) Le chant dont vous m'avez fait don
Déplait à toute la nature :
Au-lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du Printems.
Junon répondit en colere :
Oiseaux jaloux, & qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol ?
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un Arc-en-Ciel nué de cent sortes de soies,
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, & qui semble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés ;
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage ;
Le Corbeau sert pour le présage,

(1) Le chant du Paon n'a rien d'agréable. C'e-
st plutôt un miaulement qu'un chant.

La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en femme.

Un Homme chérissoit éperdûment sa Chatte,
Il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet Homme donc, par prieres, par larmes,
Par sortiléges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin,
Que sa Chatte, en un beau matin,
Devient Femme ; & le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de Chatte ;
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit Femme en tout & par-tout.
Lorsque quelques Souris qui rongeoient de la natte,
Troublerent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussi-tôt la Femme est sur pieds :
Elle manqua son avanture.
Souris de revenir, Femme d'être en posture.
Pour cette fois elle accourut à point :

Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout: certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
(1) En vain de son train ordinaire
On le veut désacooutumer;
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sçauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étriviéres
Ne lui font changer de maniéres;
Et fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

(1) Tout ce que nous dit ici La Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureusement, à mon avis, dans ce vers:
Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Epist. x. lib. 1.
& je ne sçaurois m'empêcher d'ajoûter (sans décider pourtant) que La Fontaine auroit beaucoup mieux fait de terminer sa Fable par ces deux vers:
Il se moque de tout; certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
car le reste n'est qu'une foible répétition de la même pensée, où je crois que La Fontaine s'est engagé par l'envie d'imiter Horace.

FABLE XIX.

Le Lion & l'Ane chassant.

Le Roi des animaux se mit un jour en tête
De (1) giboyer. Il célébroit sa fête.
Le gibier du Lion ce ne sont point moineaux,

(1) Aller à la chasse du gibier.

Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bons
& beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'Ane, à la voix de (2) Stentor.
L'Ane à messer Lion fit office de (3) cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en rétentissoit d'un bruit épouventable.
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne & ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juste raison:
Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron?
Ce n'est pas-là leur caractere.

(2) Un Grec, qui, selon Homére, avoit la voix fort supérieure à celle des autres hommes.
(3) Trompe de chasse qui réjouit & anime les Chasseurs & les Chiens.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Gréce:
Lui seul avoit plus de sagesse

Que tout (1) l'Aréopage. En voici, pour essai,
Une histoire des plus gentilles;
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse, une coquette,
La troisiéme avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les (2) loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa (3) contingente part.
Le pere mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du Testateur;
Mais en vain : car comment comprendr
Qu'aussi-tôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mere?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le pere?
L'affaire est consultée; & tous les Avocats
Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent (4) leur bonnet, se confessent vaincus
Et conseillent aux héritieres
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,

(1) Sénat, ou assemblée des Juges d'Athenes.
(2) Loix de la Ville d'Athenes.
(3) La part qui lui devoit être donnée.
(4) Expression figurée, pour dire qu'ils se déclarent incapables d'expliquer le testament.

Voici, leur dirent-ils, ce que le Conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de (5) Malvoisie,
Les esclaves de bouche ; & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie.
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques & les coëffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi, chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout aprouva
Le partage & le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps & des peines,
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que (6) l'Attique
Auroit de reproches de lui !

(5) Vin Grec, fort doux. Ici *Malvoisie* se prend pour toute sorte de bon vin.

(6) Cette partie de la Gréce, dont Athenes étoit la Capitale.

Comment! Ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,
Rien qui put être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:
A la Coquette l'attirail
Qui suit les personnes buveuses:
La Biberonne eut le bétail:
La Ménagere eut les coëffeuses.
Tel fut l'avis du (7) Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr, pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien:
Qu'elles se mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent:
Pairoient leur mere tout comptant;
Ne possederoient plus les effets de leur pere,
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonnna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eut plus de sens
Qu'une multitude de gens.

(7) Esope né en Phrygie.

Fin du second Livre.





LIVRE TROISIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, son Fils, & l'Ane.
A. M. D. M.

L'INVENTION des Arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons (1) l'Apologue à l'ancienne Grece :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à (2) Racan, Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins ;
(Comme ils se confioient leurs pensers & leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez sçavoir les choses de la vie,
Qui par tous ses dégrés avez déjà passé,

(1) Fable instructive.
(2) Excellent Poëte François, mort en 1670.

Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;
A quoi me résoudrai-je? Il est tems que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon séjour?
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la
Cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes:
La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je sçaurois où buter;
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus: contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit:
Puis cet homme & son fils le portent comme un (3)
lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre!
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance.
Il met sur pieds sa bête, & la fait détaler.
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meûnier (4) n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit; & d'avanture
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put:
Oh là, oh, descendez que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.

(3) Grand Chandelier à branches.
(4) Ne s'en met point en peine.

C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meûnier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : c'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,
Fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.
Il n'est, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisiéme troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : ces gens sont fous,
Le Baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups ;
Hé quoi, charger ainsi cette pauvre Bourique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbieu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & son pere.
Essayons toutefois, si par quelque maniére
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux ;
L'Ane, (5) se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, & Meûnier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du Maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.

(5) Prenant l'air grave & majestueux d'un Prélat. On trouve *se prélasser* dans Rabelais ; & c'est aparemment de-là que La Fontaine l'a tiré. *Je vis Diogenes*, dit Episremont revenu des Enfers, *qui se prélassoit en magnificence avec une grande robe de poulpre & un sceptre en sa dextre, & faisoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien repetassé ses chausses.* Pantagruel, Liv. II. Chap 30. Et ailleurs, parlant du Bucheron à qui Mercure avoit présenté trois coignées, l'une d'or, l'autre d'argent, & une troisiéme de bois, & qui s'étant contenté de celle de bois qu'il avoit perdue, reçut les deux autres en récompense de la bonne foi, il ajoute : *Ainsi le Bucheron s'en va prélassant par le Païs, faisant bonne trogne parmi ses parochiens & voisins.*

Ils usent leurs souliers, & conservent leur Ane :
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, & la chanson le dit.
Beau trio de Baudets! le Meûnier repartit,
Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête : il le fit, & fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
Allez, venez, courez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres & l'Estomac.

Je devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer (1) Gaster en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;

(1) *L'Estomac.* C'est dans ce sens-là que Rabelais s'est avisé d'employer le mot de *Gaster*, qui est originairement Grec.

Notre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.
Chommons, (2) c'eſt un métier qu'il veut nous faire aprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent....
Bien-tôt les pauvres gens tomberent en langueur;
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur:
Chaque membre en ſouffrit: les forces ſe perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'apliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne; & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le laboureur, donne paye au ſoldat,
Diſtribue en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Etat.
(3) Menenius le ſçut bien dire:
La Commune s'alloit ſéparer du Sénat.
Les mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité:
Au-lieu que tout le mal étoit de leur côté;
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté,
La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres ſemblables;
Et par cet Apologue inſigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

(2) Chommer, c'eſt ſe repoſer comme dans un jour de fête.
(3) Sénateur Romain, du têms des Conſuls.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brébis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout sa ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau,
C'est moi qui suis Gaillot, Berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le (1) Sycophante aproche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
La plûpart des Brébis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et pour pouvoir mener vers son fort les Brébis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire;
Mais cela gâta son affaire.
Il ne put du Pasteur contrefaire la voix:
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystere.
Chacun se réveille à ce son,
Les Brébis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet esclandre,

(1) Trompeur.

Empêché par ſon hoqueton,
Ne put ni fuir, ni ſe défendre.
Toujours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup;
C'eſt le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les Grenouilles ſe laſſant
De l'état (1) Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les ſoumit (2) au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oſer de long-tems regarder au viſage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un ſoliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiére,
Qui de le voir s'avanturant,
Oſa bien quitter ſa taniére.
Elle aprocha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilliére;

(1) Où le Peuple gouverne.
(2) Au gouvernement ſouverain d'un ſeul, qu'on nomme *Monarque*, *Roi*, *Prince*, &c.

Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi, qui se remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir:
Et Grenouilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire: & quoi, votre désir
A ses loix croit-il nous astraindre?
Vous avez dû premiérement
Garder votre Gouvernement:
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier Roi fut débonnaire & doux.
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard & le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec son ami Bouc, des plus haut encornez.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là, chacun d'eux se désaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc: que ferons-nous compere?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi:
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premiérement;
Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon, & je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la (1) légere,
Descendu dans ce puits. Or adieu, j'en suis hors:
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts:
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

(1) Imprudemment, sans réflexion.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laye & la Chatte.

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux;
La (1) Laye au pied, la Chatte entre les deux:
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourissons faisoient leur tripotage.
La Chatte détruisit, par sa fourbe, l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: notre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres.)

(1) La femelle du Sanglier.

Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouïr incessamment
Cette maudite Laye, & creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourissons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront dévorés:
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la Laye étoit en (2) gésine.
Ma bonne amie & ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits;
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La Chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits: la Laye encore moins;
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi, l'une & l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion:
L'Oiseau royal, en cas de mine;
La Laye, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout: il ne resta personne
De la gent Marcassine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trepas:
Grand (3) renfort pour messieurs les Chats.

Que ne sçait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse?
Des malheurs qui sont sortis

(2) Venoit de mettre bas ses petits Marcassins.
(3) Grosse provision de bouche.

De la boîte de (4) Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

(4) Très-belle fille, forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boîte remplie de toute sorte de maux.

FABLE VII.

L'Ivrogne & sa Femme.

Chacun a son défaut où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'apuie
De quelque exemple. Un suppôt de (1) Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit & sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit (2) d'Alecton,
Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa biére,
Lui présente un (3) chaudeau propre pour Lucifer.

(1) Un franc ivrogne.
(2) Une des trois Furies de l'Enfer.
(3) Bouillon ou potage. *Chaudeau*, Jusculum, *Nicot*. De *Caldellum*, parce qu'on le prend chaud, dit Ménage dans son *Dictionnaire Etimologique*.

FABLE IX.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de (1) frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de-là passe une Cicogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l'opératrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l'os: puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire? dit le Loup,
Vous riez ma bonne commere.
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais sous ma patte.

(1) D'un grand pas.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposoit une peinture,
Où l'artisan avoit tracé
Un Lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.

Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paſſant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon nous aurions le deſſus,
Si mes confreres ſçavoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard & les Raiſins.

Certain Renard (1) Gaſcon, d'autres diſent (2) Normand,
Mourant preſque de faim, vit au haut d'une treille
Des raiſins mûrs aparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre;
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des (3) goujats.
Fit-il pas mieux que de ſe plaindre?

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à juſtifier ſes fautes par quelque trait de plaiſanterie, bonne ou mauvaiſe.

(2) Plein de diſſimulation, porté, comme par inſtinct, à répondre indirectement & obſcurément à ceux qui lui parlent; & lorſqu'il le trouve bon, à leur dire nettement tout le contraire de ce qu'il penſe.

(3) Valets de Soldats.



FABLE XII.

Le Cygne & le Cuisinier.

Dans une (1) ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le Cygne & l'Oison:
Celui-là destiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour son goût: l'un qui se piquoit d'être
Commensal du (2) jardin, l'autre de la maison.
Des Fossés du château faisant (3) leurs galeries,
Tantôt on les eût vûs côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, & tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuisinier, ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oison le Cygne, & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! Je mettrois, dit-il, un tel (4) chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en (5) croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

(1) Où l'on nourrit la volaille.

(2) Fréquentant le plus ordinairement le Jardin, comme l'autre la Maison.

(3) Leur lieu de plaisance.

(4) Le chant mélodieux des Cignes n'est fondé que sur une Tradition poëtique, dont la vérité n'a jamais été confirmée par l'événement.

(5) C'est-à-dire, qui nous talonnent, qui nous suivent de fort près.

FABLE

FABLE XIII.

Les Loups & les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des ôtages,
Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs Chiens.
L'échange, en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des Commissaires,
Au bout de quelque temps que Messieurs (1) les Louvats
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n'étoient pas ;
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrétement.
Les Chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut si-tôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échapa.

Nous pouvons conclure de là,
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(1) Les jeunes Loups.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le Cheval s'aprochant, lui donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languissant, triste & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir,
Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philoméle & Progné.

Autrefois (1) Progné l'Hirondelle
De sa demeure s'écarta;
Et loin des villes, s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre (2) Philoméle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe:

(1) Fille de Pandion, femme de Térée, changée en Hirondelle.

(2) Sœur de Progné: qui ayant été violée par Térée, Roi de Thrace, fut changée en Rossignol.

Je ne me fouviens point que vous foyez venue
Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que penfez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce féjour folitaire?
Ah! reprit Philoméle, en eft-il de plus doux?
Progné lui repartit: Et quoi, cette mufique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruftique?
Le défert eft-il fait pour des talens fi beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Auffi bien en voyant les bois,
Sans ceffe il vous fouvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça fa fureur fur vos divins apas.
Et c'eft le fouvenir d'un fi cruel outrage,
Qui fait, reprit fa fœur, que je ne vous fuis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en fouvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne fuis pas de ceux qui difent: ce n'eft rien,
C'eft une femme qui fe noie.
Je dis que c'eft beaucoup: & ce fexe vaut bien
Que nous le regrettions, puifqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici, n'eft pas hors de propos,
Puifqu'il s'agit dans cette Fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini fes jours par un fort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette avanture
Les honneurs de la fépulture.
Il arriva que fur les bords

Du fleuve, auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient; ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace;
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas
Suivez le fil de la riviére.
Un autre repartit: non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arriére.
Quelle que soit la pente & l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sçai s'il avoit raison:
Mais que cette humeur soit, ou non,
Le défaut du sexe & sa pente;
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

Damoiselle Belette au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La Galante fit chere (1) lie,

(1) Grande-chére. *Chére lie* qu'on trouve souvent da Rabelais, signifie proprement chére *joyeuse*. Le mot *L* n'est guère plus entendu dans ce sens-là, quoique *lie*, qui en a été formé, ne soit encore ni barbare, ni tou

Mangea, rongea : Dieu ſçait la vie,
Et le lard qui périt en cette occaſion.
La voilà, pour concluſion,
Graſſe, maſſue & rebondie.
Au bout de la ſemaine, ayant dîné ſon ſou,
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou ;
Ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépriſe.
Après avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit, me voilà bien ſurpriſe :
J'ai paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panſe un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir :
Ce que je vous dis là, l'on le dit bien à d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

à-fait hors d'uſage, témoin *Notre-Dame de Lieſſe*, & ce vers de La Fontaine qui eſt entendu de tout le monde :
Aux nôces d'un Tyran tout le peuple en lieſſe.
Fable XI. Liv. 6.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'ai lû, chez un conteur de Fables,
Qu'un ſecond Rodilard ; (1) l'Alexandre des chats,
L'Attila, (2) le fléau des rats,
Rendoit ces derniers miſérables.
J'ai lû, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,

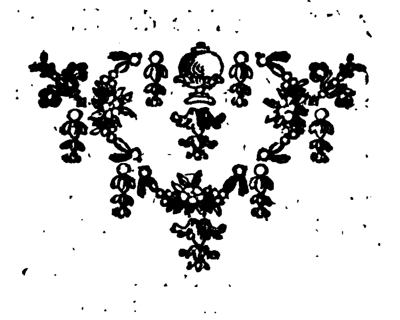
(1) Le plus vaillant d'entr'eux.
(2) Attila, Roi des Goths, qu'on nomma le fléau du genre-humain.

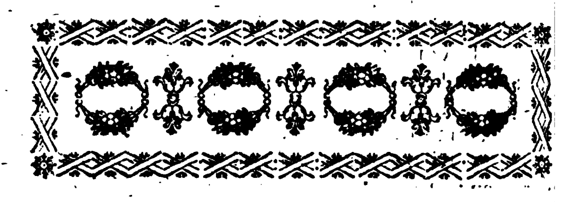
Vrai (3) Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souriciéres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs taniéres
Les souris étoient prisonniéres,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher
Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimément
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats;
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu ressuscite; & sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en sçavons plus d'un, dit-il, en les gobant
C'est tour (4) de vieille guerre; & vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai. Notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe & les affine,
Blanchit sa robe & s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche & se blotit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé.
La gent trote-menu s'en vient chercher sa perte:

(3) Chien à trois têtes, qui garde l'entrée des Enfers
(4) Ruse connue des vieux soldats.

Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il sçavoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine;
Car quand tu serois sac, je n'aprocherois pas.
C'étoit bien dit à lui; j'aprouve sa prudence:
Il étoit expérimenté,
Et sçavoit que la méfiance
Est mere de la sûreté.

Fin du troisiéme Livre.





LIVRE QUATRIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sévigné.

Sévigné (1) de qui les attraits
Servent aux graces de modèle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'amour sçut dompter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au Comte de Grignan, & dont la mere est immortalisée par le génie, la vivacité, la politesse & le bon-sens qui regnent dans ses Lettres imprimées après sa mort.

La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle & par reconnoissance.

Du tems que les Bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce tems-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela :
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur ;
La refuser n'étoit pas sûr :
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage (1) clandestin.
Car outre qu'en toute maniére
La Belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniére.
Le Pere donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : ma fille est délicate :
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte

(1) Secret & caché.

On vous les rogne; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même-tems:
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes, le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens:
Il fit fort peu de résistance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire: adieu prudence?

FABLE II.

Le Berger & la Mer.

Du raport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins
Se contenta long-tems un voisin (1) d'Amphitrite
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la (2) plage
Le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brébis,
Non plus berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage

(1) La Mer, ainsi apelée du nom de la femme de Neptune.
(2) Sur le bord de la Mer.

Celui qui s'étoit vû (3) Coridon ou Tirsis,
Fut (4) Pierrot & rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits;
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour (5) les vents retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux,
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre;
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité,
Pour montrer par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il faut se contenter de sa condition,
Qu'aux conseils de la mer & de l'ambition,
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts & merveilles:
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

(3) Maîtres de leurs troupeaux.
(4) Berger à gages sous un maître.
(5) *Lucrece*, parlant des premiers habitans de la Terre, dit que contens de se nourrir des fruits de la Terre, ils ne songeoient point à s'enrichir par des voyages sur la Mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, & tantôt dans une tranquilité charmante. Ce calme, si sujet à changer, ne les tenta jamais de se fier à de si belles aparences.

Nec poterat quemquam placidi pellatia Ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
Lucret. Lib. v.

Ces images si gracieuses & si vives n'auroient pas convenu au ton que *La Fontaine* est obligé de prendre dans cette Fable, & je n'oserois dire que La Fontaine les ait eues dans l'esprit en la composant.

FABLE III.

La Mouche & la Fourmi.

La Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter, dit la premiére,
Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniére,
Qu'un vil & rampant animal,
(1) A la fille de l'air ose se dire égal?
Je hante les palais, je m'assieds à ta table:
Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goûte devant toi;
Pendant que celle-ci, chétive & misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une belle?
Je le fais; & je baise un beau sein quand je veux:
Je me joue entre des cheveux:
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la derniere main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez-vous dit?
Lui repliqua la ménagére.
Vous hantez les palais: mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiére
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des Rois & sur celle des Ânes

(1) Madame *Dacier* étoit charmée de ce trait poëtique, comme je le lui ai oui dire à elle-même.

Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas ;
Et je sçai que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie :
J'en conviens, il est noir ainsi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche ; est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches, les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les (2) mouches de cour sont chassées :
Les (3) mouchars sont pendus ; & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misére,
Quand (4) Phœbus regnera sur un autre hémisphére.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par (5) vaux
M'exposer au vent, à la pluie :
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris, de soins m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le tems ; laissez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

(2) Les importuns.
(3) Les espions.
(4) Le Soleil, quand l'hyver sera venu.
(5) Au lieu de *vaux*, vieux mot, on dit aujourd'hui *vallées*. *Par monts & par vaux* est pourtant une expression qui peut encore être admise avec grace dans un style simple & familier, comme celui dont *La Fontaine* a trouvé bon de se servir dans la plûpart de ses Fables.

FABLE IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit, en certain village,
Un jardin assez propre, & le clos (1) attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue;
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet;
Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette félicité par un Liévre troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir & matin, dit-il; & des piéges se rit:
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. Sorcier? Je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable, (2) Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
Et quand? & dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà déjeûnons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous? Quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à (3) l'escarcelle.

(1) Tout proche.
(2) Nom d'un Chien de chasse.
(3) Vieux mot, pour dire une grande bourse. *Adonc* Frere Jean, *descend en terre*, dit Rabelais, *mit la main à son escarcelle, en tira vingt escus au Soleil.* Pantagruel, Liv. IV. Ch. 16.

Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir:
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect;
Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne très-bien, aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succede au déjeûné.
Chacun s'anime & se prépare:
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en pitieux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, quarreaux:
Adieu chicorée & poreaux:
Adieu de quoi mettre au potage.
Le liévre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance; il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur: car il eût été mal
Qu'on n'eût pû du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit: ce sont-là jeux (4) de Prince.
Mais on le laissoit dire; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les liévres de la Province.

(4) Qui ne plaisent, *dit le Proverbe*, qu'à ceux qui les font.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous :
De recourir aux Rois, vous feriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer fur vos terres.

FABLE V.

L'Ane & le petit Chien.

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il faffe,
Ne fçauroit paffer pour galant.
Peu de gens le ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'eft un point qu'il leur faut laiffer ;
Et ne pas reffembler à l'Ane de la Fable,
Qui pour fe rendre plus aimable
Et plus cher à fon Maître, alla le careffer.
Comment, difoit-il en fon ame,
Ce Chien, parce qu'il eft mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monfieur, avec Madame :
Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? il donne la patte,
Puis auffi-tôt il eft baifé :
S'il en faut faire autant, afin que l'on me flatte,
Cela n'eft pas bien mal-aifé.
Dans cette admirable penfée,
Voyant fon Maître en joie, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute ufée,
La lui porte au menton fort amoureufement
Non fans accompagner, pour plus grand ornement,

De ſon chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh! quelle careſſe, & quelle mélodie!
Dit le Maître auſſi-tôt. Holà, (1) Martin-bâton.
Martin-bâton accourt; l'Âne change de ton.
Ainſi finit la Comédie.

(1) Un valet armé d'un gros bâton. Ici *Martin-bâton* ne peut guère ſignifier autre choſe: mais ſi je ne me trompe, il doit ſe prendre pour le bâton même dans cet endroit de Rabelais, où il fait dire à Panurge, *je battray ma femme en Tigre ſi elle me fâche. Martin-baſton*, ajoûte-t-il, *en fera l'office. En faute de baſton, le Diable me mange, ſi je ne la mangeois toute vive, &c.* Pantagruel, Liv. III. Ch. 12.

FABLE VI.

Le combat des Rats & des Belettes.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats;
Et ſans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foiſon;
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.

Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits,
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiére:
Quoique pût faire (1) Artarpax,
(1) Psicarpax, Meridarpax,
Qui, tout couverts de poussiére,
Soutinrent assez long-tems
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine:
Il falut céder au fort:
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldats, que capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous,
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs sur leur tête,
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux:
Au-lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

(1) Noms de Rats, plaisamment inventés par Homére dans sa *Batra bomyomachie*; de quoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent assez de Grec pour découvrir la vraie signification de ces noms-là.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément:
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'étoit chez les Grecs un usage,
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & chiens de bâteleurs.
Un navire en cet équipage,
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espece: en son histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce (1) chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un Dauphin. Sur ce Fait merveilleux, voyez *Hérodote*, Liv. 1.

Quand, par hazard il lui demande :
Etes-vous d'Athenes la grande ?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort ;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi : car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est Juge-Maire.
Le Dauphin dit bien grand merci ;
Et le (2) Pirée a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connoissance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient (3) Vaugirard pour (4) Rome ;
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
Et le Magot consideré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

(2) Fameux Port d'Athenes.
(3) Village près de Paris.
(4) La Capitale de l'Etat Ecclésiastique, & la plus grande Ville d'Italie.



FABLE VIII.

L'Homme, & l'Idole de bois.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fût,
N'avoit eû cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sol d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un lévier, met en piece l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers & stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides:
J'ai bien fait de changer de ton.



FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit: un Geai prit ſon plumage;
Puis après ſe l'accommoda:
Puis, parmi d'autres Paons, tout fier ſe panada,
Croyant être un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnut: il ſe vit bafoué,
Berné, ſifflé, moqué, joué;
Et, par Meſſieurs les Paons, plumé d'étrange ſorte:
Même vers ſes pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il eſt aſſez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui ſe parent ſouvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme (1) Plagiaires.
Je m'en tais, & ne veux leur cauſer nul ennui:
Ce ne ſont pas là mes affaires.

(1) Auteurs qui pillent les Ouvrages des autres.

FABLE X.

Le Chameau & les bâtons flottans.

Le premier qui vit un (1) Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le ſecond approcha, le troiſiéme oſa faire
Un licou pour le (2) Dromadaire.

(1) Animal propre à porter de gros fardeaux.
(2) Autre nom de Chameau. C'eſt proprement une

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier,
Ce qui nous paroissoit terrible & singulier,
S'aprivoise avec notre vûe,
Quand ce vient à la continue.
Et, puisque nous voici tombé sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire,
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot,
Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en sçais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien :
De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

Espèce de Chameaux qui vont d'un pas plus léger, & plus vîte que les autres.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

Tel, comme dit (1) Merlin, (2) cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.

(1) Qui, distingué en son temps, ou par son habileté, ou par la subtilité de son esprit, passoit communément pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioso* d'Arioste. Merlin prétendu Magicien, étoit Anglois. Il vivoit vers la fin du cinquiéme siècle. Si vous voulez en sçavoir davantage, voyez *le Dictionnaire de Moréri.*

(2) Pense duper, tromper. *Cuide engeigner* sont deux mots à présent surannés & tout-à-fait hors d'usage. *Cuider*

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hu
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris;
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourri
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire Rat promit soudain:
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du Marécage:
Un jour il conteroit à ses petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché:
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède.
Le Rat fut à son pied par la patte attaché:
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la Foi jurée;
Prétend qu'elle en fera (3) gorge chaude & curée
(C'étoit, à son avis, un excellent morceau)
Déjà dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les Dieux: la perfide s'en moque.
Il résiste: elle tire. En ce combat nouveau,
Un (4) Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.

se trouve encore dans Amyot. Pour *engeigner* ou *engigner* comme l'écrit Ménage dans son *Dictionnaire Etymologique* il vient, selon ce sçavant Etymologiste, d'*ingannare* tromper.

(3) Qu'elle mangera.

(4) Gros oiseau de proie.

fond dessus, l'enleve, & par même moyen
La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien,
Que de cette double proie
L'Oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.

Une Fable avoit cours parmi l'Antiquité;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité:
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupédes, Humains, Eléphans, Vermisseaux,
Les Républiques des Oiseaux,
La (1) Déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel Empereur;

(1) La Renommée.

Les Animaux, & toute espece (2) lige
De son seul apétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur taniére
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniére,
Le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fut dit.
Le seul tribut les mit en peine.
Car que donner? Il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
La caravanne enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion, rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu;

(2) Asservie à son seul apétit. C'est le plus haut po de liberté où puissent parvenir les Animaux. Et l'hom est lige du Seigneur, lorsqu'il dépend de ce Seigneu certains égards, qu'il est son vassal.

Et malgré le (3) héros de Jupiter issu,
Faisant chere & vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux; de fleurs tout diapré,
Où maint Mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de tems:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir à faire.
On débale; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit sa joie:
Que de filles, ô Dieux, mes piéces de monnoie
Ont produites! Voyez; la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs meres.
Le (4) croît m'en apartient. Il prit tout là-dessus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le Singe & les Sommiers confus,
Sans oser repliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait? C'eût été Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: (5) *Corsaires à Corsaires,*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

(3) Alexandre, qui se disoit fils de Jupiter.
(4) L'accroissement, le produit, ce qu'il y a de plus.
(5) Espéce de Proverbe, que La Fontaine a pris mot pour mot de *Regnier*; *Satyre* XII. à la fin.



FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les Chevaux ne sont nés pour les
hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous
sommes,
Tant de selles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de nôces.
Or un Cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vitesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos,
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous;
Adieu. Je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litiére.
Hélas! que sert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté!
Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps. Déjà son écurie

Etoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légere offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance ;
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter (1) d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

(1) La Liberté. *Potiore metallis Libertate caret*, dit Horace sur le même sujet. *Epist.* x. *lib* 1. Le tour qu'a pris La Fontaine, est plus original, & plus délicat, si je ne me trompe.

FABLE XIV.

Le Renard & le Buste.

Les Grands, pour la plûpart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en sçait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; & quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un (1) Buste de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buste creux & plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la Sculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point ?

(1) Figure de Tête en bosse, de métal, de pierre, ou de bois.

FABLE XV.

Le Loup, la Chévre & le Chévreau.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

La (1) Bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son (2) Biquet:
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die
Pour enseigne & mot du (3) guet,
Foin du Loup & de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup de fortune passe:
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix (4) papelarde
Il demande qu'on ouvre, en disant; foin du Loup
Et croyant entrer tout-d'un-coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point

(1) La Chévre.
(2) Le Chévreau.
(3) Mot pour reconnoître ceux de son parti.
(4) Douce & contrefaite.

Chez les Loups, comme on sçait, rarement en usage.)
Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le Biquet s'il eût ajoûté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre Loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Ce Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt: voici l'Histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis:
Messer Loup attendoit (1) chape-chute à la porte.
Il avoit vû sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne (2) provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mére aussi-tôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle avanture;
Quand la mere appaisant sa chere géniture,
Lui dit; ne criez point: s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette.

(1) Quelque bonne avanture. *Si vous voulez sçavoir ce qui a donné lieu à cette expression, voyez* le Dictionnaire de Trévoux, au mot *Chape-chute.*
(2) Provision de bouche.

Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête : épieux & fourches fiéres
L'ajustent de toutes maniéres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils ? l'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête :
Le Seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :

Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face ; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui ! L'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis ;
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

(1) Philosophe Grec, dont la sagesse & la vertu ne peuvent être assez admirée de quiconque prendra la peine d'étudier son caractére.

Chacun ſe dit ami ; mais fou qui s'y repoſe.
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien, n'eſt plus rare que la choſe.

FABLE XVIII.

Le Vieillard & ſes Enfans.

Toute puiſſance eſt foible, à moins que d'être unie.
Ecoutez là-deſſus (1) l'Eſclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à ſon invention,
C'eſt pour peindre nos mœurs, & non pas par envie ;
Je ſuis trop au-deſſus de cette ambition.
Phédre enchérit ſouvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels penſers me ſeroient mal-ſéans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'Hiſtoire
De celui qui tâcha d'unir tous ſes enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appeloit ;
Mes chers enfans, dit-il (à ſes fils il parloit,)
Voyez ſi vous romprez ces dards liés enſemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les aſſemble.
L'ainé les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
Les rendit en diſant : (2) Je le donne aux plus forts.

(1) *Eſope*, né en Phrygie.

(2) *Je défie les plus forts d'en venir à bout*, c'eſt-à dire, *de rompre ces dards joints enſemble.* Dans la plûpart des Editions des Fables de La Fontaine, au lieu de, *Je le donne aux plus forts :* on trouve, *Je les donne aux plus forts*, faute groſſiére qui a été corrigée par La Fontaine lui-même dans une Edition de Paris, publiée en 1678. La même faute a reparu depuis dans pluſieurs autres Editions, par la négligence ou l'ignorance des Correcteurs : mais on peut compter préſentement, que cette Note munie de l'autorité de La Fontaine, la fera diſparoître pour toujours.

Un second lui succede, & se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'avanture.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours ;
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos peres:
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait un procès :
D'abord notre Trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les (3) consultans,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis, & pris à part.

(3) Avocats qui ne plaident plus au Barreau, mais qu'on va consulter chez eux.

FABLE XIX.

L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le (1) Dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui sentoit quelque peu le (2) fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
(3) Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.

(1) Le Labyrinthe, que les Poëtes nomment souvent *Dédale*, dans le sens propre, & dans un sens figuré, par allusion à *Dédale* Architecte Athénien, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crete.

(2) Qui s'exposoit à être brûlé comme Athée.

(3) Qu'un homme se trouve héritier par Testament, s'il soupçonne que l'héritage pourroit l'obliger à payer aux créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laissé par son Testament, il n'accepte l'héritage que *par bénéfice d'inventaire*, & dans ce cas il n'est tenu de payer des dettes du défunt que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainsi, un homme qui croit en Dieu, sans être fort assuré de son existence, se réserve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit La Fontaine, *croit en Dieu*, pour user de ce mot, *par bénéfice d'inventaire*: Expression hardie, qui n'est ni fort juste, ni fort claire, comme il semble le reconnoître lui-même.

Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtratagême.
Je vois de loin, j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu ſon Tréſor.

L'uſage ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens, de qui la paſſion
Eſt d'entaſſer toujours, mettre ſomme ſur ſomme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
(1) Diogene là-bas eſt auſſi riche qu'eux;
Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'homme au tréſor caché qu'Eſope nous propoſe,
Servira d'exemple à la choſe.

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de ſon bien, une ſeconde vie,
Ne poſſédoit pas l'or, mais l'or le poſſédoit.
Il avoit dans la terre une ſomme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre (2) déduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre ſa (3) chevance à lui-même ſacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne ſongeât
A l'endroit où giſſoit cette ſomme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Foſſoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva ſans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.

(1) Philoſophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.
(2) Pas de plus grand plaiſir.
(3) Son bien, ſon tréſor.

Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il ſoupire,
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon tréſor que l'on m'a pris.
Votre tréſor ? où pris ? tout joignant cette pierre.
Eh ! ſommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin ? N'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pû ſans peine y puiſer à toute heure.
A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puiſque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

FABLE XXI.

L'œil du Maître.

Un Cerf s'étant ſauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur aſyle.
Mes Freres, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enſeignerai les (1) pâtis les plus gras :
Ce ſervice vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le ſecret.
Il ſe cache en un coin, reſpire & prend courage.
Sur le ſoir on aporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faiſoit tous les jours.

(1) Lieux où il y a beaucoup d'herbe, & la meilleure.

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours
L'intendant même; & pas un d'avanture
N'aperçut ni (2) cor, ni (2) ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail (3) de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit: cela va bien;
Mais quoi? L'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue:
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.
Qu'est ceci? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiére est vieille; allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu: chacun prend un épieu:
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.
Phédre (4) sur ce sujet dit fort élégamment:
Il n'est pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

(2) Terme de Chasseur, pour dire les cornes du Cerf.
(3) Le labourage, ou autre travail de la terre.
(4) Phédre, excellent Auteur de Fables, qu'il a écrites en vers Latins, d'un stile aussi pur que celui de *Térence*.



FABLE XXII.

L'Alouette & ses petits, avec le Maître d'un Champ.

Ne t'attens qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
(1) En crédit.
Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ces derniéres
Avoit laissé passer la moitié d'un Printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanniéres.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la (2) nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler & prendre l'essor,
De mille soins divers l'Alouette agitée,

(1) Par la Fable suivante qui nous a été conservée en Latin par *Aulu-Gelle*, L. II. c. 29. On n'a qu'à comparer la maniére de conter de cet Auteur, assez élégante, avec celle de *La Fontaine*, pour être convaincu que *La Fontaine* a trouvé l'art d'embellir ses originaux, qu'il leur prête des graces si naturelles, qu'en les imitant, il devient original lui-même, & un original; qui, selon toutes les aparences, restera long-tems inimitable.

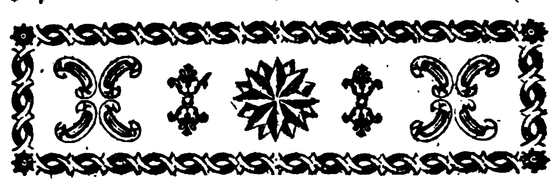
(2) On a trouvé *nitée*, dans l'Edition *in quarto* de 1668. On parle ainsi dans plusieurs Provinces; mais on dit plus communément *nichée*.

S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis,
Les prier que chacun apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: il a dit que l'Aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais: voilà de quoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette a l'essor. Le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure....
Non, mes enfans, dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisiéme fois le Maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela, mon fils; & ſçavez-vous
Ce qu'il faut faire? il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'eſt-là notre plus court; & nous acheverons
Notre moiſſon quand nous pourrons.
Dès-lors que le deſſein fut ſçu de l'Alouette,
C'eſt à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans:
Et les petits en même temps
Voletans, ſe culebutans,
Délogerent tous ſans trompette.

Fin du quatrième Livre.





LIVRE CINQUIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Bûcheron & Mercure, à M. le C. D. B.

VOTRE goût a servi de regle à mon ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des (1) vains ornemens l'effort ambitieux:
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez, ces traits; & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans mes vers je ne plais & n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,

(1) Ornemens inutiles & affectés. Horace qui les nomme des *ornemens ambitieux*, nous dit expressément, qu'un esprit juste & éclairé les retranchera sans façon de tout Ecrit soumis à sa critique. *Ambitiosa recidet ornamenta.* De Arte Poëtica, &c. v. 447.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent : je ne ſçai s'il ſuffit.
Tantôt je peins en un récit
La ſotte vanité jointe avec l'envie,
Deux (2) pivots ſur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel eſt ce (3) chétif animal
Qui voulut en groſſeur au bœuf ſe rendre égal.
J'oppoſe quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la ſottiſe au bon ſens,
Les agneaux aux loups raviſſans,
La mouche à la fourmi ; faiſant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la ſcene eſt l'univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduiſons celui
Qui porte de ſa part aux belles la parole :
Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit ſon gagne-pain ;
C'eſt ſa cognée ; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-deſſus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout ſon (4) avoir,
Ne ſçachant donc où mettre ſon eſpoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée ! O ma pauvre cognée !
S'écrioit-il, Jupiter, rends-la-moi,
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de (5) l'Olympe entendue.
Mercure (6) vient. Elle n'eſt pas perdue,
Lui dit ce Dieu ; la connoîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.

(2) Ce qui ſuporte quelque choſe de mobile.
(3) La Grenouille, *Livre* 3. *Fable* 3.
(4) Son bien, ſa reſſource.
(5) Le Ciel.
(6) Meſſager des Dieux.

Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : je n'y demande rien.
Une d'argent succede à la premiére ;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette derniére.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois ;
Ta bonne foi sera récompensée :
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussi-tôt dispersée ;
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sçait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussi-tôt : la voilà.
Mercure, au-lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien ;
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre, & le Pot de fer.

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant (1) qu'il feroit que sage

(1) C'est-à-dire, *qu'il feroit fort sagement. Il feroit que sage.*

De garder le coin du feu;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause:
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer:
Si quelque matiére dure
Vous menace (2) d'avanture,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant, comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux Auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'Ecrivain le plus correct & le plus poli de son temps, qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. *Tu fais que sage, Geminius*, dit-il dans la Vie de Marc-Antoine, ch. 12. *de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire.* La Fontaine touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son stile. Mais un Correcteur d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare, parce qu'il ne l'entendoit pas, a cru faire merveille de mettre à la place, *qu'il seroit plus sage*; & cette prétendue correction a été reçue dans toutes les Editions des Fables de La Fontaine qui ont paru depuis en France, en Hollande, &c. quoique dans l'Edition de Paris de 1678. corrigée par La Fontaine lui-même, il y eût, *qu'il feroit que sage*, comme dans toutes les Editions précédentes, ce qui auroit dû tenir en respect cet imprudent Correcteur, ou du moins empêcher les Editeurs qui sont venus après lui, de marcher aveuglément sur ses traces.

(2) De quelque fâcheux accident.

Le Pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

FABLE III.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

Petit Poisson deviendra grand,
Pourvû que Dieu lui prête vie,
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.

Un Carpeau qui n'étoit encore que (1) fretin,
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviére.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin,
Voilà commencement de chere & de festin :
Mettons-le en notre gibeciére.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa maniére,
Que ferez-vous de moi ? je ne sçaurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée :
Laissez-moi Carpe devenir ;
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros partisan m'achetera bien cher :
Au-lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? Croyez-moi, rien qui vaille.

(1) Très-petit.

Rien qui vaille ? & bien soit, repartit le Pêcheur,
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle, & vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.
Un (2) *tien* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras.*
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(1) Prens cela, je te le donne.

FABLE IV.

Les Oreilles du Liévre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chévres, Béliers, Taureaux aussi-tôt délogerent,
Dains & Cerfs de climat changerent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Liévre apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque (1) Inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici ;
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi :
Et quand je les aurois plus courtes qu'une (2) Autruche,
Je craindrois même encor. Le Grillon repartit :

(1) Délateur, qui fait métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.
(2) Gros oiseau qui a les oreilles fort courtes.

Cornes cela! Vous me prenez pour cruche:
Ce ſont oreilles que Dieu fit.
On les fera paſſer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de (3) Licornes.
J'aurai beau proteſter: mon dire & mes raiſons
Iront aux petites (4) Maiſons.

(3) Animal qui n'a qu'une corne très-ſenſible au bas du front.
(4) Lieu où l'on renferme les Fous à Paris.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant ſon (1) Renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hazard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laiſſa ſa queue,
S'étant, dis-je, ſauvé, ſans queue & tout honteux;
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conſeil entre eux,
Que faiſons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les ſentiers fangeux?
Que nous ſert cette queue? Il faut qu'on ſe la coupe;
Si l'on me croit, chacun s'y réſoudra.
Votre avis eſt fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il ſe fit une telle (2) huée,

(1) C'eſt-à-dire, des plus ruſés.
(2) Cri de moequerie.

Que

Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes.

Il étoit une Vieille ayant deux Chambriéres.
Elles filoient si bien, que les sœurs (1) filandiéres
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche :
Dès que (2) Thétis (3) chassoit Phœbus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point nommé chantoit :
Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur apétit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;
Et toutes deux très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents : maudit Coq, tu mourras.

(1) Les trois Parques occupées à filer la vie des hommes.

(2) Déesse de la Mer, & la Mer même, d'où les Poëtes supposent que le Soleil, qu'ils nomment *Phœbus*, se lève tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire, *dès que le Soleil se levoit*.

Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée.
Le (4) réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un Lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant:
Témoin ce couple & son salaire.
La Vieille, au-lieu du Coq, les fit tomber par-là
De (5) Caribde en Sylla.

(4) Comme le Coq chante réguliérement au point du jour, La Fontaine s'est avisé fort à propos, de lui donner le nom de *Réveille-matin*, nom propre de cette espèce de Montres, qui, faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent pour être éveillés précisément à cette heure-là.

(5) Deux Ecueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile: dont l'un, funeste aux Vaisseaux qui s'aprochoient de trop près des Côtes d'Italie, se nommoit *Sylla*; & l'autre, gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Sylla, se nommoit *Caribde*. Il arrivoit souvent qu'on donnoit contre l'un de ces Ecueils en voulant éviter l'autre, ce qui a fondé le Proverbe, *Tomber de Caribde en Sylla*.

FABLE VII.

Le Satyre & le Passant.

Au fond d'un antre sauvage,
Un Satyre & ses enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vûs sur la mousse
Lui, sa femme, & maint petit:
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon apétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu,
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le (1) semondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne;
Notre hôte, à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux, que je couche
Avec vous sous même toît.
Arriére ceux (2) dont la bouche
Souffle chaud & froid.

(1) Vieux mot, qui signifie *inviter*, *convier*.
(2) Qui disent d'une même Personne, d'un même Fait le blanc & le noir, le pour & le contre, louans & blâmans indifféremment toutes choses, dans des vûes intéressées, sans aucun respect pour la vérité.

FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup, dans la (1) saison
Que les tiédes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison,
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hyver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au (2) vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh que n'es-tu Mouton! car tu me serois (3) hoc:
Au-lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie:
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit (4) Ecolier d'Hippocrate:
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les simples de ces prés:
Qu'il sçait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Dom Coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la Médecine.
J'ai, dit la Bête chevaline,
Une apostume sous le pied.

(1) Au Printems.
(2) Dans un pré, pour manger l'herbe.
(3) *Tu serois à moi*, par allusion à une sortie de jeu de cartes qu'on nomme *le Hoc*, où l'on dit *Hoc* en jettant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.
(4) Médecin.

Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie
Suſceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de ſervir Noſſeigneurs les Chevaux;
Et fais auſſi la Chirurgie.
Mon galant ne ſongeoit qu'à bien prendre ſon temps,
Afin de haper ſon malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les (5) mandibules & les dents.
C'eſt bien fait, dit le Loup en ſoi-même fort triſte,
Chacun à ſon métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici (6) l'Herboriſte,
Et ne fus jamais que Boucher.

(5) Les machoires.
(6) Qui s'aplique à la connoiſſance des Plantes.

FABLE IX.

Le Laboureur & ses Enfans.

Travaillez, prenez de la peine:
C'eſt le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes enfans, leur parla ſans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laiſſé nos parens:
Un tréſor eſt caché dedans.
Je ne ſçais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait (1) l'out.
Creuſez, fouillez, bêchez, ne laiſſez nulle place

(1) Après qu'on aura récueilli les grains, après la moiſſon.

Où la main ne passe & repasse.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
De-çà, de-là, par-tout; si bien qu'au bout de l'a
Il en raporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

Une Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit: Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il souvent
Du (1) ven

(1) Rien du tout, ou fort peu de chose.



FABLE XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes.
Tout est aux Ecoliers couchette & matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice? Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous (1) écots :
Elle est prise à garant de toutes avantures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

(1) Ecot est la part que chacun doit payer pour un repas commun. Faisons-nous une sottise, nous en mettons la meilleure partie sur le compte de la Fortune. Nous lui faisons payer largement son écot pour le mauvais succès d'une affaire auquel elle n'a contribué en aucune maniére.

FABLE XII.

Les Médecins.

Le Médecin (1) *Tant-pis* alloit voir un malade,
Que vifitoit auffi fon confrere (2) *Tant-mieux.*
Ce dernier efpéroit, quoique fon camarade
Soûtint que le (3) gifant iroit voir fes ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le (4) tribut à Nature;
Après qu'en fes confeils *Tant-pis* eut été crû.
Ils triomphoient encor fur cette maladie.
L'un difoit, il eft mort, je l'avois bien prévû:
S'il m'eût crû, difoit l'autre, il feroit plein de vie.

(1) (2) Médecins d'un caractére oppofé, dont l'un faifoit toujours des pronoftics funeftes, & l'autre des pronoftics heureux

(3) Le malade qui étoit au lit.

(4) Mourut.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans fon corps elle avoit un tréfor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva femblable
A celles dont les œufs ne lui raportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de fon bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vûs,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches?

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

Un Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit:
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est (1) l'Idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est dûe.
D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.

(1) L'image, la Statue de quelque Divinité.

FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

Un Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, & sauvé du trépas,
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs (1) chiens en faute.

(1) Qu'ils avoient perdu la piste de la bête qu'ils chassoient.

Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute (2) sa bienfaitrice, ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment,
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait (3) curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.

(2) La Vigne qui lui avoit servi de retraite.
(3) Les chiens mangent la portion que les Chasseurs leur en donnent, & qu'on nomme *Curée*.

FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,
Pauvre ignorant! Et que prétens-tu faire?
Tu te prens à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle;
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois les dents:
Je ne crains que celles du (1) temps.

(1) Les dents du Temps, qui détruit toutes choses.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre ;
Qui n'étant bons à rien, cherchez (2) sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

(2) C'est-à-dire, à prendre, à trouver à redire sur tout.

FABLE XVII.

Le Liévre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le Liévre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille :
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un (1) asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut ;
Sans même en excepter (2) Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les (3) esprits sortant de son corps échauffé.
(4) Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Liévre ; &, d'une ardeur extrême,

(1) Un lieu pour se cacher.
(2) Nom de Chien de chasse.
(3) L'odeur que répand une bête poursuivie.
(4) Autre nom de Chien.

Il le pousse ; & Rustant, qui n'a (5) jamais menti,
Dit que le Liévre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit :
Tu te vantois d'être si vîte ;
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aîles
La sçauront garantir à toute extrémité :
Mais la pauvrette avoit compté
Sans (6) l'Autour aux (7) serres cruelles.

(5) Qui ne s'est jamais trompé.
(6) Oiseau de proye.
(7) Les griffes de l'Autour.

FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cesserent ;
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens ? dit (1) l'Oiseau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau ;
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hazard, si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoiqu'on leur die,
Tout en même (2) catégorie.
Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.

(1) Le Hibou.
(2) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Le Hibou repartit: mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons:
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier: retenez-la si bien,
Que chez moi la maudite (3) Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture:
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle aperçut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne sçai pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégére.
Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami:
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:
Ses repas ne sont point repas à la légére.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; & les Dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors: n'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait:
En avoient-ils le moindre trait?

(3) Celle des trois qui coupe le fil de la vie. Les Poëtes disent communément que c'est *Atropos*.



FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses Prévôts,
Fit avertir les Animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'Eléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combatre à son ordinaire :
L'Ours s'apprêter pour les assauts :
Le Renard ménager de certaines pratiques ;
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds ;
Et les Liévres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer :
Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complette.
L'Ane effraira les gens, nous servant de trompette ;
Et le Liévre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent & sage,
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

Deux Compagnons pressés d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant ;
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.

C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens.
Le Marchand, à sa peau, devoit faire fortune:
Elle garantiroit des froids les plus cuisans;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
(1) Dindenaut prisoit moins ses Moutons qu'eux leur Ours,
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
(2) D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire,
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la Forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend:
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.

(1) Marchand de Moutons, nommé *Dindenaut*, sévérement puni pour avoir insulté Panurge, & mis à trop haut prix sa marchandise; comme Rabelais le raconte plaisamment à sa maniére. Voyez *Pantagruel*, Liv. IV. chap. 6, 7 & 8.

(2) Quant à la peine & à la dépense qu'avoit coûté cette expédition contre l'Ours, *on ne lui en dit pas un mot*.

Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Etoit craint par-tout à la ronde ;
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.
(1) Martin fit alors son office.
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) Valet de Meûnier, armé d'un gros bâton.

Fin du cinquième Livre.





LIVRE SIXIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Pâtre & le Lion.

FABLE II.

Le Lion & le Chasseur.

Les Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être:
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feintes il faut instruire & plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous, certain (1) Grec renchérit & se pique
D'une élégance (2) Laconique.

(1) *Gabrias.*
(2) Très-succincte, comme celles des Lacédémoniens.

Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts.
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un améne un Chasseur, l'autre un (3) Pâtre en
 sa Fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Esope le raconte.

Un Pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
 Avant que de partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô (4) Monarque des Dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
 Et que je goûte ce plaisir,
 Parmi vingt veaux je veux choisir
 Le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort :
Que l'homme ne sçait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ai promis un veau ;
Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :
 Passons à son imitateur.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enseigne-moi de grace,

(3) Ou Berger qui garde des troupeaux de Brebis.
(4) Jupiter.

De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit: c'est vers cette montagne.
En lui payant de (1) tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; & je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ce propos,
Le Lion sort, & vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussi-tôt d'esquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

(1) Comme une rente Seigneuriale.

FABLE III.

(1) *Phœbus & Borée.*

Borée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux Voyageurs est bonne:
Il pleut; le Soleil luit: & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
(2) Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient (3) douteux pour cette affaire.

(1) Le Soleil, & le Vent du Nord, qui est en général très-violent.
(2) A cause de la pluye qui forme actuellement l'Arc-en-Ciel, à la faveur des rayons du Soleil.
(3) Incertains. *Incertis si mensibus amnis abundans exit.* *Virg.* Georg. L. I. v. 111, 112.

Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens ; mais il n'a pas prévû
Que je sçaurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus) sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en falut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeur, s'enfle comme un balon ;
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bâteau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son temps :
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le colet & le plis.
Si-tôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue
Récrée, & puis pénétre enfin le Cavalier,
Sous son (4) balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller.
Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

(4) Ou Balandran, gros manteau de campagne.

FABLE IV.

Jupiter & le (1) Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens se présenterent,
Firent des offres, écouterent:
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Etoit (2) frayant & rude; & l'autre un autre (3) si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems, de la bise,
Enfin du sec & du mouillé,
Aussi-tôt qu'il auroit baillé.
Jupiter y consent. Contrat passé: notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente; & fait en somme

(1) Fermier qui tient des biens à loyer.

(2) *Héritage frayant*, qu'on ne peut mettre en valeur, sans faire de grosses dépenses. Les Fermiers & les Païsans de Champagne, & des environs de Château-Thierry où est né La Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* & *frayer*. La Vigne, disent-ils, & certaines Terres labourables *frayent beaucoup*, c'est-à-dire, que la culture de la Vigne & de certains Champs exige des soins & des frais considérables. C'est ce que j'ai apris d'une Demoiselle Champenoise, d'un esprit très-juste & très-délicat, qui sçait observer & retenir exactement ce qui mérite d'être observé. Le mot de *frayer* est présentement inconnu à la Langue Françoise dans ce sens-là; & c'est pourtant de *frayer* qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, & dont le sens conserve un raport très-sensible avec celui de *frayer*, que lui donnent les Païsans de Champagne.

Un climat pour lui ſeul : ſes plus proches voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que les (4) Amériquains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moiſſon, pleine vinée.
Monſieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an ſuivant, voilà tout changé.
Il ajuſte d'une autre ſorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ſes voiſins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux ;
Il confeſſe ſon imprudence.
Jupiter en uſa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.

(4) Peuples de l'Amérique.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

Un (1) Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut preſque pris au dépourvû.
Voici comme il conta l'avanture à ſa mere.

J'avois franchi les Monts qui bornent cet Etat,
Et trottois comme un jeune Rat
Qui cherche à ſe donner carriére ;
Lorſque deux animaux m'ont arrêté les yeux,
L'un doux, benin & gracieux ;

(1) Une jeune Souris.

Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçant & rude;
Sur la tête un morceau de chair;
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympatisant
Avec Messieurs les Rats: car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.



FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au décès du Lion,
En son vivant, Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on.
De son étui la Couronne est tirée.
Dans une (1) chartre un Dragon la gardoit.
Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la thiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, & mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élû: chacun lui fit hommage.
Le Renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au Roi: Je sçais, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sçache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à votre majesté.
Le nouveau Roi bâille après la finance:
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége: il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance,

(1) Le mot de *Chartre* signifie proprement une Prison, & nos vieux Romanciers l'employent souvent en ce sens-là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque chose en sureté.

Prétendrois-

Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne ſçachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; & l'on tomba d'accord,
Qu'à peu de gens convient le Diadême.

FABLE VII.

Le Mulet ſe vantant de ſa (1) *Généalogie.*

Le Mulet d'un Prélat ſe piquoit de nobleſſe,
Et ne parloit inceſſamment
Que de ſa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proueſſe.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'hiſtoire.
Il eût crû s'abaiſſer ſervant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne ſeroit bon
Qu'à mettre un ſot à la raiſon,
Toujours ſeroit-ce à juſte cauſe,
Qu'on le dit bon à quelque choſe.

(1) La ſuite de ſes Ancêtres.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

Un Vieillard ſur ſon Ane aperçut en paſſant
Un pré plein d'herbe & fleuriſſant.

Il y lâche sa bête; & le Grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'Ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard;
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe, donc dit l'Ane, à qui je sois?
Sauvez-vous & me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre Maître:
Je vous le dis en bon François.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine,
Un Cerf se mirant autrefois,
Louoit la beauté de son (1) bois;
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de (2) fuseaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il, en voyant leur ombre avec douleur:
Des (3) taillis les plus hauts mon front atteint le faîte:
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un (4) Limier le fait partir:

(1) Ses Cornes, qu'on apelle Bois.
(2) Fort menues.
(3) Bois que l'on coupe de temps en temps.
(4) Gros Chien, bon pour la chasse du Cerf.

Il tâche à se garantir,
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, & maudit les (5) présens,
Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
Il estime un bois qui lui nuit.

(5) Le bois du Cerf tombe, & revient toutes les années.

FABLE X.

Le Liévre & la Tortue.

Rien ne sert de courir: il faut partir à point.
Le Liévre & la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt? Etes-vous sage?
Repartit l'animal léger.
Ma commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'Ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait, & de tous deux
On mit près du but les enjeux
Sçavoir quoi, ce n'est pas l'affaire;
Ni de quel Juge l'on convint.
Notre Liévre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait, lorsque prêt d'être atteint,

Il s'éloigne des Chiens, les renvoye (1) aux Calen
des,
Et leur fait arpenter les (2) Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de (3) Sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carriére
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la Tortue arriva la premiére.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vîtesse?
Moi l'emporter! Et que seroit-ce
Si vous portiez une (4) maison?

(1) S'en éloigne si bien, que les Chiens ne peuven
le ratraper, & se trouvent par-là dans le cas où est u
Créancier que ses Debiteurs renvoyent aux Calendes Gre
ques, terme de payement tout-à-fait chimérique, pa
ce qu'il n'y a point de jour dans l'année que les Grec
ayent nommé *Calendes; quand serez-vous hors de debt*
demanda Pantagruel. *Es Calendes Grecques*, répondit P
nurge, *lorsque tout le monde sera content, &c. Pantagruel*
Liv. III. chap. 3. La Fontaine suposant son Lecteur de
instruit sur ce point de Littérature fort trivial, & qu
doit avoir apris au Collége, s'est contenté de dire, qu
le Liévre renvoye les Chiens *aux Calendes*.

(2) Terres stériles, incultes, fort propres pour
chasse.

(3) Les Magistrats marchent posément.

(4) Comme la Tortue, qui est couverte d'une gro
écaille.

FABLE XI.

L'Ane & ses Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre Maître; & l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bien-tôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur:
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici (1) point d'aubaine, ou si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?
Le Sort avoit raison: tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente:
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de (2) placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

(1) Nul profit casuel, nulle bonne aventure.
(2) Demandes.

Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les Députés, eux & leur suite;
Foi de Lion très-bien écrite;
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute:
De chaque espece on lui députe.
Les Renards gardans la maison,
Un d'eux en dit cette raison.
Les pas empreints sur la poussiére,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa taniére;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa Majesté nous dispense.
Grand-merci de son passe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre,
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour, & l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuses aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au (1) miroir prenoit des Oisillons:
Le fantôme brillant attiroit une Alouette.
Aussi-tôt un (2) Autour planant sur les sillons,
Descend des airs, fond & se jette

(1) Espéce de chasse aux petits Oiseaux.
(2) Oiseau de proie.

Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, percius, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et sans considérer quel sera le (1) loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'Animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il léve un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur & son pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, & la tête.
L'insecte, sautillant, cherche (2) à se réünir,
Mais il ne peut y parvenir.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui, c'est le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

(1) La récompense.
(2) Se rejoindre.

FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

De par le (1) Roi des Animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait sçavoir à ses vassaux
Que chaque espece en Ambassade

(1) Le Lion.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici bas:
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sçait pas,
La plûpart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, & pensa se noyer:
La riviére devint tout d'un coup agitée,
A toute peine il regagna les bords;
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le (1) Phaëton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Appelé Quinper-corentin.
On sçait assez que le Destin
Adresse-là les gens, quand il veut qu'on enrage:
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste & jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux

(1) Phaëton, fils du Soleil, voulut conduire le Char de son Pere: & personne n'ignore quel fut le succès d'une entreprise si téméraire.

Sont si célébres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priére étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Plus il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prends ton pic & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette orniére. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'est-ceci? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué. Lors la voix : tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés delà.
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette science de tout temps,
Fut en Professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte (1) l'Acheron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est (2) une Passe-Ciceron.

(1) Affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très-périlleuses en aparence, pour justifier aux yeux des Spectateurs la bonté de son Antidote, &c.
(2) Plus éloquent que Ciceron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un (3) badaut,
Un manant, un rustre, un lourdaud.
Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un ane:
Que l'on m'amene un ane, un ane renforcé,
Je le rendrai maître passé;
Et veux qu'il porte la (4) soutane.
Le Prince sçut la chose: il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie,
Un fort beau roussin d'Arcadie,
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit, au bout de dix ans,
Mettre son ane sur les (5) bancs:
Sinon, il consentoit d'être, en place publique,
Guindé la hart au col, étranglé court & net,
Ayant au dos sa Réthorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance:
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicerons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: avant l'affaire,
Le Roi, l'ane, ou moi nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

(3) Niais, imbécile.
(4) Robe longue que portent les Bacheliers en Licence
(5) Des Ecoles publiques.

FABLE XX.

La Discorde.

La Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une (1) pomme ;
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on apelle Homme,
On la reçut à bras ouverts,
Elle, (2) & Que-si-que-non, son frere,
Avecque Tien-&-mien, son pere.
Elle nous fit l'honneur, en ce bas Univers,
De préférer notre Hémisphere,
A celui des (3) mortels, qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir ; & l'autre diligente,
Couroit vîte aux débats, & prévenoit la paix ;
Faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre,
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.

(1) La Pomme d'or prétendue par *Junon*, *Pallas*, & *Vénus* ; & qui fut donnée à la derniére par *Pâris*.

(2) *Que si*, *que non* : termes que répétent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. Les uns disent *que si*, & les autres *que non*. Scarron, *Poës*.

(3) Nous les nommons nos Antipodes ; & nous sommes leurs Antipodes à leur égard, étant opposés à eux, comme ils le sont à nous.

(1) EPILOGUE.

Bornons ici cette carriére :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiére,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie :
(2) Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs & ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux ! si ce travail est la derniére peine,
Que son Epoux me causera !

(1) Conclusion.

(2) Ici La Fontaine veut parler d'un petit Ouvrage en Prose & en Vers, où il a raconté très-agréablement *les Avantures de Psyché*, mais qu'il n'avoit pas encore achevé quand il dit, *Rétournons à Psyché*. Quoique le fond de cet ouvrage soit tiré d'*Apulée*, Auteur Latin, La Fontaine a trouvé le secret de l'enrichir de plusieurs beaux Tableaux de son invention, qui dans l'opinion de bien des gens, le mettent au-dessus de l'ancien original.

Fin du sixième Livre.



TABLE

DES FABLES

CONTENUES

DANS LA PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

LIVRE SIXIE'ME.

Fin de la Table de la premiére Partie.



FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS,

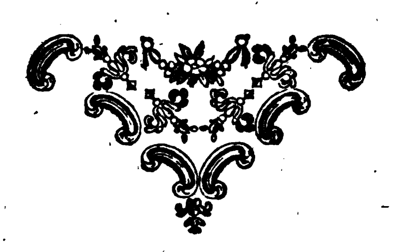
PAR

J. DE LA FONTAINE.

NOUVELLE EDITION:

Imprimée ſur celle de *Paris* in *folio*, avec les Notes de Mr. COSTE, qui ſervent à expliquer les paſſages & les expreſſions moins intelligibles pour la Jeuneſſe.

SECONDE PARTIE.



à LEIDE,
Chez LUZAC ET VAN DAMME,
MDCCLXXVIII.



AVERTISSEMENT

Imprimé pour la première fois en 1678.

VOICI un second recueil de Fables que je présente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premiéres, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir avec plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai semé avec assez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Esope qu'à ces derniéres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même: ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les

raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du Pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même, sous le nom du sage *Locman.* Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux derniéres Parties toute la diversité dont j'étois capable.

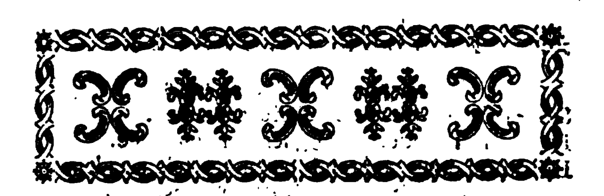


A MADAME DE MONTESPAN.

L'APOLOGUE est un don qui vient des Immortels,
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait, mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux :
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage :
Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos Ecrits,
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces ;
Eh ! qui connoît que vous les beautés & les graces ?
Paroles & regards, tout est charme dans vous.
Ma Muse, en un sujet si doux,

Voudroit s'étendre davantage ;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand Maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart & d'abri :
Protégez désormais le Livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces Vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande ;
La Fable, en son nom, la demande :
Vous sçavez quel crédit ce mensonge a sur nous ;
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.





LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Animaux malades par la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour (1) l'Achéron,
Faisoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, & dit: mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:

(1) Les Enfers, séjour des morts.

Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes apétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? Nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi:
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse;
Et bien, manger moutons, canaille, sotte espéce,
Est-ce un péché? Non, non: vous leur fites, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, sur les Animaux,
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir,
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'ane vint à son tour, & dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue:
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria (2) haro sur le baudet.
Un Loup, quelque peu (3) Clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait; on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

(2) Cri pour arrêter un criminel.
(3) Sçavans dans les Loix.

FABLE II.

Le mal Marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant, des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards:
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un, qui s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt:
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout:
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle: mais ma peine
Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur sçavois bien dire; & m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir;
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
Je vous rapelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les (1) Levantins en leur (2) légende,
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant par-tout à la ronde.
Notre hermite nouveau subsistoit là-dedans.
* Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage,
Le vivre & le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros & gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere:
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple chat:
(3) Ratapolis étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.

(1) Les peuples du Levant.

(2) Livre qui contient les Vies de plusieurs Saints.

* *Il fit tant des pieds & des dents*, &c. C'est ainsi que La Fontaine l'a imprimé. On dit plus communément *des pieds & des mains*. Il s'est exprimé encore de même. *Liv. v*, 11. *p.* 22. *Vers* 19. *Le Cerf reprit ainsi, Sire, le temps de pleurs*, &c.

(3) La Ville capitale des Rats.

Mes amis, dit le Solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? Que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espere qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable?
Un Moine? non, mais un (4) Dervis.
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

(4) **Religieux Turc.**

FABLE IV.

Le Héron.

FABLE V.

La Fille.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçai où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une riviére.
L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux (jours,
Ma commere la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compere.
Le Héron en eut fait aisément son profit;
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre:
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.

Il vivoit de (1) régime; & mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiseau
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le (2) rat du bon Horace.
Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chére? Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du (3) goujon.
Du goujon! c'est bien-là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aise
De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris: ce n'est pas aux Hérons
Que je parle: écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Certaine fille un peu trop fiére,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniére,
Point froid & point jaloux: notez ces deux point-ci.

(1) C'est manger avec précaution.
(2) Le Rat de Ville, qui goûtoit d'un air dédaigneux tout ce que lui présentoit le Rat de campagne, pour le régaler de son mieux.

—— Cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere, tangentis malè singula dente superbo.
Horat. Sat. VI. L. 2.

(3) Espéce de petit Poisson.

Ordre lui vient d'aller au fond de la (4) Norvége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et (5) d'Indou qu'il étoit, on vous le fait (6) Lapon.
Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter,
Je ne sçais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter,
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis ;
Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins :
Tout en creve. Comment ranger cette (7) chevance ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands Seigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un & l'autre : heureux les indigens !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse,
Retirez-vous, trésors : fuyez ; & toi, Déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite. A ces mots

(4) Païs très-froid au Nord de l'Europe.
(5) Indien, habitant des Indes.
(6) Habitant de la Laponie, le païs le plus Septentrional de l'Europe.
(7) Vieux mot, pour dire *tout ce bien, toutes ces richesses*.

La Médiocrité revient; on lui fait place;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, & perdent en chiméres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le Folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
Ils demanderent la sagesse:
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

Sa Majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses (1) vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le roi tiendroit
(2) Cour pléniére, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de (3) Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.

(1) Les Animaux qui dépendoient de lui.
(2) Assemblée générale de ses Vassaux.
(3) Nom d'un Singe qui, en son temps, amusa le Peuple de Paris.

En son louvre il les invita.
Quel louvre ! un vrai (4) charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité
L'envoya chez (5) Pluton faire
Le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité ;
Et, flatteur excessif, il loua la colére,
Et la griffe du prince, & l'antre, & cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, & fut encor punie.
Ce monseigneur du Lion-là,
Fut parent de (6) Caligula.
Le renard étant proche : Or ça, lui dit le Sire,
Que sens-tu ? Dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussi-tôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement.
Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincére ;
Et tâchez quelquefois de répondre en (7) Normand.

(4) Lieu où l'on renferme les bêtes qu'on y égorge pour les vendre à la boucherie.
(5) Dieu d'Enfer, c'est-à-dire, le fit mourir.
(6) Empereur Romain très-cruel.
(7) En termes équivoques, qui ont un double sens.

FABLE VIII.

Les Vautours & les Pigeons.

Mars (1) autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les Oiseaux, non (2) ceux que le Printems
Méne à sa Cour, & qui sous la feuillée,
Par leur exemple & leurs sons éclatans,
Font que (3) Vénus est en nous réveillée;
Ni (4) ceux encor que la mere d'Amour
Met à son char: mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante serre.
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du (5) sang: je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc (6) Prométhée espéra
De voir bien-tôt une fin à sa peine.
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, & ruses, & surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes éprises

(1) Le Dieu de la Guerre.
(2) Les moineaux, &c.
(3) La passion de l'amour.
(4) Les Colombes.
(5) Parce que les Vautours se battoient dans l'air.
(6) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un Vautour, pour avoir enlevé du Ciel le feu dont il s'étoit servi pour animer l'Homme.

D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les (7) ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les (8) Royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre (9) nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle :
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple Pigeon
Furent choisis ; & si bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne se chamaillerent.
Ils firent tréve ; & la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchans ;
La sureté du reste de la terre
Dépend de là : semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : Je me tais.

(7) Les morts qui sont aux Enfers.
(8) Les Enfers, selon les Poëtes.
(9) Les Pigeons.



FABLE IX.

Le Coche & la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au Soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un Coche.
Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher.
Aussi-tôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire:
Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt;
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainſi certaines gens, faiſant les empreſſés,
S'introduiſent dans les affaires.
Ils ſont par-tout les néceſſaires;
Et par-tout importuns, devroient être chaſſés.

FABLE X.

La Laitiére & le Pot au Lait.

Perrette, ſur ſa tête ayant un pot au lait,
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans (1) encombre à la ville.
Légere & court vêtue, elle alloit à grands pas;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon ſimple & ſouliers plats.
Notre Laitiére ainſi trouſſée,
Comptoit déjà dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée:
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maiſon:
Le renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon:
Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il eſt, une vache & ſon veau;
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?
Perrette là-deſſus ſaute auſſi, tranſportée.
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée.

(1) Malheur, accident fâcheux.

La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandüe,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être batue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appela *le Pot au Lait.*

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
(2) Pichrocole, (3) Pyrrhus, la Laitiére, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux,
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi:
Je m'écarte, je vais détrôner le (4) Sofi;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime:
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

(2) Prince colére, ambitieux & visionnaire, dont parle Rabelais. *Gargantua*, Liv. 1. ch. 33.
(3) Pyrrhus, Roi des Epirotes: autre ambitieux visionnaire, descendu d'Achille. Voyez sa vie dans *Plutarque*.
(4) Empereur de Perse.



FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

Un mort s'en alloit triftement
S'emparer de fon dernier gîte :
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en caroffe porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme biére,
Robe d'hyver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guére.
Le Pafteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes oraifons,
Et des pfeaumes & des leçons,
Et des verfets & des répons.
Monfieur le Mort, laiffez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons :
Il ne s'agit que du falaire.
Meffire Jean Chouart couvoit des yeux fon Mort,
Comme fi on eût dû lui ravir ce tréfor ;
Et, des regards, fembloit lui dire :
Monfieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-deffus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine niéce affez proprette,
Et fa chambriére Pâquette
Devoient avoir des cotillons.

Sur

Sur cette agréable penſée
Un heurt ſurvient : adieu le char.
Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon mort a la tête caſſée :
Le Paroiſſien, en plomb, entraine ſon Paſteur,
Notre Curé ſuit ſon Seigneur :
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans ſon lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du ſort de royaume en royaume,
Fidéles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont près du bon moment,
L'inconſtante auſſi-tôt, à leurs déſirs échappe :
Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons-nous pas? vous valez cent fois mieux :
Mais que vous ſert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, tréſor ſi précieux,

Qu'on en faisoit jadis (1) le partage des dieux?
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune : il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions notre séjour?
Vous sçavez que nul n'est prophéte
En son pays : cherchons notre avanture ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhai
Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous; suivez votre humeur inquiéte:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; & ce lieu, c'est la co
Là donc, pour quelque temps, il fixe son séjour
Se trouvant au (2) coucher, au lever, à ces heu
Que l'on sçait les meilleures,
Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est ceci? se dit-il : cherchons ailleurs du bi
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là ; d'où vient qu'aussi
Je ne puis (3) héberger cette capricieuse?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour, messieurs de cour, ad
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatt
La Fortune a, dit-on, des Temples à (4) Sur

(1) Selon Epicure & ses Sectateurs, les Dieux viv dans un doux repos, sans se mêler des affaires du M
(2) Du Roi. (3) Loger chez moi.
(4) Grosse Ville de commerce dans les Indes.

Allons là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
(5) Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abysme défier.
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois; essuyant les dangers
Des (9) pirates, des vents, du calme & des rochers,
Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au (7) Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court: les mers étoient lasses
De le porter; & tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages:
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le (8) Mogol l'avoit été:
Ce qui lui fit conclure en somme,
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses (9) pénates,
Pleure de joie, & dit: heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi.

(5) La Fontaine imite assez heureusement ici ce passage d'Horace,
Illi robur & æs triplex circa pectus erat.
Ode 3. Livre 1.
On ne peut pas dire la même chose de ce qui suit,
Qui fragilem truci commisit pelago ratem Primus.
Car l'expression du Poëte Latin est sans doute beaucoup plus juste & plus naturelle que celle-ci,
Et le premier osa l'abime défier.

(6) Voleurs de mer.

(7) Puissant Royaume au Nord-Est de la Chine.

(8) Grand Royaume des Indes.

(9) La maison où étoient ses Dieux domestiques.

Il ne sçait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

FABLE XIII.

Le deux Coqs.

Deux Coqs vivoient en paix, une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
(1) Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des dieux même on vit le (2) Xanthe teint
Long-tems, entre nos Coqs, le combat se maintint
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Héléne au beau plumage
Fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut:
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire & ses amours;
Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours

(1) A cause de l'enlévement d'Héléne par Pâris Prince Troyen.
(2) Riviére qui couloit à Troye.

Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toits
S'alla percher & chanter ſa victoire.
Un Vautour entendit ſa voix:
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt ſous l'ongle du (3) Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laiſſe à penſer quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune ſe plait à faire de ces coups:
Tout vainqueur inſolent à ſa perte travaille.
Défions-nous du ſort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

(3) Oiſeau de proie, qui dévora le Coq.

FABLE XIV.

L'ingratitude & l'injuſtice des Hommes envers la Fortune.

Un trafiquant ſur mer, par bonheur s'enrichit:
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ſes ballots: le ſort l'en affranchit.

Sur tous ses compagnons, (1) Atropos & (2) Neptune
(3) Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidele.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent son trésor:
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carosses:
Ses jours de jeûne étoient des nôces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: & d'où vient donc un si bon ordinaire?
Et d'où me viendroit-il, que de mon sçavoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause.
Un vaisseau mal (4) freté périt au premier vent.
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les Corsaires.
Un troisiéme, au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses (5) facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela? De la Fortune, hélas!

(1) Une des Parques, qui est chargée de couper le fil de la vie des hommes.
(2) Le Dieu de la Mer.
(3) Les ayant fait périr par de funestes naufrages.
(4) Terme de marine, pour dire, *mal équipé.*
(5) Ceux qui avoient soin de son négoce.

Consolez-vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sçais s'il crut ce conseil :
Mais je sçais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie :
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au sort :
Chose n'est ici plus commune.

Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison ; le destin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devineresses.

C'est souvent du hazard que naît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la (1) vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours,
Cela fut & sera toujours.
Une femme à Paris faisoit la (2) Pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque événement :
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mere fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la Devineuse on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit ;

(1) Qu'on vous recherche avec empressement.
(2) La Devineresse.

Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante (3) à vingt & trois carats,
Elle passoit pour un (4) oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari:
Elle achete un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin:
Le galetas devint l'antre de la (5) Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniére femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on se moque: eh! messieurs, sçai-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raison: fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose:
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son (6) sabbat, & sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit:
L'autre femme se (7) morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise

(3) Métaphore, pour dire, au dernier point.
(4) Fausse Divinité, qui prédisoit l'avenir par le ministère d'un Prêtre ou d'une Prêtresse.
(5) Prophétesse.
(6) Lieu mal propre, où s'assemblent les Sorciers.
(7) Attendant inutilement qu'on vînt encore la consulter dans sa nouvelle maison.

Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour Maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutans : demandez-moi pourquoi.

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses (1) pénates un jour
Qu'il étoit allé (2) faire à l'aurore sa cour,
Parmi le thim & la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis :
Holà, madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du païs.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au (3) premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant :
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

(1) Dieux domestiques, pour dire, elle alla se loger chez lui.
(2) Avant le lever du Soleil.
(3) A celui qui s'en empare le premier.

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & seigneur; & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Raportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faisant la chatemite,
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: mes enfans, approchez,
Approchez: je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
(4) Grippeminaud, le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même-temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se raportant aux rois.

(4) Autre nom de Chat, comme Raminagrobis.



FABLE XVII.

(1) *La tête & la queue du Serpent.*

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des parques cruelles;
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue;
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci:
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, & non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi-bien qu'elle, je porte
Un poison prompt & puissant.
Enfin, voilà ma requête:
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour, ma sœur la tête.

(1) Cette Fable se trouve dans la Vie d'*Agis & Cléoménes*, ch. 1. par Plutarque, qui en fait une très-belle aplication à ceux qui dans le Gouvernement se livrent inconsidérément aux fantaisies du Peuple, & c'est aparemment de là que La Fontaine l'a tirée.

Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx (2) elle mena sa sœur.

Malheureux les Etats tombés dans son erreur.

(2) Lui causa la mort.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philosophe assure,
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés ;
Un autre Philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; & la Philosophie
Dit vrai, quand elle dit, que les sens tromperont
Tant que sur le rapport les hommes jugeront.
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La Nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.

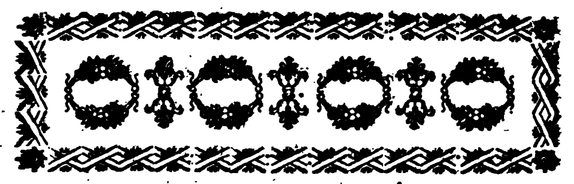
J'aperçois le ſoleil : quelle en eſt la figure ?
Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais ſi je le voyois là-haut dans ſon ſéjour,
Que ſeroit-ce à mes yeux que (1) l'œil de la Nature ?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur :
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaiſſis ſa rondeur :
Je le rends immobile ; & la Terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame, en toute occaſion,
Développe le vrai caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand (2) l'eau courbe un bâton, ma raiſon le redreſſe :
La raiſon décide en maîtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une tête de femme eſt au corps de la Lune.
Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie :
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiére y peut tracer ſouvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguere l'Angleterre y vit choſe pareille.
La (3) lunette placée, un animal nouveau
Parut (4) dans cet aſtre ſi beau ;
Et chacun de crier merveille.

(1) Il n'eſt pas fort néceſſaire, ce me ſemble, d'expliquer comment le Soleil eſt l'œil de la Nature, à ceux qui croyent l'entendre, & je me joins à ceux qui demandent cette explication, parce que je ne ſçaurois la trouver.
(2) Parce qu'il paroît courbé dans l'eau.
(3) Lunette d'aproche, propre à regarder les Aſtres.
(4) Dans ce bel Aſtre, la Lune.

Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut:
Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de (5) Louïs, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célébres dans l'Histoire.
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
(6) Charles en sçait jouir: il sçauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la (7) querelle,
Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
La carriére (8) d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des (9) Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts?

(5) XIV. alors Roi de France.
(6) II. du nom, Roi d'Angleterre.
(7) La France étoit en guerre dans ce tems-là.
(8) Qui a presque toujours regné en paix.
(9) *Jules-César*, qui fit toujours la guerre.

Fin du septiéme Livre.



LIVRE HUITIEME.

FABLE PREMIERE.

La Mort & le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage:
Il est toujours prêt à partir,
S'étant sçu lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut: tous sont de son domaine:
Et le premier instant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumiére,
Est celui qui vient quelquefois,
Fermer pour toujours leur paupiére.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament,
Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle:
Il me reſte à pourvoir un arriére-neveu:
Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aîle.
Que vous êtes preſſante, ô Déeſſe cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point ſurpris.
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te diſposât à la choſe:
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit-fils pourvû, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi? plus de goût, plus d'ouïe:
Toute choſe pour toi ſemble être évanouïe:
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela, qu'un avertiſſement?
Allons, vieillard, & ſans réplique:
Il n'importe à la république
Que tu faſſes ton teſtament.
La Mort avoit raiſon: Je voudrois qu'à cet âge
(1) On ſortît de la vie ainſi que d'un banquet,

(1) Belle image que La Fontaine a empruntée de ce Vers de Lucrèce,

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis.

Lib. 3. vers la fin.

Remerciant son hôte; & qu'on fit son paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard; vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des (2) morts, il est vrai, glorieuses & belles,
Mais sûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zele est indiscret:
Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret.

(2) Que les gens de guerre rencontrent souvent dans la fleur de leur âge.

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr: il faisoit des (1) passages,
Plus content qu'aucun des sept (2) sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le Financier se plaignoit,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit: or, ça, sire Grégoire,

(1) Des fredons, des roulemens de voix, tels qu'en pouvoit faire un homme de sa sorte.
(2) De Grèce, connus sous ce nom-là.

Que gagnez-vous par an? Par an? ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere
De compter de la sorte; & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année:
Chaque jour amene son pain.
Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours,
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes,)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer: on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre: & monsieur le Curé,
De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
Le Financier riant de sa naïveté,
Lui dit: je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus: gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut avoir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enferre
L'argent & sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les allarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; & la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

Un Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse:
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci, parmi chaque espéce,
Manda des Médecins: il en est de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts:
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, & se tient clos & coi.
Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du roi
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sçachant que le Loup lui faisoit cette affaire:
Je crains, Sire, dit-il, qu'un raport peu sincere
Ne m'ait, à mépris, imputé
D'avoir différé cet hommage:
Mais j'étois en pélérinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vû dans mon voyage
Gens experts & sçavans; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint, à bon droit, la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un Loup écorché vif, appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante:
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.

Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le Roi goûte cet avis - là.
On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'enveloppa.

Meſſieurs les courtiſans, ceſſez de vous détruire :
Faites, ſi vous pouvez, votre cour ſans vous nuire.
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les (1) daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniére :
Vous êtes dans une carriére
Où l'on ne ſe pardonne rien.

(1) Ceux qui par de mauvais diſcours, tâchent de nuire aux autres.

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables.

A (1) MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces légeres ?
S'ils ôſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du Lapin & de la Belette.

(1) Qui pour lors étoit Ambaſſadeur en Angleterre.

Lisez-les, ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens : mais que l'Angleterre
Veuille que (2) nos deux Rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il pas encor temps que Louïs se repose ?
Quel autre (3) Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette (4) Hydre ? & faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence & par adresse,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un (5) habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on apuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain & léger,
Un Orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la (6) tribune ; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,

(2) Louïs XIV. Roi de France, & Charles II. Roi d'Angleterre.
(3) Héros fameux par ses grands travaux.
(4) Serpent à plusieurs têtes, auquel une tête étant coupée, il en renaissoit nombre d'autres.
(5) Un Poëte, qui d'ordinaire n'est pas riche.
(6) Lieu élevé, d'où l'on haranguoit le Peuple.

Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces (7) figures violentes
Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.
(8) L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? il prit un autre tour.
(9) Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jou
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : & Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfans (10) son peuple s'embarrasse!
Et du péril qui le menace,
Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que (11) Philippe *fait*?
A ce reproche l'assemblée
Par (12) l'Apologue réveillée
Se donne entiére à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athene en ce point ; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,

(7) De Rhétorique, façons de parler, qui présentent à l'Esprit des images vives, touchantes, &c.
(8) Le Peuple.
(9) La Déesse des bleds.
(10) Les Athéniens étoient sous la protection de Cérès
(11) Roi de Macédoine, qui leur faisoit la guerre.
(12) La Fable.

Si (13) peau-d'ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on, je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

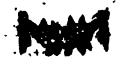
(13) Vieux Conte, dont on amuse les petits enfans.

FABLE V.

L'Homme & la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets, même indignes des hommes.
Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.



FABLE VI.

Les Femmes & le Secret.

Rien ne pese tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sçai même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit étant près d'elle : ô Dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus, on me déchire :
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! d'un œuf ? oui le voilà
Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, & promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine.
Ma commere, dit-elle, un cas m'est arrivé :
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystere.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne sçavez guere
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle ;
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au-lieu d'un œuf elle en dit trois,

Ce

Ce n'est pas encor tout ; car une autre commere
En dit quatre ; & raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu néceſſaire,
Car ce n'étoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée,
Ils ſe montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à ſon cou le dîner de ſon Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles ;
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un tréſor
Avec des ſoins aſſez fideles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîner de ſon maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis :
Mais enfin il l'étoit ; & tous tant que nous ſommes,
Nous nous laiſſons tenter à l'aproche des biens.
Choſe étrange ! on apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la ſorte atourné,
Un mâtin paſſe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il eſpéroit d'abord : le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat : d'autres chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent

Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; & lui sage, il leur dit:
Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit;
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous hape un morceau,
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux; ils firent tous (1) ripaille:
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prevôt des marchands,
Tout fait sa main: le plus habile
Donne aux autres l'exemple; & c'est un passe-tems
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre:
C'est bien-tôt le premier à prendre.

(1) Firent grand'chére.

FABLE VIII.

Le Rieur & les Poissons.

On cherche les Rieurs; & moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les (1) méchans diseurs de bons mots.

(1) Gens d'un esprit fade, pesant & superficiel, qu

J'en vais, peut-être, en une Fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table
D'un Financier ; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons ; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge
A sçavoir au vrai son destin :
Les gros en sçauroient davantage.
N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sçut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des (2) chercheurs de mondes inconnus,
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans, sous (3) l'abysme avoient vûs
Les anciens du vaste Empire.

croyant l'avoir agréable, vif, profond & délicat, nous débitent hardiment des pensées vulgaires & très-insipides, comme quelque chose d'exquis & de véritablement plaisant, dont ils rient tous les premiers.

(2) Les Voyageurs.

(3) Dans la Mer.

FABLE IX.

Le Rat & l'Huître.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des (1) Lares paternels un jour se trouva sou.
Il laissa-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les (2) appennins, & voici le (3) caucase:
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où (4) Thétis sur la rive
Avoit laissé mainte Huître, & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point,
Pour moi, j'ai déjà vû le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeans,
Se font sçavans jusques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir, nonpareil.

(1) De sa maison.
(2) Hautes Montagnes qui regnent le long de l'Italie.
(3) Grande Montagne en Asie.
(4) Déesse de la Mer, pour la Mer même.

D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,
Qu'apperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
Et si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
(5) Se sent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup
Se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement,
Nous y voyons premiérement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement;
Et puis, nous y pouvons apprendre,
Que tel est pris qui croyoit prendre.

(5) On m'a assuré qu'il est assez ordinaire de voir des Rats, qui ont actuellement donné dans ce piége. Mais la Fable n'est pas moins ingénieuse, ni moins instructive, pour être fondée sur la Vérité.

FABLE X.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau (1) Bellerophon, vivoit seul & caché:
Il fut devenu fou: la raison d'ordinaire

(1) Prince valeureux, qui après avoir mis à fin les plus terribles avantures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert, dit Homére, pour rompre tout commerce avec les hommes. Je n'ai garde de mettre ici les paroles du Poëte. Du Grec, Eh! qui s'attendroit à voir du Grec dans des Notes sur les Fables de La Fontaine? Cette bigarure choqueroit infailliblement la fleur des plus beaux esprits de ce siecle.

N'habite pas long-tems chez les gens (2) sequestrés.
Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit;
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de (3) Flore;
Il l'étoit de (4) Pomone encore:
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi,
Quelque doux & discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon Livre:
De façon que lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & se met en campagne.
L'Ours porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne:
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur: mais comment esquiver, & que faire?
Se tirer en gascon d'une semblable affaire
Est le mieux: il sçut donc dissimuler sa peur.
L'Ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit: Viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.

(2) Séparés des autres.
(3) Déesse, des Fleurs.
(4) Déesse des Fruits.

Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble,
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup moins seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
Faisoit son principal métier
D'être bon (5) émoucheur, écartoit du visage
De son ami dormant, ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussi-tôt fait que dit; le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

(5) De chasser les mouches qui venoient piquer son ami.

FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au (1) Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre:
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

(1) Païs au Sud-Est de l'Afrique.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme:
Il court chez son intime, éveille les valets:
(2) Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit: il vous arrive peu
De courir quand on dort: vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: s'il vous est venu quelque querelle;
J'ai mon épée, allons: vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Etoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu:
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vîte accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble, Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur:
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(2) Le Dieu du sommeil, c'est-à-dire, tout le monde dormoit dans ce Palais.



FABLE XII.

Le Cochon, la Chévre & le Mouton.

Une Chévre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire:
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:
Le Charton n'avoit pas dessein
De les mener voir (1) Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses:
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours:
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc; qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton: a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le Cochon: s'il sçavoit son affaire,
Il crieroit comme moi du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête,
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La Chévre de son lait, le Mouton de sa laine.
Je ne sçai pas s'ils ont raison,
Mais quant à moi qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine:
Adieu mon toit & ma maison.

(1) Nom d'un Farceur, pour toute la Troupe.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage;
Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

FABLE XIII.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Esope quitté,
Pour être tout à (1) Bocace:
Mais une divinité
Veut revoir sur le parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités;
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car afin que l'on le sçache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau
Sire Loup, sire Corbeau
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout.

(1) Ecrivain célebre, qui en Prose Italienne, admirée des connoisseurs, a composé des *Contes* dont plusieurs ont été agréablement imités en vers par La Fontaine.

Comment le pourroit-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs. Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose :
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose.
Amenons des bergers, & puis nous rimerons
Ce que disent entr'eux les loups & les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante,
Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal,
Qui nous plaît & qui nous enchante!
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal :
Souffrez qu'on vous le communique.
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur ?
Amarante aussi-tôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal ? quel est son nom ?
L'Amour. Ce mot est beau : dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître ; que sent-on ?
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux & fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage ?
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, & qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir :
On ne sçait pas pourquoi, cependant on soupire :
On a peur de le voir encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant,
Oh! oh! c'est-là ce mal que vous me prêchez tant ?

Il ne m'est pas nouveau; je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la Belle ajoûta: voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant:
L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obséques de la Lionne.

La femme du Lion mourut:
Aussi-tôt chacun accourut
Pour s'acquiter envers le Prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province,
Que les obséques se feroient
Un tel jour, en tel lieu: ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître:

Peuple (1) caméléon, (2) peuple singe du maître,
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien-là que les gens sont de (3) simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point; comment l'eût-il pû faire?
Cette mort le vengeoit : la Reine avoit jadis
Etranglé sa femme & son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vû rire.
La colere du roi, comme dit (4) Salomon,
Est terrible, & sur-tout celle du roi Lion :
Mais ce Cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la reine; immolez tous
Ce traître à ses augustes manes.
Le Cerf reprit alors : sire, le tems des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue,
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs (5) elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il est, celle du verd, du jaune, du rouge, sur un tapis verd, jaune, rouge, &c.
(2) Servile imitateur du maître.
(3) Sans raisonnement, sans sentiment, comme Descarte le dit des Animaux brutes.
(4) Roi des Juifs, qui a fait un Recueil de Proverbes.
(5) Lieu des Enfers où sont les Bienheureux.

D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie;
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint: mais quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
Il sçavoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la (1) laine & les (2) pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses & paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.
Ah, monstre! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; & cette chere tête
Pour qui l'art (3) d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

(1) Les Tapisseries.
(2) Les Tableaux.
(3) Dieu de la Médecine & de la Chirurgie.

Même précaution nuisit au poëte (4) Æschile.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maison.
Aussi-tôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle qui portoit en l'air une tortue,
Passa par-là, vit l'homme, & sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvûe,
Laissa tomber sa proie afin de la casser:
Le pauvre Æschile ainsi sçut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains, & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger & ce roi sont sous même planette;
L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlette:
(5) Jupiter le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence,
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer (6) Mars, le Soleil, & des vuides sans fin?
Un atôme la peut détourner en chemin:

(4) Ancien Poëte Grec, dont il nous reste quelques Tragédies.
(5) C'est une des grandes Planettes.
(6) Autre Planette au-dessous de Jupiter, par raport à la Terre.

Où l'iront retrouver (7) les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévû:
Que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne l'a sçû.
L'immense éloignement, le point, & sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend: sa course entresuivie,
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æschile
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hazard.

(7) Charlatans qui veulent nous faire accroire qu'ils voyent clairement tout le bien & tout le mal qui doit arriver à une personne, par la situation où se trouvent les Planettes dans le moment de sa naissance. De tous les métiers, celui de Charlatan est le plus aisé à apprendre. Deux choses suffisent pour le sçavoir parfaitement: la premiere, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du Charlatan, mais dont il s'assure bien-tôt par le moyen de la seconde, qui consiste à leur dire hardiment qu'il sçait fort bien ce qui lui est absolument inconnu.

FABLE XVII.

L'Ane & le Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature :
L'Ane un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sçais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'Ane se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en sçut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
Lui dit : cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.
Point de réponse, mot : le (1) Roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille :
Enfin il répondit : ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sçauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
Sort du bois, & s'en vient ; autre bête affamée.

(1) Sobriquet de l'Ane.

Le troupeau s'en sentit : & tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
S'abandonner à quelque puissant Roi ;
Que s'appuyer de plusieurs petits Princes.

FABLE XIX.

L'avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend.
L'un étoit pauvre, mais habile :
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage ;
Prétendoit que tout homme sage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvûs de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au sçavant,
Vous vous croyez considérable :
Mais dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisiéme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien.
Je ne sçais d'homme nécessaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien :

Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il y a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poiſon l'envoyeroit protéger
Les trafiquans qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc ſe comporta
Comme (3) Alexandre: & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla;
Se mit à table. On vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien;
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutât de rien.
Ami, dit-il, je ſçais que tu me quittes:
Même l'on veut que j'en craigne les ſuites:
Mais je te crois un trop homme de bien:
Tu n'as point l'air d'un donneur de (4) breuvage.
Je n'en dis pas là-deſſus davantage.
Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
Et de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, ſon chien, & ſon troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au ſeigneur du village.
Lui berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois matinaux,
Qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule,
Quand les loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait: il prend trois chiens de taille
A lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.

(3) Qui prit une médecine de la main de ſon Médecin, quoiqu'on lui eût écrit que ce Médecin devoit l'empoiſonner.

(4) De poiſon.

Race que j'ai trop chérie;
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colere
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont (2) l'aîle est légere,
Et la langue a des (3) douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A (4) Tisiphone & (4) Mégere
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable (4) Alecton,
Ce choix la rendit si fiere,
Qu'elle jura par (5) Pluton,
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine
Des déïtés de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie, & pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnere ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte.
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité.
Tout pere (6) frape à côté.

(2) Mercure, messager des Dieux.
(3) Qui parle agréablement.
(4) Les trois furies d'Enfer.
(5) Nom général des Furies.
(6) Ayant peur de faire du mal à son enfant.

Qu'arriva-t-il? notre engeance
Prit pied fur cette indulgence,
Tout l'olympe s'en plaignit;
Et (7) l'affembleur de nuages
Jura le (8) Styx, & promit
De former d'autres orages:
Ils feroient fûrs. On fourit:
On lui dit qu'il étoit pere;
Et qu'il laiffât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
(9) Vulcan entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit fes fourneaux
De deux fortes de carreaux.
L'un, jamais ne fe fourvoie,
Et c'eft celui que toujours
L'olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en fon cours:
Ce n'eft qu'aux monts qu'il en coûte:
Bien fouvent même il fe perd;
Et ce dernier en fa route
Nous vient du feul Jupiter.

(7) Epithéte qu'Homére donne très-fouvent à Jupiter.
(8) Fleuve de l'Enfer, par qui les Dieux juroient.
(9) Ou Vulcain, Dieu du feu.

FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

Une traîtreffe voix bien fouvent vous apelle:
Ne vous preffez donc nullement.

Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,
Que le (1) chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,
Etoit sommé de comparoître
Pardevant les (2) lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit: mais loin de s'y fier,
Le (3) Normand & demi laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier:
On ne m'y tient pas; & pour cause.
Cependant un (4) Faucon sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit: ton peu d'entendement
Me rend tout étonné: vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sçais chasser, & revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend, es-tu sourd? Je n'entens que trop bien,
Repartit le Chapon: mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.

(1) Qui s'enfuyoit quand on l'appeloit.
(2) La cuisine.
(3) Nom que l'on donne aux Manceaux.
(4) Un Oiseau dressé pour la chasse.

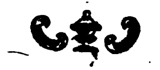
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Bélette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un Pin vieux & sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet: il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit: cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit:
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber: c'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singuliére,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma priére;
Comme tout dévot Chat en use les matins:
Ce rézeau me retient: ma vie est entre tes mains;

Viens diſſoudre ces nœuds. Et quelle récompenſe
En aurai-je ? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Diſpoſe de ma griffe, & ſois en aſſurance :
Envers & contre tous je te protégerai ;
Et la bélette mangerai
Avec l'époux de la chouette.
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : idiot !
Moi ton libérateur ? Je ne ſuis pas ſi ſot.
Puis il s'en va vers ſa retraite.
La bélette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou :
Dangers de toutes parts : le plus preſſant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait enſorte
Qu'il détache un chainon, puis un autre, & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet inſtant :
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes.
Ah ! mon frere, dit-il, viens m'embraſſer : ton ſoin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié ?
Penſes-tu que j'aye oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le Rat, penſes-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance ?
S'aſſure-t-on ſur l'alliance
Qu'a faite la néceſſité ?



FABLE XXIII.

Le Torrent & la Riviére.

Avec grand bruit & grand fraças,
Un Torrent tomboit des montagnes.
Tout fuyoit devant lui : l'horreur fuivoit fes pas ;
Il faifoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'ofoit paffer
Une barriére fi puiffante.
Un feul vit des voleurs ; & fe fentant preffer,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace, & bruit fans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce fuccès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le pourfuivant toujours,
Il rencontra fur fon paffage
Une Riviére dont le cours,
Image d'un fommeil doux, paifible & tranquile,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords efcarpés, un fable pur & net.
Il entre, & fon cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire.
Tous deux au Styx (1) allerent boire ;
Tous deux, à nager malheureux,
Allerent traverfer au féjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens fans bruit font dangereux :
Il n'en eft pas ainfi des autres.

(1) Se noyerent.

FABLE XXIV.

L'Education.

Laridon & César, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frere ayant couru mainte haute avanture,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfans dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance:
(1) Tourne-broches par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple (2) antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son pere:
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénére.
Faute de cultiver la nature & ses dons,
O combien de Césars deviendront Laridons!

(1) Chiens dressés à faire tourner une roue, dont le mouvement fait tourner la broche.

(2) D'un naturel directement contraire à celui des Chiens hardis & courageux.

FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont freres:
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
Soigneux & fidele à son maître:
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose: est-ce un bœuf, un cheval?
Hé qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces Mâtins: voilà toujours (1) curée.
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau: notre gorge altérée

(1) Dequoi manger.

En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bien-tôt à sec, & ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes Chiens à boire; ils perdirent l'haleine.
Et puis la vie : ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme
L'impossibilité disparoit à son ame.
Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?
Si j'arrondissois mes états !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps, encor loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre (2) Mathusalems bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

(2) Nul homme n'a vécu si long-tems que Mathusalem.

FABLE XXVI.

(2) *Démocrite & les Abdéritains.*

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose & lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

(1) Un des plus grands Philosophes de l'antiquité, né à Abdere.

Le Maître (2) d'Epicure en fit l'apprentiſſage.
Son pays le crut fou : petits esprits ! mais quoi ?
Aucun n'eſt prophête chez ſoi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite le ſage.
L'erreur alla ſi loin, (3) qu'Abdere députa
Vers (4) Hippocrate, & l'invita
Par lettres & par ambaſſade,
A venir rétablir la raiſon du malade.
Notre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'eſtimerions plus s'il étoit ignorant.
(5) Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils ſont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce ſonge, il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux ; inviſibles fantômes ;
Et meſurant les cieux ſans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, & ne ſe connoît pas.
Un temps fut qu'il ſçavoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, ſa folie eſt extrême.
Hippocrate n'eut pas (6) trop de foi pour ces gens ;
Cependant il partit : & voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le ſort cauſe ; Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on diſoit n'avoir raiſon ni ſens,

(2) Autre célèbre Philoſophe, à qui La Fontaine donne *Démocrite* pour Maître à très-juſte titre ; car quoiqu'Epicure n'eût jamais vû Démocrite, c'eſt des Ouvrages de Démocrite qu'il tira les grands principes ſur leſquels il bâtit ſon Syſtême.

(3) Ville de Thrace, dont les Habitans étoient généralement fort ſtupides, au jugement des Grecs.

(4) Le Prince de la Médecine.

(5) Opinion particuliére de Démocrite, qui a été renouvelée de nos jours.

(6) Par la raiſon marquée ci-devant dans la Note (3), où j'ai dit un mot des Habitans d'Abdére.

Cherchoit dans l'homme & dans la bête,
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les (7) labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume;
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser:
Le sage est ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,
Ils tomberent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

(7) Les ventricules, les sinuosités, les différentes parties du cerveau.

FABLE XXVII.

Le Loup & le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?

Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un ſort ſemblable
A celui du Chaſſeur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de ſon arc avoit mis bas un daim.
Un fan de biche paſſe, & le voilà ſoudain
Compagnon du défunt ; tous deux giſent ſur l'herbe.
La proie étoit honnête ; un daim avec un fan !
Tout modeſte chaſſeur en eût été content.
Cependant un ſanglier, monſtre énorme & ſuperbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la parque & ſes ciſeaux
Avec peine y mordoient ; (1) la Déeſſe infernale
Reprit à pluſieurs fois l'heure au monſtre fatale :
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit aſſez de biens ; mais quoi? rien ne remplit
Les vaſtes appétits d'un faiſeur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à ſoi, l'Archer
Voit le long du ſillon une perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes.
De ſon arc toutefois il bande les reſſorts.
Le Sanglier rappelant les reſtes de ſa vie,
Vient à lui, le (2) découd, meurt vengé ſur ſon corps ;
Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adreſſe aux convoiteux.
L'avare aura pour lui le reſte de l'exemple.

Un Loup vit en paſſant ce ſpectacle piteux.
O Fortune ! dit-il, Je te promets un temple.

(1) Le Sanglier conſerva quelque temps un reſte de vie, quoique ſa bleſſure fût mortelle.
(2) Le déchire avec ſes défenſes.

Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces recontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sçai compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, & fait de la (3) sajette
Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse,
Témoins ces deux gloutons punis d'un sort commun.
La convoitise perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

(3) La flèche dressée sur l'Arc. *Sagette*, vieux mot, formé de *Sagitta*, qui veut dire flèche. *Sagette* étoit ancore en usage du temps de *Regnier*, témoin ces vers qui méritent d'être retenus.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes :
Mais ces divers raports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.

Fin du huitième Livre.



LIVRE NEUVIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Dépositaire infidèle.

Grace aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux:
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages:
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scene
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans, & des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flateurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.

Tout homme ment, dit le (1) Sage.
S'il n'y mettoit feulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous tant que nous fommes,
Nous mentions, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je foutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Efope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne feroit.
Le doux charme de maint fonge,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du menfonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il fe peut:
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme fçut faire
Un certain Dépofitaire
Payé par fon propre mot,
Eft d'un méchant, & d'un fot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perfe
Chez fon voifin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Votre fer? il n'eft plus: j'ai regret de vous dire,
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant

(1) Salomon, dans fes Proverbes.

Du perfide voisin; puis à souper convie
Le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant:
Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie;
Je n'ai que lui: que dis-je? hélas! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le marchand repartit: hier au soir sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever:
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit: comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils, en un besoin, eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux, dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chats-huants d'un pays
Où (2) le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlevent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette triste avanture,
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un (3) microscope.
Tout est Géant chez eux: écoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
J'ai vû, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.
Le premier se moquant, l'autre reprit: tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.

(2) Le poids de cent livres.
(3) Verre qui grossit beaucoup les objets qu'on regarde à travers.

L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frere ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les Zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que rezeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, & le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir & l'humeur inquiéte
L'emporterent enfin. Il dit : ne pleurez point ;

Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes avantures à mon frere.
Je le désennuirai : quiconque ne voit guere,
N'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois-là, telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Séche, du mieux qu'il peut, son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris : ce bled couvroit d'un las
Les menteurs & traîtres appâts.
Le las étoit usé ; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; & le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,
Sembloit un (1) forçat échappé.
Le vautour s'en alloit (2) le lier, quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux aîles étendues.
Le Pigeon profita du (3) conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette avanture :

(1) Un Galérien qui s'est sauvé.
(2) *Lier* se dit, lorsque l'oiseau enlève sa proie dans ses serres.
(3) Du combat de ces Oiseaux de proie, qui se disputoient le pauvre Pigeon.

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, & du coup, tua plus d'à moitié
La volatille malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,
Traînant l'aîle, & tirant le pied,
Demi-morte, & demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre avanture fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiéte,
Ah! Si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire :
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux diſoit : meſſieurs ; mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu : le Roi m'a voulu voir ;
Et ſi je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle eſt bigarrée,
Pleines de taches, marquetée,
Et vergétée, mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun ſortit.
Le Singe de ſa part diſoit : venez de grace,
Venez, meſſieurs : je fais cent tours de paſſe-paſſe.
Cette diverſité dont on vous parle tant,
Mon voiſin Léopard l'a ſur ſoi ſeulement :
Moi je l'ai dans l'eſprit : votre ſerviteur gille,
Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,
Tout fraîchement en cette Ville
Arrive (1) en trois bâteaux, exprès pour vous parler ;
Car il parle, on l'entend, il ſçait danſer, baler,

(1) C'eſt une façon de parler fort uſitée encore parmi le Peuple de Paris. Lorſqu'on lui ſurfait, par exemple, du poiſſon, comme le Merlan, le Maquereau, &c. l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond ironiquement au vendeur, *Oh je le vois bien, ce poiſſon eſt venu en trois bâteaux.* Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaiſant de comparer la méchante petite barque d'un Pêcheur à un Vaiſſeau Marchand richement chargé, qui

Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; & le tout pour six blancs:
Non, messieurs, pour un sou: si vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le Singe avoit raison: ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables,
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
O que de grands Seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

auroit été escorté par deux vaisseaux de guerre, d'où le Propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ses Marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaisanterie plut au Peuple: & ici La Fontaine trouve le moyen de la mettre agréablement en œuvre, quelque fade qu'elle soit en elle-même. Car pour relever plaisamment le mérite du Singe, il lui fait dire à lui-même, qu'il vient d'arriver à Paris, *en trois bâteaux*: & par là, tout le ridicule de cette expression que le Peuple n'employe jamais que dans un sens Ironique, tombe directement sur *Gille*,

Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant.

FABLE IV.

Le Gland & la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un villageois considérant
Combien ce fruit est gros, & sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?

Il a bien mal placé cette Citrouille-là ; ....

Hé, parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà.
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un (1) quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme,
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme.
Un Gland tombe : le nez du dormeur en pâtit,
Il s'éveille ; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh, oh, dit-il, je saigne ! & que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Gland eût été (2) Gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

(1) Pris l'un pour l'autre.
(2) Espèce de calebasse, moins grosse qu'une citrouille.



FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin.

Certain enfant qui sentoit son Collége,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilége
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin en automne
Des plus (1) beaux dons que nous offre Pomone,
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut:
Car au Printemps il jouissoit encore
Des plus beaux (2) dons que nous présente (3)
Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
Qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance;
Même il ébranchoit l'arbre; & fit tant à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfans.
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple; & dont toute sa suite

(1) Les plus beaux fruits.
(2) Les plus belles fleurs.
(3) Déesse des fleurs.

Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les piéces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne sçais bête au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

Un (1) bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon cizeau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux:
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractere de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole:

(1) Piéce de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carriére.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur,
Le poëte autrefois n'en dut guere,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci:
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit:
De cette source est descendue
L'erreur payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
(2) Pigmalion devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut, ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

(2) Sculpteur, qui devint amoureux d'une Statue d'yvoire qu'il avoit faite lui-même. Voyez les Métamorphoses d'*Ovide*, Liv. X. Fab. IX.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une Souris tomba du bec d'un chat-huant:
Je ne l'eusse pas ramassée;
Mais un (1) bramin le fit: je le crois aisément,
Chaque pays a sa pensée.
La Souris étoit fort froissée:
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu; mais le peuple bramin
Le traite en frere. Ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plait au sort: c'est-là l'un des points de leur loi.
(2) Pythagore chez eux a puisé ce mystere.
Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
Que le fils de (3) Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux:
Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.

(1) Nom qu'on donne aux Prêtres chez les Persans idolâtres.

(2) Qui a enseigné la Métempsycose, ou le passage d'une ame dans plusieurs corps successivement.

(3) Pâris, qui enleva la belle Hélène, femme de Ménelas.

En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui feras notre gendre.
Non, dit-il : ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
Je vous conseille de le prendre.
Et bien, dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma Fille? helas! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de (4) Borée.
Le bramin fâché, s'écria :
O vent donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre Belle.
Il accouroit : un mont en chemin l'arrêta.
(*) L'étœuf passant à celui-là,
Il le renvoye, & dit : J'aurois une querelle
Avec le rat ; & l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la Demoiselle
Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux :
Un rat! un rat : c'est de ces coups
Q'amour fait, témoin telle & telle :
Mais ceci soit dit entre nous.
On tient toujours du lieu dont on vient ; cette fable
Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au soleil préférable,
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au chat, le chat au chien,

(4) Vent du Nord, l'un des plus violens.

(*) *L'étœuf passant à celui-là.* Le mot d'*étœuf* n'est pas tout à-fait hors d'usage : mais il est assez vieux pour n'être pas entendu de bien des gens. Le Dictionnaire de l'Académie Françoise le définit ainsi : *Petite bale dont on joue à la longue paume.*

Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
(5) Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté;
Le soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose:
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même:
Car il faut, selon son systême,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun.
Toutes sont donc de même trempe;
Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au soleil, un rat eut sa tendresse?

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des Souris, & les ames des Belles
Sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

(5) Auteur Indien, inventeur de quelques Fables.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée:
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.

FABLE X.

Le Loup & le Chien maigre.

Autrefois carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire ;
On le mit dans la poesle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse avanture,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le Pêcheur fut sage,
Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter : le chien représenta
Sa maigreur. Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez, mon maître marie
Sa fille unique, & vous jugez
Qu'étant de nôce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le Loup le croit, le Loup le laisse.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Ami, je vais sortir ; & si tu veux attendre

Le portier du logis & moi,
Nous ferons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
(1) Expédiant les Loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.

(1) Qui les étrangloit.

FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guere.
Le bled, riche présent de la blonde (1) Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets;
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sçait plaire.
Pour corriger le bled Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout aux travers ils se jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns; ils les croquerent tous:

(1) Déesse des bleds.

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers ; les humains abuserent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, est un point
Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent :
Les premiéres, dit-on, s'en allerent loger
Au mont (1) Hymette, & se gorger
Des trésors qu'en ce lieu, les Zéphirs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel,
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie :
Maint Cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les Poëtes, située dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel. J'ai lû quelque part qu'à présent on le réserve tout pour le Grand-Seigneur.

Et nouvel Empedocle (2) aux flammes condamné
Par sa propre & pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce Cierge ne sçavoit grain de philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

(2) Empedocle étoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du Mont-Etna, se jetta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du Mont.

FABLE XIII.

Jupiter & le Passager.

O combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux cieux :
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Eh qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissemens ?

Un Passager pendant l'orage,
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des titans,
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphans
N'auroit pas couté davantage.
Il brula quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà !

C'eſt un parfum de bœuf que ta grandeur reſpire.
La fumée eſt ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit ſemblant de rire :
Mais après quelques jours le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un ſonge lui dire
Qu'un tel tréſor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au tréſor comme au feu.
Il trouva des voleurs : & n'ayant dans ſa bourſe
Qu'un écu pour toute reſſource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés & d'un tel tréſor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut ſuſpect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs ; & vas chez (1) Pluton
Porter tes cent talens en don.

(1) Déeſſe des enfers.

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits ſaints,
S'en alloient en pélérinage.
C'étoient deux vrais (1) tartufs, deux (1) *archipatelins*,
Deux francs pate-pelus, qui des fraix du voyage,
Croquant mainte volaille, eſcroquant maint fromage,
S'indemniſoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,

(1) De francs hypocrites.

Pour l'accourcir ils disputerent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pélerins s'égosillerent.
Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile,
En sçais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que-si, que-non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard : fouille en ton sac, ami :
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en (2) défaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par-tout il tenta des asyles ;
Et ce fut par-tout sans succès ;
(3) La fumée y pourvut, ainsi que les (4) bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles,
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

(2) Leur donna le change, les dérouta en cent manières différentes.
(3) Quand un Renard est dans un terrier, on l'enfume pour l'obliger d'en sortir.
(4) Certains petits chiens qui entrent sous terre.



FABLE XV.

Le Mari, la Femme, & le Voleur.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa Femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
(1) Déïfiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un Mari.
Il ne tint point à l'hymenée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi? si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre Epouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son Mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un Voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre Femme eut si grand peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son Epoux.
Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu. Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance:
Prends le logis aussi. Les Voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit sa main. J'infére de ce conte
Que la plus forte passion,

(1) Capable de le rendre heureux comme un Dieu.

C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion ;
Et l'amour quelquefois : quelquefois (2) il la domte :
J'en ai pour preuve cet amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement :
Le conte m'en a plû toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.

(2) Et quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur, témoin cet amant qui brûla sa maison, &c.

FABLE XVI.

Le Trésor & les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse
C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misere :
Puisqu'aussi bien, sans lui, la faim le viendroit faire ;
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille masure
Fut (1) la scene où devoit se passer l'avanture :
Il y porte une corde ; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, & l'emporte :
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,

(1) L'endroit, le lieu choisi.

L'homme au trésor arrive; & trouve son argent
Absent.
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas? & vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
Ce qui le consola peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les fraix du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce sont-là de ses traits: elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.
Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre,
Et celui qui se pendit,
S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII.

Le Singe & le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat:
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout: Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marons :
Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premiérement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : frere, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marons : si dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marons du feu,
Certes, marons verroient beau jeu.
Aussi-tôt fait que dit : Raton avec sa patte,
D'une maniére délicate,
Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un maron, puis deux, & puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens : Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la plûpart de ces Princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roi.



FABLE XVIII.

Le Milan & le Rossignol.

Après que le (1) Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfans du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur.
Le (2) héraut du printemps lui demande la vie:
Aussi-bien que manger en qui n'a que le son?
Ecoutez plutôt ma chanson:
Je vous raconterai Térée & son envie.
Qui, (3) Térée? est-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira: mon chant plait à chacun.
Le Milan alors lui replique:
Vraiment nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique?
J'en parle bien aux rois. Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles:
Pour un Milan, il s'en rira:
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(1) Gros oiseau de proie.
(2) Parce qu'il l'annonce par son chant.
(3) Mari de Progné, sœur de Philomèle. Celle-ci fut changée en Rossignol, Progné en Hirondelle, & Térée en Hupe.

FABLE XIX.

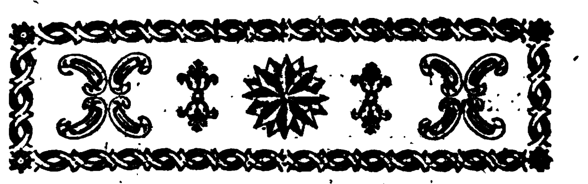
Le Berger & son Troupeau.

Quoi toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille;
Et m'ont laissé ravir notre pauvre robin;
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma musette il entendoit le son:
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre,
Et rendu de robin la mémoire célebre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un (1) terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva un nouvel encombre.
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

(1) Espéce de Statue qu'on met dans les jardins.

Haranguez de méchans soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais au moindre danger adieu tout leur courage ;
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuviéme Livre.



LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats, le Renard & l'Oeuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris je vous louërois, il n'est que trop aisé;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur,
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur;
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris: vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point;

Propos, agréables commerces,
Où le hazard fournit cent matiéres diverses :
Jusques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde & sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon : Je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre, où Flore épand ses biens :
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie
Subtile, engageante & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouï parler ? Ils disent donc
Que la Bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La premiére y meut la seconde,
Une troisiéme suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté.
L'animal se sent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,

Ou quelqu'autre de ces états :
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? une montre. Et nous ? c'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfans du Créateur,
J'ai le don de penser, & je sçais que je pense.
Or vous sçavez, Iris, de certaine science,
Que quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, & soutient nettement,
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts,
A confondre & brouiller la voie ;
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,
En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnemens pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent stratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort ;
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ses petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le chaſſeur, & le chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille;
Et puis quand le chaſſeur croit que ſon chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la ſuit.

Non loin du nord il eſt un monde,
Où l'on ſçait que les habitans
Vivent, ainſi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains: car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice réſiſte, & dure en ſon entier;
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier:
Chaque caſtor agit: commune en eſt la tâche:
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.

La République de Platon,
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſçavent en hyver élever leurs maiſons,
Paſſent les étangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſçavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à préſent tout leur ſçavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord en sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman:
C'est le roi Polonois, jamais un roi ne ment.
Il dit donc que sur sa frontiére
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:
Le sang qui se transmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiére.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siécle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuse & maudite science,
Fille du styx, & mere des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homére. Ah, s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le (1) rival d'Epicure!
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement.

(1) Descartes.

La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent :
Tout obéït dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même ;
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est-là le point : je vois l'outil
Obéïr à la main ; mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux, & leur course rapide ?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :
L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante respire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le diné suffisoit à gens de cette espéce :
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.
Pleins d'appétit & d'alégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part ;
Quand un quidam parut, C'étoit maître renard :
Rencontre incommode & fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf ? le bien empaqueter,
Puis

Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le trainer,
C'étoit chose impossible autant que hazardeuse.
Nécessité, l'ingénieuse,
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfans.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison, selon notre maniére,
Mais beaucoup plus aussi qu'un (1) aveugle ressort.
Je (2) subtiliserois un morceau de matiére,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
(3) Quintessence d'atôme, (4) extrait de la lumiére,
Je ne sçais quoi plus vif, & plus mobile encor
Que le feu: car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, & sort-il pas de l'or

(1) Tel que Descartes *l'attribue* à tous les Animaux differens de l'Homme.

(2) Je le supposerois, je l'imaginerois composé de parties extrêmement subtiles. *Pour sçavoir ce que l'esprit humain peut inférer de cette supposition*, voyez la Note (5).

(3) Dont les parties seroient de beaucoup plus petites que le plus petit atôme.

(4) Et plus subtiles que les parties qui composent la lumiére.

Des entrailles du plomb ? Je rendrois (5) mo ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre (6) argument
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort :
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous som mes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre ame, entre nous & les ange
Commune en un certain dégré ;
Et ce trésor à part créé,
Suivroit parmi les airs les célestes (7) phalanges
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé :
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiére :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténébres de la matiére,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & grossiére.

(5) Mais cet Ouvrage n'étant toujours que pure M tiere, on aura beau donner à cette Matiére des parti mille & mille fois plus subtiles & plus mobiles que ce les du Feu & de la Lumiére, nul Philosophe, assez s tére pour n'affirmer que ce qu'il comprend veritabl ment, ne pourra jamais nous faire comprendre, ni con prendre lui-même, qu'à force de subtiliser la Matiére & d'augmenter l'activité de ses parties, on puisse *rendre capable de sentir & de juger :* & c'est aussi ce qu ne se croira jamais en droit d'affirmer, quoiqu'en puis dire des Philosophes d'un autre caractére.

(6) Raisonnement.

(7) Les Esprits bienheureux.

FABLE II.

L'Homme & la Couleuvre.

Un homme vit une Couleuvre:
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers,
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme, on pourroit aisément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fut-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchans,
C'est être sot; meurs donc: ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put: s'il faloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons: jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les: ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:
Selon ces loix condamne-moi:
Mais trouve bon qu'avec franchise,
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le Serpent, c'est l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit: tes raisons sont frivoles:

Je pourrois décider, car ce droit m'appartient:
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.
Une Vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas est proposé, c'étoit chose facile.
Faloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années:
Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées:
Tout n'est que pour lui seul: mon lait & mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines:
Même j'ai rétabli sa santé que les ans
Avoient altérée; & mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe: s'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; & si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il sçu jamais pousser si loin
L'ingratitude? adieu. J'ai dit ce que je pense.
L'Homme tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent: faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents:
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans,
Pour nous seuls, il portoit les soins les plus pesans,
Parcourant, sans cesser, ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux:
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré: puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
(1) Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux.

(1) L'égorgeoient, pour apaiser les Dieux par son sang.

Ainsi parla le Bœuf. L'Homme dit : faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le recuse aussi. L'Arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sçût faire :
Il courboit sous les fruits : cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit-là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;
L'ombre, l'été, l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne (2) l'émondoit-on sans prendre la (3) coignée ?
De son tempérament il eût encore vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du sac & du Serpent aussi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense : ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupédes & gens,
Et Serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin ; ou bien se taire.

(2) En couper les branches inutiles.
(3) Pour l'abattre tout-à-fait.

FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

Une Tortue étoit, à la (1) tête légere,
Qui lasse de son trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere:
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la commere
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire:
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en (2) Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
(3) Ulisse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulisse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine,
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton:
Serrez bien, dirent-ils: gardez de lâcher prise:
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller, en cette guise,
L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre Oison.
Miracle, crioit-on: venez voir dans les nues
Passer la reine des Tortues.

(1) Folle, imprudente.
(2) Une des quatre parties du Monde.
(3) Héros Grec, qui fut engagé dans de longs voyages après la prise de Troye.

La reine! vraiment oui; je la suis en effet:
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans rien dire autre chose;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle créve aux pieds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, & sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage:
Ce sont enfans tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poissons & le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un (1) Cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension:
Sa cuisine alloit bien: mais lorsque le long âge
Eut (2) glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? le besoin, docteur en stratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.

(1) Gros Oiseau qui se nourrit de poissons.
(2) Lui eût ôté les forces nécessaires pour aller à la pêche lui-même.

Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple; il faut qu'il périsse:
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas: grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on député
A l'oiseau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? quel est votre garant?
Etes-vous sûr de cette affaire?
N'y sçavez-vous remede? & qu'est-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?
N'en soyez point en soin: je vous porterai tous
L'un après l'autre en ma retraite.
Nul, que Dieu seul & moi, n'en connoît les chemins:
Il n'est demeure plus secrette.
Un vivier que nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre, fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu; puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange? homme ou loup, toute panse
Me paroit une à cet égard:
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

FABLE V.

L'Enfouisseur & son Compere.

Un (1) Pince-maille avoit tant amassé,
Qu'il ne sçavoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarassé
Dans le choix d'un dépositaire:
Car il en vouloit un; & voici sa raison.
L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altére,
Si je le laisse à la maison:
Moi-même, de mon bien je serai le larron.
Le larron? quoi jouir, c'est se voler soi-même!
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon:
Le bien, n'est bien qu'entant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre, & prenant son compere,
Celui-ci l'aide: ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or;
Il ne trouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vite
Lui dire: apprêtez vous; car il me reste encor
Quelques deniers: je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place

(1) Un Avare outré.

L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas mal-aisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup & les Bergers.

Un Loup rempli (1) d'humanité,
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il, & de qui ? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :

(1) De douceur, d'affection pour les Animaux de toute espèce. Les hommes, bien éloignés d'avoir cette humanité-là, ne paroissent pas même respecter, ou plutôt connoître une autre sorte d'humanité qui ne concerne que les animaux de leur espèce. Comme elle est la base de toute véritable société, & de toute bonne Religion, & qu'elle n'oblige les hommes qu'à ne point maltraiter les autres hommes, qu'à leur rendre à tous les mêmes services, à avoir pour eux les mêmes égards qu'en pareil cas chaque homme se croit en droit d'exiger des autres hommes, il semble que la pratique de cette vertu leur devroit être aussi naturelle que la respiration. Mais la maniere dont ils se traitent les uns les autres, montrent évidemment, qu'en général, l'Homme n'a guère plus d'humanité pour les autres hommes, qu'eut pour les Brebis de son voisinage le Loup dont parle ici La Fontaine.

Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte.
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
C'est par-là que de Loups l'Angleterre est déserte:
On y mit notre tête à prix.
Il n'est (2) hobereau qui ne fasse
Contre nous (3) tels bans publier:
Il n'est marmot osant crier,
Que du Loup aussi-tôt sa mere ne menace.
Le tout pour un ane rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie.
Et bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie,
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeans un agneau cuit en broche,
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissans, eux & leurs chiens;
Et moi Loup, j'en ferai scrupule?
Non, par tous les Dieux, non: je serois ridicule.
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; & nous les reduirons
Aux mets de (4) l'âge d'or, autant que nous pourrons?

(2) Vieux mot qu'on n'employe qu'ironiquement pour désigner un petit Gentilhomme de campagne.

(3) Déclaration faite à cri public, par laquelle on promet récompense à qui tuera un Loup, &c.

(4) Des premiers temps, où les hommes vivoient de glan & de légumes.

Ils n'auront ni croc, ni marmite?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en hermite?

FABLE VII.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter, qui sçus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer (1) Pallas, jadis mon ennemie,
Entens ma plainte une fois en ta vie.
(2) Progné me vient enlever les morceaux:
Caracolant, frisant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire: & mon rézeau
En feroit plein sans ce maudit oiseau:
Je l'ai tissu de matiére assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissiére,
Et qui lors étant filandiére,
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La Sœur de (3) Philomele, attentive à sa proie:
Malgré le bestion (4) happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,

(1) Déesse, fille de Jupiter, qui changea Aragne en Araignée.

(2) Princesse, qui fut changée en Hirondelle.

(3) Autre Princesse, changée en Rossignol.

(4) . . . . *Ipsasque volantes*
Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.
Virg. Geor. L. IV. vers. 16, 17.

On ne peut guère douter que La Fontaine n'ait eu dessein d'imiter ce dernier vers de Virgile.

D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête & les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle en passant emporta toile & tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant, & le fort sont assis
A (5) la premiére; & les petits
Mangent leur reste à la seconde.

(5) La mieux servie.

FABLE VIII.

La Perdrix & les Coqs.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galans,
Toujours en noise & turbulens,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son sexe & l'hospitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté:
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort souvent en furie,
Pour la dame étrangere ayant peu de respect,
Lui donnoit souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée:
Mais si-tôt qu'elle eut vû cette troupe enragée,
S'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle:
Ne les accusons point; plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modelle

N'a pas formé tous les esprits.
Il est des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maitre de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des (1) tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les ailes:
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

(1) Filets dont on se sert pour prendre les Perdrix, dans le temps qu'elles sont arrêtées par un Chien.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres Chiens oserai-je paroître?
O rois des animaux, ou plutôt leur tyrans!
Qui vous feroit choses pareilles?
Ainsi crioit Moufflar, jeune dogue; & les gens
Peu touchés de ses cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Moufflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup: car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée:
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit de peur d'esclandre :
Témoin maître Mouflar armé d'un (1) gorgerin,
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût sçu par où le prendre.

(1) Quelque sens qu'on donne au mot de *Gorgerin* dans les Dictionnaires, il ne peut signifier ici qu'un gros colier hérissé de pointes de fer, qui sert à défendre le Chien contre les attaques du Loup.

FABLE X.

Le Berger & le Roi.

Deux démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœurs qui ne leur sacrifie.
Si vous demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour ; & l'autre, ambition.
Cette derniére étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du (1) bon temps, non du siécle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, raportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très-notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais Juge souverain.
Voilà notre Berger la (2) balance à la main.

(1) Du vieux temps, qui étoit meilleur que le présent.
(2) C'est le symbole de la Justice.

Quoiqu'il n'eut guére vû d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
Il avoit du bon sens : le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'hermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillai-je, n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous favori ! vous grand ! défiez-vous des rois :
Leur faveur est glissante, on s'y trompe ; & le pire,
C'est qu'il en coute cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit ;
Et notre hermite poursuivit :
Voyez combien déjà la Cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un serpent engourdi de froid,
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet.
Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse avanture,
Quand un passant cria : que tenez-vous ? ô dieux !
Jettez cet animal traître & pernicieux, (dis-je :
Ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent, vous.
A me tant tourmenter, quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bien-tôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
Eh ? que me sçauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le prophéte hermite.
Il en vint en effet : l'hermite n'eut pas tort.
Mainte (3) peste de cour fit tant par maint ressort,

(3) Les envieux & medisans.

Que la candeur du Juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs & gens (4) grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince vouloit voir ses richesses immenses,
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du désert & de la pauvreté:
C'étoit-là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix:
Un grand coffre en est plein, fermé de dix Serrures,
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiére, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors! ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
Je vous reprens: sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortiroit d'un songe.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.
J'avois prévû ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complû: mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

(4) Opprimés, condamnés injustement par ses Décisions.

FABLE XI.

Les Poissons & le Berger qui joue de la flute.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix & d'une musette
Capables de toucher les morts,

Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit :
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : citoyens de cette onde,
Laissez votre (1) nayade en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle ;
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques-uns l'appat seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ces paroles miellées,
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.

O vous ! pasteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout ;
Il y faut une autre maniere :
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

(1) Espèce de Nymphe qui séjourne dans les eaux, selon les Poëtes.

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi & son Fils.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient:
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient;
Nourris ensemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'Enfant étoit prince, & son Pere monarque.
Par le tempérament que lui donna la (1) parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi-mort & trainant l'aîle,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & se désespere;

(1) Qui, au dire des Poëtes, préside à la naissance des hommes, & détermine leurs inclinations durant tout le cours de leur vie.

Le tout en vain : ses cris sont superflus :
L'oiseau parleur est déjà dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque,
Son pere s'en va fondre & lui crêve les yeux.
Il se sauve aussi-tôt, & choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille :
Le roi lui-même y court, & dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
Mon fils ! non : c'est le sort qui du coup est l'auteur.
La parque avoit écrit de tout temps en son livre,
Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit : sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allegues le sort : prétens-tu par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence, ou bien que le destin
Régle les affaires du monde,
Il est écrit (2) là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine & de fureur. Je sçais que la vengeance
Est un (3) morceau de roi, car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense :
Je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main & tes yeux.

(2) Dans le Ciel.

(3) Comme pour les dieux qui se sont réservés la vengeance.

Sire roi, mon ami, va t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour:
L'abſence eſt auſſi-bien un remède à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne & l'Ours.

Mere Lionne avoit perdu ſon (1) fan:
Un chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ours enfin lui dit: ma commere,
Un mot ſans plus: tous les enfans
Qui ſont paſſés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres ſe ſont tues,
Que ne vous taiſez-vous auſſi?
Moi me taire? moi malheureuſe!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
Hélas! c'eſt le deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tous temps en la bouche de tous.

Miſérables humains, ceci s'adreſſe à vous.
Je n'entens réſonner que des plaintes frivoles.

(1) Son Petit.

Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considere (2) Hécube, il rendra grace aux dieux.

(1) Femme du Roi Priam, reduite en esclavage après avoir vu mettre à mort son mari, & la plûpart de ses enfans, &c.

FABLE XIV.

Les deux Avanturiers & le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses travaux.
Ce dieu n'a guére de rivaux:
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux (1) Talismans
Firent chercher fortune au pays des (2) romans.
Il voyageoit de compagnie:
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau:
Seigneur Avanturier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vû nul (3) Chevalier errant,
Tu n'as qu'à passer ce torrent,

(1) Certaines figures gravées ou taillées sur quelque pierre ou métail avec plusieurs vaines observations sur les caractéres & les dispositions des corps célestes: auxquelles figures les Charlatans attribuent des vertus merveilleuses.

(2) Histoire de pure invention, dont la plûpart sont composées de faits arrivés dans des lieux tout aussi chimériques que ces faits. Telle est l'avanture qui fait le sujet de cette Fable.

(3) Qui court de contrée en contrée pour chercher les Avantures.

Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au sommet de ce mont
Qui menace les cieux de son superbe front.
L'un des deux Chevaliers (4) saigna du nez. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, & supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art & de guise,
Qu'on le pourra peut-être porter quatre pas:
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où l'honneur d'une telle avanture?
On nous veut attraper dedans cette écriture:
Ce sera quelque enigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le Raisonneur parti, l'Avanturier se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; & selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, & puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussi-tôt jetté.
Le peuple aussi-tôt sort en armes.
Tout autre Avanturier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, & mourir en héros,
Il fut étonné de voir cette cohorte,
Le proclamer monarque au-lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort,

(4) Fut rebuté d'une telle entreprise.

(5) Sixte en difoit autant quand on le fit faint pére,
(Seroit-ce bien une mifere
Que d'être pape, ou d'être roi?)
On reconnut bien-tôt fon peu de bonne foi.

Fortune aveugle fuit aveugle hardieffe.
Le fage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la fageffe
D'envifager le fait, & fans la confulter.

(5) Cinquiéme du nom, quand il fut élu Pape.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A Mr. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me fuis fouvent dit, voyant de quelle forte
L'homme agit, & qu'il fe comporte
En mille occafions comme les animaux:
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que fes fujets; & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une maffe où puifent les (1) efprits,
J'entens les efprits corps, & paîtris de matiére.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affut, foit (2) lorsque la lumiére

(1) Qui font dans le fang.
(2) Un peu avant la nuit,

Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour,
Soit lorſque le ſoleil rentre dans ſa cariére,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelque bois ſur un arbre je grimpe;
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſoit guéres.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des Lapins, qui ſur la bruyére,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoit, & de thim parfumoit leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſûreté
Dans la ſouteraine cité:
Mais le danger s'oublie; & cette peur ſi grande
S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Diſperſés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une choſe commune.

Quand des chiens étrangers paſſent par quelque endroit
Qui n'eſt pas de leur détroit,
Je laiſſe à penſer quelle fête!
Les chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces paſſans
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, & de gloire,
Aux gouverneurs d'Etats, à certains courtiſans,

A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jetter sur sa peau.
La coquette & l'auteur sont de ce caractere:
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du (3) gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours.
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste, & la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps & des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers;
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

(3) Un bien qui est à partager entre plusieurs.



FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le fils de Roi.

Quatre (1) chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un (2) Pâtre, un Fils de Roi,
Réduits au sort de (3) Belisaire,
Demandoient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misere.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée
De leur avanture passée,
Chacun fit de son mieux, & s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler! ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit & de la raison;

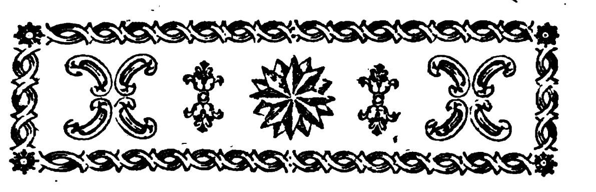
(1) Engagés dans de longs voyages par mer.
(2) Un Païsan qui méne paître les Bestiaux.
(3) Belisaire étoit un grand Capitaine, qui ayant commandé les Armées de l'Empereur Justinien, & perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

Et que de tout berger comme de tout mouton,
Les connoiſſances ſoient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, ſçavoit l'Arithmétique.
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enſeignerai la politique,
Reprit le Fils de Roi. Le Noble pourſuivit,
Moi, je ſçai le (4) blaſon, j'en veux tenir école;
Comme ſi devers l'Inde on eût eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit: amis, vous parlez bien: mais quoi?
Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous par votre foi?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt, ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites-moi, le ſouper d'aujourd'hui?
Avant tout autre c'eſt celui
Dont il s'agit: votre ſcience
Eſt courte là-deſſus: ma main y ſuppléra.
A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois: il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette avanture,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours;
Et grace aux dons de la nature,
La main eſt le plus ſûr & le plus prompt ſecours.

(4) La Science des Armoiries.

Fin du dixième Livre.



LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

(1) SULTAN Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte (2) aubaine
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il nâquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre les grands il se pratique;
Le sultan fit venir son (3) visir le renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, (4) Lionceau mon voisin:
Son pere est mort, que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,

(1) Riche & puissant Seigneur.
(2) Confiscation, certain droit de Seigneur,
(3) Ministre d'un grand Prince d'Orient, tel que le Turc, le Persan, le Grand Mogol.
(4) Jeune Lion.

Et devra beaucoup au deſtin,
S'il garde ce qu'il a ſans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête,
Tels orphelins, ſeigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui ſoit crue, & qu'il ſoit en état de nous nuire:
N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ai fait ſon horoſcope: il croîtra pour la guerre.
Ce ſera le meilleur Lion,
Pour ſes amis, qui ſoit ſur terre;
Tachez donc d'en être, ſinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le ſultan dormoit lors; & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, bêtes, gens: tant qu'enfin
Le Lionceau devient vrai Lion. Le (5) *tocſin*
Sonne auſſi-tôt ſur lui: l'alarme ſe promene
De toutes parts, & le viſir
Conſulté là-deſſus, dit avec un ſoupir:
Pourquoi l'irritez-vous? la choſe eſt ſans reméde.
En vain nous appelons mille gens à notre aide.
Plus ils ſont, plus ils coûtent, & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaiſez le Lion: ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliés vivant ſur notre bien.
Le Lion en a trois, qui ne lui coûtent rien,
Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jettez-lui promptement ſous la griffe un mouton;
S'il n'en eſt pas content, jettez-en davantage:
Joignez-y quelque bœuf: choiſiſſez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage:
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas:
Il en prit mal; & force états
Voiſins du ſultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.

(5) Cloche qu'on frape à coups preſſés, pour avertir le peuple de prendre les armes à l'aproche de l'ennemi.

Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR (1) LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'âme toute divine.
(2) L'enfance n'aime rien: celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En lui, l'amour & la raison
Devancerent le temps, dont les aîles légeres
N'aménent que trop tôt, hélas! chaque saison.
(3) Flore aux regards rians, aux charmantes maniéres,
Toucha d'abord le cœur du jeune (4) Olympien,
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats & remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.

(1) Fils légitimé de Louis XIV. Roi de France.
(2) Les enfans ne s'attachent à rien pour l'ordinaire.
(3) Déesse des fleurs, jeune & brillante.
(4) Parce que Jupiter est maître des Cieux ou de l'Olympe.

Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, & d'autres dons des cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il sembloit qu'il n'agît que par (5) réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, & dit : j'ai sçu conduire
Seul & sans compagnon jusqu'ici l'univers :
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vue.
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sçache tout. Le Maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour sçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'*esprit*.
Je veux, dit le (6) dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, & grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs;
Comme hydres renaissans sans cesse dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui ménent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au (7) Dieu de Cythere,
Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raison ; de quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?

(5) Le souvenir du passé, selon les principes de Platon, qui supposoit que les ames avoient existé long-tems avant que de venir animer nos corps sur la terre.
(6) Mars.
(7) L'Amour.

FABLE III.

Le Fermier, le Chien, & le Renard.

Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à tout heure
Les poules d'un fermier : & quoique des plus fins,
Il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie,
Ses chapons, sa poulaille : il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de Renard ? Je jure les puissances
De l'olympe & du styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur les vengeances,
Il choisit une nuit libérale en (1) pavots.
Chacun étoit plongé dans un profond repos :
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.

(1) Les Pavots assoupissent & font dormir.

Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté,
Parurent avec (2) l'aube: on vit un étalage
De corps sanglans, & de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un spectacle pareil
Apollon irrité contre le fier (3) Atride,
Joncha son camp de morts: on vit presque détruit
(4) L'ost des Grecs; & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente,
(5) Ajax à l'ame impatiente,
De moutons & de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent (6) Ulysse,
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien: c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage?
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plutôt fait.
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce chien parloit très-à-propos:
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître,

(2) Au point du jour.
(3) Agamemnon, fils d'Atrée.
(4) Le Camp des Grecs, vieux mot.
(5) Prince Grec, qui se distingua par une valeur extraordinaire au siége de Troie.
(6) Autre Prince Grec, qui entra en débat contre Ajax pour les Armes d'Achille.

Mais n'étant que d'un ſimple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous ſangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'eſt erreur.
Couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par (7) procureur.

(7) Par le moyen d'une autre perſonne.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain (1) Mogol vit en ſonge un (2) viſir,
Aux champs (3) Elyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même ſongeur vit en une autre contrée
Un hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire.
(4) Minos en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtère,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interpréte lui dit : ne vous étonnez point,
Votre ſonge a du ſens ; & ſi j'ai ſur ce point

(1) Habitant d'un Royaume des Indes, ainſi nommé.
(2) Un grand Miniſtre.
(3) Séjour des bienheureux aux Enfers.
(4) Le grand Juge des morts.

Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour
Ce visir quelquefois cherchoit la (5) solitude;
Cet hermite aux visirs alloit faire sa (6) cour.

Si j'osois ajoûter au mot de l'interpréte,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrete,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera sous vos sombres asyles!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours & des villes
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, & mourrai sans remords.

(5) Se retiroit en particulier pour penser à son salut.
(6) Quittoit la solitude par ambition.



FABLE V.

Le Lion, le Singe, & les deux Anes.

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe (1) maître ès arts chez la gent animale.
La premiére leçon que donna le régent,
Fut celle-ci : grand roi, pour régner ſagement,
Il faut que tout prince préfere
Le zèle de l'état à certain mouvement,
Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'eſt le pere,
C'eſt l'auteur de tous les défauts,
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite,
Qu'on en vienne à bout dans un jour :
C'eſt beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoi
De ridicule ni d'injuſte.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un & de l'autre.
Toute eſpece, dit le docteur,
(Et je commence par la nôtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils ; car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoi-même.

(1) Docteur, qui eſt ou doit être capable d'enſeigner les autres.

La lune au fond d'un puits: (3) l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux ſeaux alternativement
Puiſoient le liquide élément.
Notre Renard, preſſé par une faim (4) canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſeau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'èrreur, mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine:
Car comment remonter, ſi quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et ſuccédant à ſa miſere
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'aucun vint au puits:
Le temps qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
Echancré, ſelon l'ordinaire,
(5) De l'aſtre au fond d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit déſeſpéré.
Compere Loup, le goſier altéré,
Paſſe par-là: l'autre dit: camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'eſt un fromage exquis. Le dieu (6) Faune l'a fait;
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets,
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſeau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajuſtât l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire.

(3) La forme ronde de la Lune dans l'eau.

(4) Très-grande faim, à laquelle ſont ſujets les chiens, & bien d'autres animaux.

(5) Vers très-figuré, qui ſignifie que la Lune commençant à décroitre, ne paroiſſoit plus ronde.

(6) Dieu des Troupeaux.

Il descend, & son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.
Ne nous en moquons point: nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement:
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint & ce qu'il désire.

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis, l'erreur du (1) souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon (2) Socrate, Esope, & certain Paysan
Des rives du (3) Danube, homme dont (4) Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en racourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lévre;
Portoit (5) sayon de poil de chévre,

(1) Qui charmé de l'air doucereux du Chat, fut sur le point de s'aller livrer entre ses pattes. *Liv. VI. Fab. 5.*
(2) Le plus sage des Philosophes, & le plus moral, mais d'un extérieur à peu près aussi disgracié que celui qu'on donne communément à Esope.
(3) Grand fleuve d'Allemagne.
(4) Sage Empereur Romain du second siècle.
(5) Sorte d'habit grossier.

Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube ; il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
Le député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous, Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal & toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous que punit la romaine avarice,
Rome est, par nos (6) forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque *jour*
Ne transporte chez vous les pleurs & la misere,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévere,
Il ne vous fasse, en sa colere,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux (7) Germains ?
Ils ont l'adresse & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puissance,
Et sçauroient en user sans inhumanité.

(6) Le mal que nous avons fait aux autres, est puni par celui qu'ils nous font.
(7) Les Allemands.

Celle que vos (8) Préteurs ont ſur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos autels,
Elle-même en eſt offenſée:
Car ſçachez que les immortels
Ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs temples,
D'avarice qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre & le travail de l'homme
Font, pour les aſſouvir, des efforts ſuperflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laiſſons nos cheres compagnes:
Nous ne converſons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous ſouhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la moleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice:
C'eſt tout ce que j'ai vû dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de préſent à faire?
Point de pourpre à donner? c'eſt envain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix: encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots, il ſe couche, & chacun étonné,
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence

(8) Gouverneurs Romains en Allemagne.

Du Sauvage ainsi prosterné.
On le créa (9) Patrice; & ce fut la vengence
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs: & par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modele aux parleurs à venir.
On ne sçut pas long-tems à Rome
Cette éloquence entretenir.

(9) Sénateur.

FABLE VIII.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

Un (1) Octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois (2) Jouvenceaux enfans du voisinage;
Assurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un (3) patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir & les vastes pensées:
Tout céla ne convient qu'à nous.

(1) Un homme de quatre-vingts ans.

(2) Par le titre de cette Fable, La Fontaine fait entendre à tous ses Lecteurs ce que c'est que *Jouvenceau*, terme, qui bien qu'exclu du stile sublime, est d'ailleurs assez connu & fort bon François.

(3) Tels que ceux dont il est parlé dans l'Histoire Sainte.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des parques blêmes
De vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous (4) des clartés de la voute azurée
Doit jouir le dernier? est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arriére-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouïr demain, & quelques jours encore:
Je puis enfin compter l'Aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison: l'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le port allant à (5) l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévû vit ses jours emportés.
Le troisiéme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(4) C'est-à-dire, doit être le dernier à jouïr de la vie.
(5) Une des quatre parties du monde.

FABLE IX.

Les Souris & le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Sçavez-vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille?

Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;
Je le maintiens prodige, & tel que d'une fable
Il a l'air & les traits, encor que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
De l'oiseau (1) qu'Atropos prend pour son interprete.
Dans son tronc caverneux & miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitans,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau (2) mutilé ;
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux Souris le compagnon chassa.
Les premiéres qu'il prit, du logis échapées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; & leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres & grains pour subsister.
Puis qu'un (3) Cartésien s'obstine
A traiter cet Hibou de montre & de machine !
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple (4) mis en mue ?

(1) Celle des trois parques qui donne la mort.
(2) Estropié en lui coupant les jambes.
(3) Disciple de Descartes.
(4) Enfermé pour être engraissé. On apelle *mue* une espèce de cage longue, étroite & obscure, où l'on enferme la volaille pour l'engraisser. Et lorsqu'on nourrit des Chapons, & des Oisons, &c. dans cette cage, on dit qu'on les a mis en mue. Ainsi le Hibou qui vouloit nourrir ses Souris pour les manger quand il en auroit envie se servit du tronc caverneux d'un Pin pour les y *mettre en mue*, dit La Fontaine. L'image est plaisante, & d'une justesse admirable.

Si ce n'eſt pas là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnue.
Voyez que d'argumens il fit!
Quand ce peuple eſt pris, il s'enfuit:
Donc il faut le croquer auſſi-tôt qu'on le happe.
Tout? il eſt impoſſible. Et puis, pour le beſoin
N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir ſoin
De le nourrir ſans qu'il échappe.
Mais comment? otons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Choſe, par les humains, à ſa fin mieux conduite!
Quel autre art de penſer (5) Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils, par votre foi? (*)

(5) Chef d'une ſecte de Philoſophes qu'on nomme Ariſtotéliciens, & Péripatéticiens.

(*) Ceci n'eſt point une Fable; & la choſe, quoique merveilleuſe & presque incroyable, eſt véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou, car je ne prétens pas établir dans les bêtes un progrès de raiſonnement tel que celui-ci: mais ces exagérations ſont permiſes à la poëſie, ſurtout dans la maniére d'écrire dont je me ſers.

---

(1) *EPILOGUE.*

C'eſt ainſi que ma muſe, aux bords d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des dieux
Tout ce que diſent ſous les cieux
Tant d'êtres empruntans la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faiſois ſervir d'acteurs en mon ouvrage;
Car tout parle dans l'univers:
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne ſont dans mes vers,

(1) Concluſion.

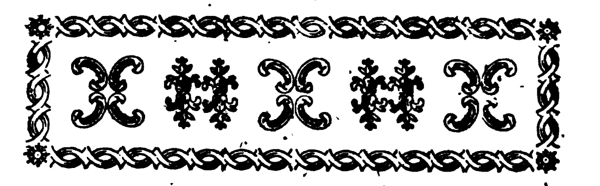
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidéle ;
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modéle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniêre main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entrepriſe :
Donnez mainte leçon que j'ai ſans doute omiſe :
Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
(2) Pendant le doux emploi de ma muſe innocente,
Louïs domte l'Europe ; & d'une main puiſſante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamis formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont-là des ſujets
Vainqueurs du temps & de la parque.

(2) Eſpèce d'imitation de ces beaux Vers de Virgile, qui ſont la conclusion de ſes Georgiques :

Hoc ſuper arvorum cultu, pecorumque canebam
Et ſuper arboribus : Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis oti.

Fin du onziéme Livre.





LIVRE DOUZIEME.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que

(1) Fils du Dauphin, & qui Dauphin ensuite lui-même, mourut âgé de trente ans le 18. Février 1712. Il laissa un Fils, qui successeur de Louïs XIV. est à présent sur le Trône, en 1742. & porte le nom de LOUÏS XV.

la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siécles, aussi-bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucunes des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présens que vous a fait la Nature, & dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les régles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matiére pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'événemens & de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniére d'Histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus: vous voyez mieux

ue moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous ous connoissez maintenant en orateurs & ı poëtes, vous vous connoitrez encore ıieux quelque jour en bons politiques & ı bons généraux d'armée; & vous vous romperez aussi peu au choix des personnes, u'au mérite des actions. Je ne suis pas 'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut ue je me contente de travailler sous vos rdres. L'envie de vous plaire me tiendra ieu d'une imagination que les ans ont affoi-lie. Quand vous souhaiterez quelque fable, ? la trouverai dans ce fonds-là. Je vou-lrois bien que vous y puissiez trouver des ouanges dignes du (1) Monarque qui fait naintenant le destin de tant de peuples & le nations, & qui rend toutes les parties lu monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, & à la paix qui semble se raprocher, & dont il impose les conditions wec toute la modération que peuvent sou-haiter nos ennemis. Je me le figure comme ın conquérant qui veut mettre des bornes à a gloire & à sa puissance, & de qui on ourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a lit d'Alexandre; qu'il va tenir les états le l'univers, en obligeant les ministres de ant de Princes de s'assembler, pour ter-

(1) Louis XIV. son Ayeul.

miner une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles: je les laisse à de meilleures plumes que la mienne; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant & très-fidele Serviteur.

DE LA FONTAINE.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du ſoin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces préſens de ma muſe:
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe.
Mon eſprit diminue; au-lieu qu'à chaque inſtant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des aîles:
(1) Le Héros dont il tient des qualités ſi belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carriére de la gloire.

Quelque Dieu le retient, (c'eſt notre (2) Souverain),
Lui, qu'un mois a rendu maître & vainqueur du rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire:
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais; auſſi-bien les ris & les amours
Ne ſont pas ſoupçonnés d'aimer les longs diſcours.

(1) Louïs Dauphin, fils du Roi Louïs.
(2) Le Roi ſon pere.

De ces sortes de dieux votre cour se compose,
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout:
Le sens & la raison y réglent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonspects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons (3) d'Ulysse, aprés dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvrage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison:
Quelques momens après leur corps & leur visage,
Prennent l'air & les traits d'animaux différens,
Les voilà devenus ours, lions, éléphans;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme;
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa*:
Le seul Ulysse en échappa.
Il sçut se méfier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros & le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture:
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?

(3) Le reste des Soldats qu'il avoit amené au Siége de Troye, & qu'il tâchoit de ramener à Ithaque.

Allez le propoſer de ce pas à la troupe.
Ulysſe y court, & dit : l'empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, penſant rugir,
Je n'ai pas la tête ſi folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe & dent, & mets en piéce qui m'attaque :
Je ſuis roi, deviendrai-je un citadin (4) d'Itaque ?
Tu me rendras, peut-être, encor ſimple Soldat ?
Je ne veux point changer d'état.
Ulysſe, du lion court à l'ours : eh ! mon frere,
Comme te voilà fait : Je t'ai vû ſi joli.
Ah ! vraiment, nous y voici,
Reprit l'ours à ſa maniére ;
Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre ?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en raporte aux yeux d'une ourſe mes amours.
Te déplais-je ? Va-t-en, ſuis ta route & me laisſe :
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me presſe ;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au loup va propoſer l'affaire :
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus :
Camarade, je ſuis confus,
Qu'une jeune & belle bergere
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, & redevien,
Au-lieu de loup, homme de bien.
En eſt-il, dit le loup ? pour moi, je n'en vois guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere :

(4) Petite Iſle où régnoit Ulyſſe.

Toi, qui parles, qu'es-tu ? n'auriez-vous pas sans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage ?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme,
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme;
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même (5) semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au lôs des belles actions,
Ils croyoient s'affranchir, suivant leurs passions;
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure & votre haine.

(5) Proposition.



FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

Un Chat, comtemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes (1) pénates.
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il se fut fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le Passereau moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec:
En sage & discrette personne,
Maître Chat excusoit ses jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit.
Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, & se fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du sage Raton

(1) Etoient dans la même maison.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'insulter ainsi notre ami ;
Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre ?
Non, de par tous les chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger : vraiment, dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvez :
Ce sont des jeux pour vous, & non point pour ma muse :
Elle & ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III.

Du Thésauriseur & du Singe.

Un homme accumuloit. On sçait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats & pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre Avare habitoit un lieu dont (1) Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, selon moi, fort petite,

(1) La mer entouroit sa maison.

Et selon lui fort grande, il entassoit toujours.
Il passoit les nuits & les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche;
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
Un gros Singe plus sage, à mon sens, que son Maitre,
Jettoit quelques doublons toujours par le fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenassée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour Dom-Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sçai bonnement auquel donner le prix.
Dom-Bertrand gagneroit près de certains esprits:
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque (3) noble à la rose,
Eprouvoit son adresse & sa force à jetter
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
Par les humains, sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son Compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même avanture.
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint & maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage.

(2) A la mer.
(3) Espèce de vieille monnoie.

FABLE IV.

Les deux Chévres.

Dès que les Chévres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du paturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces Dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prez, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche.
Deux bélettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant,
Je m'imagine voir, avec Louïs le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans (1) l'isle de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Avanturiéres,
Qui toutes deux étant fort fiéres,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas

(1) Près saint Jean-de-Luz, où la Paix entre Louis XIV. & Philippe IV. fut signée en 1659.

L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'histoire)
L'une, certaine Chévre au mérite sans pair,
Dont (2) Polyphême fit présent à Galathée;
Et l'autre, la Chévre (8) Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune:
Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(2) Fameux Cyclope, amant de la Nymphe Galatée.
(3) Qui fut pour cela placée parmi les Astres.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une Fable qui fût nommée *le Chat & la Souris.*

Pour plaire au jeune Prince à qui la renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la fortune?
Rien ne lui convient mieux; & c'est chose commune

Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi, qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis;
Et qui, des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le Chat de la Souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; & si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joûroit de ma muse
Comme le Chat de la Souris.

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis.
Laissez-moi vivre: une Souris
De ma taille & de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre: attendez quelque temps.
Réservez ce repas à messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit: tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Chat & vieux pardonner? cela n'arrive guéres.
Selon ces loix, descends là-bas,
Meurs, & va-t-en de ce pas
Haranguer les sœurs filandiéres.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le sens moral qui y peut convenir.
La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir:
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins: multitude importune.
Eh! messieurs, laissez-moi mourir:
Permettez qu'en forme commune,
La parque m'expédie, & finissez vos pleurs.
Point du tout: les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquitterent;
Quand il plut à Dieu s'en allerent:
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire:
D'un mal, il tomba dans un pire;
Et se vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard.

Le Buisson, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
Il avoient des comptoirs, des facteurs, des agens,
Non moins soigneux qu'intelligens,
Des registres exacts de mise & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magasins,
Qui du (1) Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point.
Le plus petit marchand est sçavant sur ce point:
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient soufferte,
Ne put se réparer: le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le (2) bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse,

(1) C'est à-dire, au fond des eaux. Tartare, l'un des noms dont les Poëtes se servent pour désigner les Enfers.

(2) Qu'autrefois les Banqueroutiers étoient obligés de porter.

Et le fort principal, & les gros intérêts,
Et les fergens, & les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiffon accrochoit les paffans à tous coups :
Meffieurs, leur difoit-il, de grace apprenez-nous
En quel lieu font les marchandifes
Que certains gouffres nous ont prifes ?
Le Plongeon, fous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oifeau Chauve-Souris n'ofoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure :
Suivi des fergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eft ni Souris-chauve,
Ni Buiffon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais fimple grand feigneur, qui tous les jours fe fauve
Par un efcalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

La difcorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déeffe a plus d'un tributaire.
Commençons par les Elémens :
Vous ferez étonné de voir qu'à tous momens
Ils feront apointés contraire.

Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme folemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme coufins :
Cette union fi douce, & presque fraternelle,
Edifioit tous les voifins.
Enfin elle ceffa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas
Aux paffe-droits qu'avoit une Chienne en géfine ;
Quoiqu'il en foit, cet altercas
Mit en combuftion la falle & la cuifine :
Chacun fe déclara pour fon Chat, pour fon Chien.
On fit un réglement dont les Chats fe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat difoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux Arrêts. En vain ils les chercherent,
Dans un coin où d'abord leurs agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, fubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main-baffe.
Le Maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit fous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait fon oppofé : c'eft la loi de la Nature.
D'en chercher la raifon, ce font foins fuperflus.

Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſçais pas plus.
Ce que je ſçais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient, ſur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à ſoixante ans
(1) Renvoyer chez les Barbaçoles.

(1) Comme de petits enfans, qui, toujours prêts à s'emporter & à ſe quereller fort ſérieuſement pour de pures bagatelles, doivent être corrigés de cette humeur *vicieuſe* par leurs Maîtres, que La Fontaine nomme *Barbacoles*, terme plaiſant & burlesque, emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour déſigner un Maître d'Ecole qui, pour ſe rendre plus vénérable à ſes Ecoliers, porte une longue barbe, *Barbam colit.*

FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

(1) D'où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état?
Tel voudroit bien être ſoldat,
A qui le ſoldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

(1) Légere imitation du commencement de la premiére Satire d'Horace.

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam ſibi ſortem,
Seu ratio dederit, ſeu Fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diverſa ſequentes?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans,
Un (2) Prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps.
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés,
Ne sont en l'ouvrage du poëte,
Ni tous, ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complette.

De la chanter sur la Musette
C'est mon talent; mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la Trompette.

Je ne suis pas un grand Prophete,
Cependant je l s dans les cieux,
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres;
Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laissant à part tous ces mysterés,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le Renard dit au Loup: notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets:
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chére avec moins de hasard.
J'approche des maisons: tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, camarade, de grace:
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup: il m'est mort un mien frere,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit: voici comme il faut faire,

(2) Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard ayant mis sa peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien :
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
(3) Patrocle mit l'allarme au camp & dans la ville:
Meres, brus & vieillards au temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups:
Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village.
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussi-tôt droit au coq s'en alla,
Jettant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer, est une illusion.
L'on reprend sa premiére trace
A la premiére occasion.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue & la morale.

(3) Prince Grec, ami d'Achille. Il fut tué & dépouillé des Armes d'Achille par Hector.

Caquet bon bec ma mie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Redisseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux ;
Quoiqu'ainsi que la Pie, il faille dans ces lieux
Porter (2) habit de deux Paroisses.

(2) Etre toujours prêts à jouer divers personnages, directement opposés.

FABLE XII.

Le Roi, le Milan, & le Chasseur.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sçait que le courroux
S'éteint en votre cœur si-tôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par-là moins Héros que vous.

Ce

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes.
L'univers leur sçait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sçais qu'on vous attend dans le palais des dieux:
Un siécle de séjour ici doit vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siécle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la (1) Princesse & vous, n'en méritez pas moins;
J'en prends ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présens,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON, de son esprit ses graces assaisonne.
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sçait se faire estimer,
A ce qui sçait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie;
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur,
D'en faire au Prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'Oiseau par le Chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa Majesté.

(1) Fille légitimée de Louïs XIV. mariée en 168[illegible]

Quoi, ſur le nez du Roi? du Roi même en perſonne?
Il n'avoit donc alors ni ſceptre ni couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
Le nez royal fut pris pour un nez du commun.
Dire des courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
Le Roi n'éclata point: les cris ſont indécens
A la Majeſté ſouveraine.
L'Oiſeau garda ſon poſte. On ne put ſeulement
Hâter ſon départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & ſe tourmente,
Lui préſente le leurre, & le poing, mais en vain,
On crut que juſqu'au lendemain
Le maudit animal à la ſerre inſolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et ſur le nez ſacré voudroit paſſer la nuit:
Tâcher de l'en tirer irritoit ſon caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit: laiſſez aller
Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils ſe ſont acquités tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui ſçais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du ſupplice.
Et la cour d'admirer. Les courtiſans ravis
Elevent de tels faits, par eux ſi mal ſuivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modele;
Et le Veneur l'échappa belle,
Coupable ſeulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois: étoit-ce un ſi grand mal?

(2) Pilpay fait, près du (3) Gange, arriver l'avanture
Là nulle humaine créature

(2) Auteur indien. *Voyez* ci-deſſus ce que La Fontaine en dit dans un Avertiſſement, page 163.
(3) Grand fleuve des Indes.

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher;
Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, disent-ils, si cet Oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros,
Des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après (4) Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt Milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre maniére.

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de chose singuliére.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'est le *non* (5) *plus ultra* de la fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zele, échauffé s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des présens
Il croyoit sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette
Sauvage encor & tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & courtisans. Qui n'eût ri? quant à moi
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi,

(4) Philosophe, qui a cru que les ames passoient dans les corps de différens animaux.
(5) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

Je ne l'ose aſſurer : mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'oſoit rire :
C'eſt le plaiſir des dieux. Malgré ſon noir ſourci,
Jupiter, & le peuple immortel rit auſſi.
Il en fit des éclats, à ce que dit (6) l'hiſtoire,
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple immortel ſe montrât ſage ou non,
J'ai changé mon ſujet avec juſte raiſon;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chaſſeur l'aventure fatale
Enſeigné de nouveau? L'on a vû de tout temps
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.

(6) *Homére* dans l'Iliade Liv. I. où ce Poëte dit que les Dieux éclatèrent d'*un ris inextinguible*, ce qui paroit peu digne de leur caractère, comme La Fontaine l'inſinue aſſez ouvertement.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, & le Hériſſon.

Aux traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil & matois,
Bleſſé par des chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce (1) paraſite ailé
Que nous avons Mouche appellé.
Il accuſoit les dieux, & trouvoit fort étrange
Que le ſort à tel point le voulut affliger,
Et le fit aux Mouches manger.
Quoi! ſe jetter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?

(1) Celui qui fait métier d'aller impudemment manger où il n'eſt pas appellé.

Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queue? eſt-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu ſur le commun?
Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre: ami, ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls: une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci ſont courtiſans, ceux-là ſont magiſtrats:
Ariſtote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur-tout aux pays où nous ſommes.
(2) Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.

(2) On fait un conte qui vrai ou faux, peut ſervir également à illuſtrer cette ancienne Fable. Un riche Financier, qui s'étoit engraiſſé des malheurs de la France, ſous le régne de Louïs XIV. ſe trouvant un jour à la campagne, comme il ſe promenoit dans ſes jardins délicieux, ordre lui vint de ſe démettre de ſon Emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçoit. *J'en ſuis fâché: car après avoir fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.*



FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

Tout eſt myſtère dans l'Amour,
Ses fléches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette ſcience.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniére
Comment l'Aveugle que voici,
(C'eſt un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiére:
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien;
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour enſemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint: l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le conſeil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il ſuffit pour juger de ſes cris:
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, & (1) Néméſis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle repréſenta l'énormité du cas.
Son fils, ſans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande.

(1) La Déeſſe de la Juſtice vengereſſe.

Le dommage devoit être auffi réparé.
Quand on eut bien confidéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le réfultat enfin de la fuprême cour
Fut de condamner la Folie
A fervir de guide à l'Amour.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat.

(1) A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art (2) qu'ont les dieux inventé,
Et fur le nom de la Divinité
Que dans ce temple on auroit adorée :
Sur le portail j'aurois ces mots écrits ;
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS,
Non celle-là qu'a Junon à fes gages ;
Car Junon même, & le maître des dieux,
Serviroient l'autre, & feroient glorieux
Du feul honneur de porter fes meffages.
L'apothéofe (3) à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vû.
Plaçant Iris fous un dais de lumiére.
Les murs auroient amplement contenu
Toute fa vie, agréable matiére,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renverfemens.

(1) Dame illuftre par fon beau génie.
(2) La Poëfie.
(3) L'hiftoire de fon entrée dans le Ciel.

Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son soûris, ses appas,
Son art de plaire & de n'y penser pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux: ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoiqu'imparfaitement;
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ses amis, & non point autrement;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui sçavez tout charmer,
Qui sçavez plaire en un dégré suprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc) agréez que ma Muse
Acheve un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques:
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sçait point aimer,
C'est un mortel qui sçait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivoient ensemble unis: douce société.

Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Affuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déferts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point fes embuches fecrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit inftrument
Du plaifir barbare des hommes,
Vint fur l'herbe éventer les traces de fes pas.
Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis reftans : d'où vient que nous ne fommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles la Tortue
S'écrie, & dit: ah! fi j'étois,
Comme un Corbeau, d'aîles pourvûe,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger:
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire-d'aîle:
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Prife au piége, & fe tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'inftant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur eft tombé fur elle,
Et perdre en vains difcours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur fon raport les trois amis
Tiennent confeil. Deux font d'avis
De fe transporter fans remife
Aux lieux où la Gazelle eft prife.

L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chere & fidelle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir ;
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient, & dit : qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle :
Et le Chasseur à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse & vient se présenter.
L'homme de suivre, & de jetter
Tout ce qui lui pesoit ; si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le soupé du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odissée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoi qu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

Porte-maiſon l'infante y tient de (4) tels propos,
Que monſieur du Corbeau va faire
Office d'eſpion, & puis de meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Le Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi, chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix? au cœur, ſi l'on m'en croit.
Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente!
Cet autre ſentiment que l'on appelle Amour,
Mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
Je le célebre & je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez ſa ſœur, il ſuffit; & mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais ſervir (5) un autre;
Et porter par tout l'univers
Sa gloire auſſi-bien que la vôtre.

(4) Des diſcours ſi preſſans, ſi pathétiques, qu'à ſa perſuaſion le Corbeau va faire office d'Eſpion, &c.
(5) Amour fondé ſur l'eſtime, & dont le nom propre eſt *Amitié.*

FABLE XVI.

La Forêt & le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa coignée.
Cette perte ne put ſi-tôt ſe réparer,
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement

Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisseroit debout maint chêne & maint sapin,
Dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le Misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens.
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde & de ses sectateurs:
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler: mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus!
Hélas! J'ai beau crier, & me rendre (1) incommode;
L'ingratitude & les abus
N'en seront pas moins à la mode.

(1) Par mes remontrances.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup & le Cheval

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vû de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice, accourez;
Un animal paît dans nos prés;
Beau, grand, j'en ai la vûe encore toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
Fais-moi son portrait, je te prie.

Si j'étois quelque peintre, ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez: que sçait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle,
Leur dit: lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs,
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le Renard s'excusa sur son peu de sçavoir.
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire.
Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha; mais sa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui desserre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, sanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la machoire écrit,
Que de tout inconnu le sage se méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.

Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vû chacun en sentinelle,
S'écria : quoi, ces gens se moqueront de moi !
Eux-seuls seront exemts de la commune loi !
Non, par tous les dieux, non. Il accomplit son dire.
La lune alors luisant, sembloit contre le sire
Vouloir favoriser la dindonniére gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vûe
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris :
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le Compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il est un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre Dame

En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus:
Le pere en rit: sa femme est morte.
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit Singe ou qu'il fasse un livre,
La pire espece c'est l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe.

Un Philosophe austère (1) & né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de (2) Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait & tranquile.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un Jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda,

(1) Cette Fable nous a été conservée par *Aulugelle*, Liv. XIX, ch. 12.

(2) *Regum æquabat opes animis*, dit Virg. Liv. IV. des Georg. vers. 132.

Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,
Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abbattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure :
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes (3) ni vieilles, ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien.
(4) Celui-ci retranche de l'ame
Désirs & passions, le bon & le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.
Il font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(3) Les temps propres à tailler les arbres.

(4) *Sic isti apathiæ sectatores qui videri se esse tranquillos, & intrepidos, & immobiles volunt dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent ; omnibus vehementioribus animi officiis amputatis, in corpore ignava, & quasi enervata vita consenescunt.* Paroles pleines de force & de sens, qui font la conclusion de cette Fable dans Aulugelle, & dont La Fontaine n'a pas laissé échaper un seul trait digne d'être conservé.



FABLE XXI.

L'Eléphant & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
En dispute du pas & des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire.
Aussi-tôt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son Excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation;
Mais pas un mot: l'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle,
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son trône suprême:
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front sévere.
L'Eléphant repartit: quoi, vous ne sçavez pas
Que le Rhinocéros me dispute le pas?
Qu'Eléphantide (1) a guerre avecque (2) Rhinocere?

(1) Terme inventé pour dire la Capitale des Eléphans.
(2) De même, Ville feinte des Rhinocéros.

Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille; on ne s'entretient guere
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'Eléphant honteux & surpris,
Lui dit: & parmi nous, que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout: & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux.
Les petits & les grands sont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

Certain Fou poursuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage se retourne, & lui dit; mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci:
Tu fatigues assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer:
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois,
Maint estafier accourt: on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des Rois il est de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se vanger.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même, & les temps orageux:
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins, selon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui-ci court & simple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément,
Leur esprit en cela suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres:
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards sont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,

Paſſa près d'un patibulaire.
Là, des animaux raviſſans,
Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, inſtruiſoient les paſſans.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, preſſé des Romains,
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et ſçait en vieux Renard s'échapper de leurs mains.
Les (1) Clefs de meute parvenues
A l'endroit où pour mort le traître ſe pendit,
Remplirent l'air de cris: leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nues.
Il ne put ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où ſont tant d'honnêtes perſonnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à ſon dam.
Voilà maint Baſſet clabaudant;
Voilà nôtre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laiſſa ſes (2) houſeaux;
Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratagême.
Le Chasſeur, pour trouver ſa propre ſûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'eſprit: Eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur votre ſujet;

(1) *Clefs de meute*, terme de Vénerie, pour déſigner les meilleurs Chiens qui ſervent à conduire & à dreſſer les autres Chiens de la meute. Quelquefois c'eſt un ſeul Chien qui eſt la Clef de la meute.

(2) Pour dire, *perdit la vie.* Voyez ſur cette expreſſion le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, au mot *Houſeau*.

Tout long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amuſent l'Univers ;
Et ſe font écouter des Nations étranges.
Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de loüanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe :
C'eſt peu de choſe : elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Iſle de Cythere ?
Vous voyez par-là que j'entens
(3) Mazarin, des Amours Déeſſe tutélaire.

(3) La belle *Hortenſe*, Ducheſſe de Mazarin, niéce du Cardinal Mazarin, laquelle pour vivre éloignée de ſon mari, ſe retira en Angleterre, où elle finit ſes jours en 1699.

FABLE XXIV.

Le Soleil & les Grenouilles.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les filles du Limon tiroient du Roi des aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables déſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon empire.
Les reines des étangs, Grenouilles, veux-je dire,

(Car que coûte-il d'appeller
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaicteur osérent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-tôt crier cette troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands & petits
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer,
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussi-tôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les états.
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchans marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours, & pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir:
La République Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.



FABLE XXV.

L'Hymenée & l'Amour.

A LEURS ALTESSES SERENISSIMES MADEMOISELLE DE BOURBON, ET MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
BOURBON, jeune divinité,
CONTI, jeune héros, joignent leurs destinées.
CONDE' l'avoit, dit-on, en mourant souhaité;
Ce guerrier qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur, non plus, n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que LOUIS aux Condé ne peut rien refuser.
Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont CONTI doit être la proie;
Vénus à BOURBON les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde,
De voir un peuple si brillant.
Le chœur des Muses se prépare,
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons,

Lui-même il apporte ſa lyre.
Déjà l'amante de Zéphyre
Et la Déeſſe du matin,
Des dons que le printemps étale,
Commencent à parer la ſalle
Où ſe doit faire le feſtin.

O vous! pour qui les dieux ont des ſoins ſi preſſans,
BOURBON, aux charmes tout-puiſſans,
Ainſi qu'à l'ame toute belle;
CONTI; par qui ſont effacés
Les héros des ſiecles paſſés;
Conſervez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous poſſédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces & l'eſprit, ſeuls ſoutiens de l'amour.
Dans la carriere aux époux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins;
L'un de tiédeur, comme chez les humains;
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiéte.
L'amour s'éteint par le bien qu'il *ſouhaite*,
L'amant alors ſe comporte en époux.
Ne ſçauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite loi?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moi.
De ce conſeil faites expérience,
Soyez amans fideles & conſtans:
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne ſoyez époux qu'à ſoixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dreſſé cette horoſcope.

Pratiquer tous les agrémens
Qui des époux font des amans,

Em-

Employer sa grace ordinaire,
C'est ce que CONTI sçaura faire.
Rendre CONTI le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que BOURBON sçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune amour;
Plus beau que l'enfant de Cythere,
En un mot semblable à son Pere.
Former cet enfant sur les traits
Des modeles les plus parfaits,
C'est ce que BOURBON sçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi BOURBON n'entend rien.

FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

Une Souris craignoit un Chat,
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente & sage,
Consulte son voisin; c'étoit un maître Rat,
Dont la rateuse Seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chate,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je fasse,
Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace;

Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai joüer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
Et le Rat court en diligence
A l'Office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints Rats assemblés
Faisoient aux frais de l'hôte une entiere bombance.
Il arrive les sens troublés,
Et tous les poumons essouflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces Rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la Souris;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit, il est vrai. Sus, sus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes:
N'importe, rien n'arrête un si noble projet,
Chacun se mèt en équipage;
Chacun mit dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la Souris par la tête.
Ils s'avancerent à grand pas
Pour secourir leur bonne amie:
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde & marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudens Rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans son trou:
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

FABLE XXVII.

Daphnis & Alcimadure.

Imitation de Theocrite.

A MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mere
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc. . . . Mais tout dire,
Ce seroit trop, il faut choisir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je loûrai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit:
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge réjaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses,
Il le dit mieux que je ne fais:
Aussi sçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils: vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir:

On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toujours courant au bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice : au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs !
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir :
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! Ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,
Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes :
J'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte,
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon chien ;
Et que du reſte de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image ſe contemple ;
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un ſimple monument :

On gravera sur la bordure;
Daphnis mourut d'amour; passant, arrête-toi:
Pleure, & dit: celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la (1) parque il se sentit atteint;
Il auroit poursuivi, la douleur le prévint:
Son ingrate sortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
Elle insulta toujours au fils de cythérée;
Menant, dès ce soir même, au mépris de ses loix,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids:
Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus:
Que tout aime à présent, l'Insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue,
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'érebe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulysse, & Didon son perfide.

(1) Celle des trois qui donne la mort.

FABLE XXVIII.

Philémon & Baucis.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux:
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille,
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle,

Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hymenée & l'amour, par des desirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps:
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils sçurent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etés.
Eux seuls ils composoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sçut encor se produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le Dieu de l'Eloquence,
Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux;
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitaliere, humble & chaste maison.
Mercure frappe, on ouvre: aussi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,

Reposez-vous: usez du peu que nous avons:
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons,
Usez-en: saluez ces pénates d'argille.
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois:
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent:
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiéde, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare:
Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas:
Encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles:
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins voyageurs altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident:
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillerent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillerent.

Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs poles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel hôte!
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain;
La volatille échappe à sa tremblante main:
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle:
Ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile:
Jupiter intercéde. Et déjà les vallons [monts.
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des
Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous: Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
Il dit; & les Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux Epoux suivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
Des ministres du Dieu les escadrons flottans
Entraînerent sans choix animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure:
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes:
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nous deux Epoux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures,
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain & triste office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable:
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur disoit: ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies:
Du céleste courroux tous furent les hosties;
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:

Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix;
Même instant, même sort à leur fin les entraîne:
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si . . . Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces avantures.
Vendôme, consentez au los que j'en attens;
Faites-moi triompher de l'envie & du temps.
Enchaînez ces Démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.

Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose, dans ces vers, soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon:
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils, tout d'un coup, élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis!

FABLE XXIX.

Les Filles de Minée.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit, de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zéle.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres: quoi donc, toujours des Dieux nouveaux?
L'olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monstres l'univers:

Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener aux Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chommer la peste des humains ?
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche,
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des Dieux les divers changemens ;
Mais comme chacun sçait tous ces événemens,
Disons ce que l'amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille en contant ses merveilles,
Accoûtumer nos cœurs à goûter son poison ;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, & ses sœurs applaudirent.

Après quelques momens, haussant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'Amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent sans peine,
D'autant plustôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'amour se servit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons où régnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.
Le cours en commença par des jeux innocens ;
La premiere étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insçu de leurs parens cruels.

La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & surtout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amans à se dire avec signe leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystere.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
Les paroles passoient ; mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
Chere Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie :
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Gréce, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux :
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas ! de mon desir :
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte de vains bruits, faut-il que je languisse ?
Ordonnez, j'y consens ; tout me semblera doux ;
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante ;
Votre amour étant pure encor que véhémente,
Je vous suivrai par-tout : notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrette,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles !
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi :
Vous-même peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;

N'attendez point les traits que son char fait éclore;
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès:
Là, nous nous attendrons: le rivage est tout près:
Une barque est au bord, les rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre un hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre sort va changer;
Et les Dieux sont pour nous, si je sçais bien juger.
Thisbé consent à tout: elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur désir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort & prévient Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule & sans guide aux degrés;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vint, monstre imprimant la crainte,
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit; & son voile emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire;
Et l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, & voit ces vestiges tous frais.
O Dieux! Que devient-il? Un froid court dans ses veines;
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le leve; & le sang joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux Enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi, qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres;
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher *Pyrame*.

Que devient-elle aussi? Tout lui manque à la fois,
Les sens & les esprits aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Cloton, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des cieux:
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, sa langue est retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; & découvrant son sein,
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office;
Elle tombe, & tombant range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes;
Et du sang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
Eternel monument d'un si parfait amour.
Cette histoire attendrit les filles de Minée:
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente:
L'est-elle? Elle devient aussi-tôt languissante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite;
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.

Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour;
A ses rayons perçans opposons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :
Cependant donnez-moi quelque heure de silence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts; & songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle :
Chacun se proposoit leur hymen pour modele :
Ce qu'amour fait sentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux :
Ils ne s'aimoient que trop : leurs soins & leur tendresse
Approchoient des transports d'amant & de maîtresse;
Le ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les Divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
Les jeunes Déités qui n'ont qu'un vieil époux,
Ne se soumettent point à ces loix, comme nous.
La Déesse enleva ce héros si fidele :
De modérer ses feux il pria l'immortelle.
Elle le fit : l'amour devint simple amitié :
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le désespoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle est douteux, & porte un double sens;

Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens :
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle ?
Et comment ? N'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?
Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, éleve jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux,
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sçait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parût incertaine.
Toute chose a son prix : voila Céphale en peine ;
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs sécrets ;
S'imagine, en chassant, dissiper son martyre ;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,
Venez, légers démons, par qui nos champs fleurissent ;
Aure, fais-les venir : je sçais qu'ils t'obéissent ;
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie, & la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis :
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?
Nous vous plaignons ; il l'aime, & sans cesse il l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y songer.

Les amans sont toujours de légere croyance;
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose:
Elle se léve un jour; & lorsque tout repose,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale: un bois l'offre à sa vûe.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue.
Viens me voir, disoit-il, chere Déesse, accours:
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! O passion amére!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure secrette:
Il en sort; & le bruit trompe aussi-tôt l'époux.
Céphale prend le dard, toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, & perce sa jalouse:
Malheureux assassin d'une si chere épouse.
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur;
Il accourt, voit sa faute; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné mari sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du sort que l'on tranchât ses jours:
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!
Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire.

Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Climene en un tissu riche, pénible & grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la sçavante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée:
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ses voeux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sçachant broder, aussi sages que belles.
Les premieres portoient force présens divers;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réussit,
Je suivrai toutefois la matiere imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embrasée;
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siécle où nous sommes.
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un désir mutuel,
N'osoient au blond hymen sacrifier encore,

Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'un autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays contesté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt; & laisse à la belle
D'amples possessions & d'immenses trésors:
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte, & par-tout révérée,
Par-tout des deux partis Cloris considérée;
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom:
Lui, de sa part accourt; & tout couvert de gloire
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystere:
L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie, & de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte sa résistance:
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris; & ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire!
Le sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,

Ni ſon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire;
Un célèbre marchand l'achete du corſaire:
Il l'emméne; & bien-tôt la belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'épouſe du marchand la voit avec tendreſſe:
Ils en font leur compagne, & leur fils ſa maîtreſſe.
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs déſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
Vous ſoupirez toujours, toujours votre viſage
Baigné de pleurs, nous marque un déplaiſir ſecret.
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
Cloris, c'eſt moi, qui ſuis l'eſclave, & non pas vous,
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure,
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignez plus.
J'en ſçais qui l'agréroient; j'ai ſçû plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en; vous voyez
Ce que nous poſſédons & nous-même à vos pieds.
Ainſi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités, & cet heureux ſéjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour:
Jugez donc ſi Cloris, eſclave & malheureuſe,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſçais quel eſt leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage:
Si toujours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis

Garder ces ſentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a, ſur mon cœur, conſervé ſon empire.
Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers ;
Je prétends le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante ?
Je ne ſuis déjà plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et, doublement eſclave, eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle ;
Fuyons, dit-il en ſoi, j'oublîrai cette Belle :
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront ;
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage ;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne :
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin :
Puis le plaint, puis l'emméne, & puis lui dit ſa flamme.
D'une eſclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame :
Elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'eſt plus
L'emporte dans ſon cœur ! mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans ſon ame admire l'aventure,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſéjour
Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement ;
Cloris ſe préſentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoit Télamon ſous un faix qui l'accable ;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable !
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.

Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle:
Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine,
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine:
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zéle avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise & qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
On crut pourtant Damon. Il restraignit son zele
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un Corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ses destinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots il acheva de vivre;
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre:
Blessé légerement il passa chez les morts;
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords;
Même accident finit leurs précieuses trames:
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose,

Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Climene; & cherchant dans les siécles passés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interpréte.
J'admirai, je plaignis ces amans malheureux;
On les alloit unir: tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre;
Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains;
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.
Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits,
Capables d'affliger les moins sombres esprits!
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste:
Je prétends de ce jour mieux employer le reste;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur:
Le miracle en est grand; amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverse maniére.
Je changerai de style en changeant de matiére.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assés,
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talens mal placés:
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi, ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux: ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions; & si l'état le pire
Est le néant, je ne sçais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.

Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé :
Voilà son cœur développé.
Amour, par son sçavoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille :
Surprise & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais son amant
L'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits, aussi puissans que doux :
Ils m'ont l'ame & l'esprit, & la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos loix,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours encor plus étonnée,
Rougit, & sans répondre, elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit;
Ni ses soins pour plaire à la Belle.
Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon sa conquête.
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iôle en est le prix, aussi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile :
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe sert d'asyle.

Il prit pour héritiere, en finiſſant ſes jours,
Iolé, qui mouilla de pleurs ſon mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'ame eſt envolée?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire;
Et ſes ſœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour: on fait tout pour ſe voir eſtimé:
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'oüir louer par une bouche
Qui même, ſans s'ouvrir, nous enchante & nous touche!
Ainſi diſoient ces ſœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa cour, confus & long cortége:
Où ſont, dit-il, ces ſœurs à la main ſacrilége?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon égide à ma juſte fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offenſe:
Voyez; & qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher,
Ailés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois ſœurs: on n'en voit nulle trace:
Leurs métiers ſont briſés: on éleve à leur place
Une chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontés négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien:
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chommons: c'eſt faire aſſez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs:
Les jours donnés aux Dieux ne ſont jamais perdus.

FABLE XXX.

La Matrone d'Ephese.

S'il eſt un conte uſé, commun & rebattu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déjà produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs; car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Epheſe il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertus ſans égale;
Et, ſelon la commune voix,
Ayant ſçû raffiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du ſexe: heureuſe ſa patrie!
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron:
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie:
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole:
Il mourut; & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,

Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs,
Bien qu'on sçache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse & hardie.
L'esclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient; & cette passion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la Veuve, inaccessible,
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux,
Le fer auroit été le plus court & le mieux:
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux

Du trésor qu'enfermoit la biére,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les dieux, le sort & la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi,
Rempliroit aussi-tôt sa place.
C'étoit trop de sévérité;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire & mélancolique?

Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles:
Le mort pour elle y répondit.
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajoûta la suivante,
De nous laisser mourir de faim & de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu rallentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé,
Ce qu'il fit; & l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Q'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever sa carriére.
La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biére?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? Attendons:
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,

Je disois : hélas ! c'est dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison, qui de l'amour est le premier degré :
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange :
Il fait tant que de plaire : & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort, qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hymenée, un voleur se hazarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde :
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;
Mais en vain ; la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sçachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y consent, j'y remédirai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passans n'y connoîtront rien.

La Dame y consentit. O volages fémelles!
La femme est toujours femme : il en est qui sont belles:
Il en est qui ne le sont pas.
S'il en étoit d'assez fideles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
Nous trompe également: témoin cette Matrone:
Et, n'en déplaise au bon Pétrône,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé:
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui sauvoit l'autre; & tout considéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empeur enterré.

FABLE XXXI.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus tous les états divers,
Princes & Rois la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, poussoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit, en paſſant, à chaque ame:
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?
L'une diſoit: hélas! c'eſt mon mari;
L'autre auſſi-tôt répondoit: c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence;
Qui, non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir ſénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen jusqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûe, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref, ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le ciel voulut mettre d'eſpace

Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guére, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépense;
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme,
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle:
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſens s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens;
L'un, des époux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli, que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,

Belle & bien faite, & peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apetissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force priéres,
Et des façons de toutes les maniéres,
Il eut un oüi de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa,
Dont Belphegor se moquant en son ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les si, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats :
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille,
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.

Chez les amis tout s'excuse, tout passe:
Chez les amans tout plaît, tout est parfait:
Chez les époux tout ennuie & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle: un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:
J'en ai regret, & si je faisois bien....
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse & le pere & la mere,

Et la grand'sœur avec le petit frere,
Do ses déniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? Qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble;
Et, plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit:
Dont par raison bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux, ainsi tout alla mal.
Ses agens, tels que la plûpart des nôtres,
En abusoient. Il perdit un vaisseau,
En vit aller le commerce à vau-l'eau:
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;

Qu'un double mal chez lui le tourmentoit ;
Ses créanciers, & sa femme encor pire :
Qu'il n'y sçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en prieroit ;
Trois fois sans plus, & ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Matheo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune Prince étoit son poursuivant ;
Là, d'Honesta Belphegor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphegor se laissât conjurer)
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,

Pauvre pêcheur, qui, sans sçavoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif & misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire: on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre Démon & son conjurateur.
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court, n'est fils de bonne mere,
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'esprit malin voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Matheo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait: de quoi l'Esprit immonde
Un peu surpris, au manant demanda:
Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: c'est Madame Honesta
Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta

Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par floccons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne:
Elle eut jadis un plus heureux destin:
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut: il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, & toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle:
Dans les enfers encore en change-t-on;
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétens-je inférer?
Premiérement je ne sçais pire chose,
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut:
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.



FABLE XXXII.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrens
Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des loix, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié? Les trois quarts, & bien souvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout,
De guérir cette folle & détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; & le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
Chagrins, impatiens, & se plaignant sans cesse :
Il a pour tels & tels un soin particulier,
Ce sont ses amis : il nous laisse.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,

Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sçait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du crystal nous venons d'opposer.
Mes Freres, dit le Saint, laissez-la reposer;
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide & qu'on meurt & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces secours, grace à dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous! dont le Public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes, & Ministres,
Vous, que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:
Puisse-t-elle être utile aux siécles à venir!
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages:
Par où sçaurois-je mieux finir?

Fin du douziéme Livre & du quatriéme & dernier Volume.

AVIS DU LIBRAIRE.

JE prens la liberté de joindre à ces Vers, qui me sont tombés entre les mains, une Fable qui m'a été recommandée par un savant Abbé, comme assez digne de voir le jour. *L'on n'y trouvera pas*, m'a-t-il dit, *les agrements qui couloient si naturellement de la plume de la Fontaine, qu'on diroit qu'il ne s'en appercevoit point lui-même. Mais si je ne me trompe, elle sera pourtant reçue du public avec indulgence, par le style simple dont elle est contée, & sur-tout à cause du sens moral qu'elle contient, lequel intéresse & intéressera toujours les personnes jeunes, vieilles, de moyen âge, de différent sexe, de quelque rang & de quelque condition qu'elles soient.*

FABLE.

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles.

SUr le midi, dans le temps (1)
Qu'aux moucherons chassent les hirondelles,
Un villageois chassoit aux sauterelles,
Qui, sautant & voletant dans ses champs,
Les tondoient à belles dents.
Il les prend, il les empale (2),
Résolu de tout tuer.

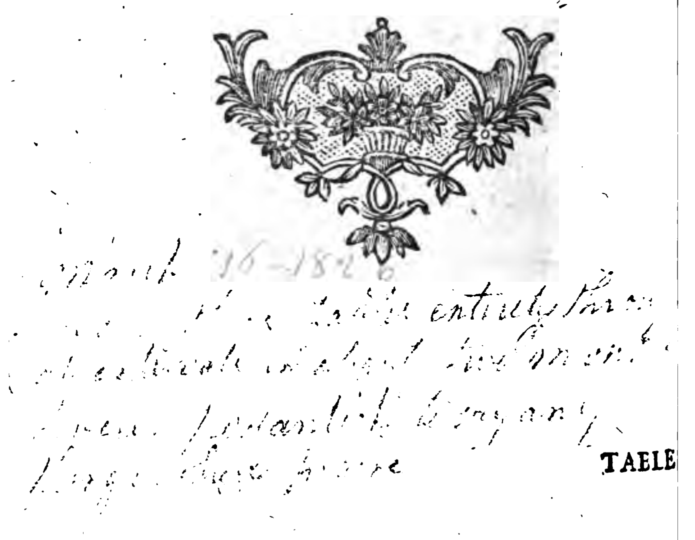
(1) C'est-à-dire en été, que les hirondelles volant de tous côtés, hapent mouches & moucherons pour elles & pour leurs petits.

(2) Pour en régaler la volaille de sa basse-cour.

Lors sous la main lui tombe une cigale ;
Et, tout prêt à l'écraser,
D'un ton dolent la cigale s'écrie :
Considérez, bon homme, je vous prie,
Que je n'ai de ma vie
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos bois.
Pourquoi te trouvois-tu, reprit le villageois,
En si mauvaise compagnie (3) ?

(3) Quelques personnes trouvent à propos que je me déclare l'auteur de cette petite piece de vers, pour empêcher qu'un Editeur insensé ne s'avisât un jour de la donner à la Fontaine. Je déclare donc, par déférence pour ces Messieurs, que c'est moi qui ai mis en vers cette Fable dont Esope est l'inventeur, comme on peut le voir dans sa vie, composée par la Fontaine, page xxxvj.

COSTE.



TABLE

TABLE DES FABLES CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIE'ME.

LIVRE NEUVIE'ME.

LIVRE DIXIE'ME.

LIVRE ONZIE'ME.

LIVRE DOUZIE'ME.

Fin de la Table de la seconde Partie.



4'6

9K

